

INVENTAIRE
V26709
22

Almanach

1878

31^e ANNÉE



V
2733
D6331

CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS
RAIRIE DE E. PLON ET C^{ie}, RUE GARANCIÈRE, 10

UN BON CONSEIL AUX PÈRES DE FAMILLE

Si le père de famille songe aux conséquences immédiates de sa mort, il contractera une *assurance sur sa vie entière*. C'est un contrat par lequel la Compagnie s'oblige, moyennant une prime annuelle qu'elle perçoit pendant la vie de l'assuré (300 francs pour 10,000 francs si l'assuré a 37 ans), à payer lors de son décès, quelle qu'en soit l'époque, une somme déterminée à ses héritiers. C'est la *création du patrimoine*.

Si le père de famille âgé de 37 ans veut, à la fois, laisser un héritage de 10,000 francs à ses enfants s'il meurt jeune, et se constituer à lui-même, en cas de vie, un capital égal dont il pourra disposer s'il atteint, par exemple, l'âge de 60 ans, il fera une *assurance mixte* différée de 23 ans et dont la prime annuelle sera de 447 francs. C'est *penser à tous les siens sans s'oublier soi-même*.

Si le même père de famille veut constituer à sa fille qui vient de naître, à ses autres enfants ou, à leur défaut, à ses héritiers quelconques une dot, un capital de 10,000 francs payable à une époque déterminée, soit dans 20 ans, le 1^{er} janvier 1898, le père devra souscrire une *assurance à terme fixe* et payer une prime annuelle de 380 francs qui s'éteindra immédiatement s'il vient à mourir, fût-ce demain ! C'est créer un *trésor livrable à qui et quand vous voudrez*. C. R.

L'UNION

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE HUMAINE

15, Rue de la Banque, 15

A PARIS

FONDÉE EN 1829

Pour renseignements et tarifs complets, s'adresser au siège de la C^{ie}, ou écrire à M. Charles ROBERT, ancien conseiller d'Etat, directeur.

L'UNION publie intégralement ses comptes et le détail de ses réserves, âge par âge, pour chaque catégorie d'opérations (assurances sur la vie entière, mixtes, à terme fixe, différées, et rentes viagères).

LE

ort,
par
elle
s si
que
ine
éri-
tuer
oser
ixte
est

t de
ques
née,
ssu-
s'é-
réer

INB

Clo.

es
-
es

UN BON CONSEIL AUX PERES DE FAMILLE

Il est de la plus haute importance pour les pères de famille de donner à leurs enfants une éducation solide et utile. C'est pourquoi nous vous recommandons de leur faire lire les ouvrages suivants, qui leur donneront une connaissance approfondie de la vie et de la nature. Ces ouvrages sont :
1. L'Alphabet, par M. de la Harpe.
2. Le Catéchisme, par M. de la Harpe.
3. La Grammaire, par M. de la Harpe.
4. L'Arithmétique, par M. de la Harpe.
5. L'Algebra, par M. de la Harpe.
6. Le Calcul différentiel, par M. de la Harpe.
7. Le Calcul intégral, par M. de la Harpe.
8. La Géométrie, par M. de la Harpe.
9. L'Optique, par M. de la Harpe.
10. L'Astronomie, par M. de la Harpe.
11. L'Acoustique, par M. de la Harpe.
12. L'Optique, par M. de la Harpe.
13. L'Astronomie, par M. de la Harpe.
14. L'Acoustique, par M. de la Harpe.
15. L'Optique, par M. de la Harpe.
16. L'Astronomie, par M. de la Harpe.
17. L'Acoustique, par M. de la Harpe.
18. L'Optique, par M. de la Harpe.
19. L'Astronomie, par M. de la Harpe.
20. L'Acoustique, par M. de la Harpe.

L'UNION

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

14, Rue de la Harpe, 14

A PARIS

FONDÉE EN 1844

Le but de cette revue est de donner aux lecteurs une connaissance approfondie de la vie et de la nature. Elle contient des articles de haute qualité, écrits par des auteurs renommés. Elle est destinée à tous ceux qui s'intéressent à la littérature et à la science.

31^e ANNÉE.

50 CENTIMES.

ALMANACH ASTROLOGIQUE

SCIENTIFIQUE, ASTRONOMIQUE,

PHYSIQUE, SATIRIQUE, ANECDOTIQUE, ETC.

Magnétisme, Électricité, Locomotion aérienne,

Découvertes nouvelles, Progrès, etc.



60 GRAVURES.

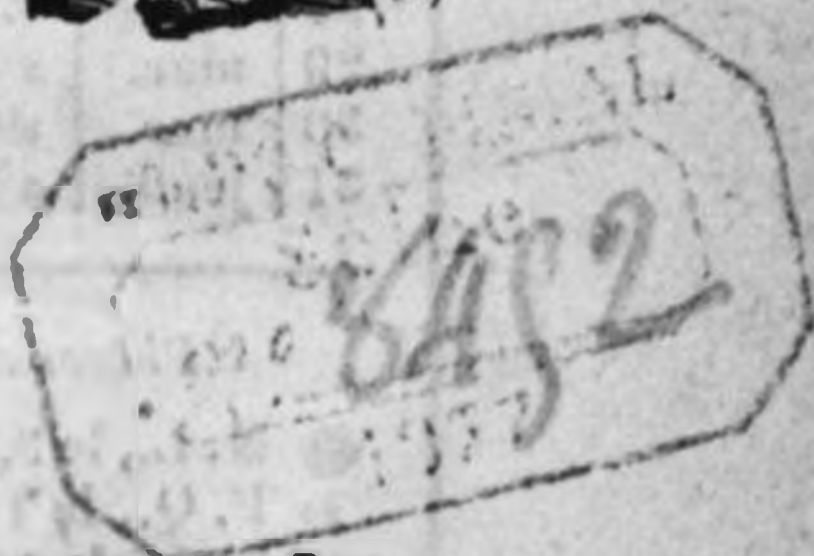
PARIS

Au Dépôt central des Almanachs

PUBLIÉS A PARIS


LIBRAIRIE E. PLON ET C^o, RUE GARANCIÈRE, 10

V
2733
D 33. 31



26709
22

CALENDRIER POUR 1878.

JANVIER.  Les jours croissent de 1 h. 6 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	mar.	CIRCONCISION.	7	56	4	12	6	31	1	49
2	mer.	s Macaire, abbé.	7	56	4	13	7	31	2	45
3	jeud.	s ^{te} Geneviève.	7	56	4	14	8	16	3	51
4	ven.	s Rigobert.	7	56	4	15	8	50	5	3
5	sam.	s ^{te} Amélie.	7	55	4	16	9	16	6	14
6	Dim.	ÉPIPHANIE.	7	55	4	17	9	36	7	25
7	lun.	s ^{te} Gudule.	7	55	4	19	9	52	8	33
8	mar.	s Lucien.	7	55	4	20	10	6	9	39
9	mer.	s Julien.	7	54	4	21	10	20	10	45
10	jeud.	s Guillaume.	7	54	4	22	10	33	11	52
11	ven.	s ^{te} Hortense.	7	53	4	24	10	47	—	—
12	sam.	s ^{te} Césarine.	7	53	4	25	11	4	1	0
13	Dim.	Baptême de N. S.	7	52	4	26	11	25	2	13
14	lun.	s Hilaire, évêque	7	51	4	28	11	52	3	28
15	mar.	s Paul, ermite.	7	51	4	29	0	30	4	43
16	mer.	s Marcel.	7	50	4	31	1	23	5	52
17	jeud.	s Antoine.	7	49	4	32	2	31	6	52
18	ven.	Ch. s. Pierre à R.	7	48	4	34	3	53	7	38
19	sam.	s Sulpice.	7	48	4	35	5	22	8	12
20	Dim.	s Sébastien.	7	47	4	37	6	51	8	39
21	lun.	s ^{te} Agnès, v. et m.	7	46	4	38	8	18	8	59
22	mar.	s Vincent.	7	45	4	40	9	42	9	17
23	mer.	s Raymond de P.	7	44	4	41	11	5	9	33
24	jeu.	s Timothée.	7	43	4	43	—	—	9	51
25	ven.	Conv. de S. Paul.	7	41	4	44	0	26	10	11
26	sam.	s Polycarpe, év.	7	40	4	46	1	49	10	35
27	Dim.	s Jean Chrysost.	7	39	4	48	3	9	11	5
28	lun.	s. Cyrille	7	38	4	49	4	23	11	46
29	mar.	s François de S.	7	37	4	51	5	25	0	37
30	mer.	s ^{te} Martine.	7	35	4	53	6	15	1	40
31	jeud.	s Pierre Nolasque	7	34	4	54	6	53	2	49

Phases de la lune.

- N. L., le 3, à 2^h 12^m soir.
- ☾ P. Q., le 11, à 6^h 56^m soir.
- ☾ Pl. L., le 19, à 0^h 20^m mat.
- ☾ D. Q., le 25, à 3^h 59^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 3, à 0^h 2^m du soir.
- Le 11, à 5^h 46^m du soir.
- Le 20, à 1^h 11^m du matin.
- Le 26, à 6^h 17^m du matin.

CALENDRIER POUR 1878.

FÉVRIER. \asymp Les jours croissent de 1 h. 33 m.

JOURS.	FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
		h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	ven.	s Ignace, év.	7	33	4	56	7	21	4
2	sam.	PURIFICATION.	7	31	4	57	7	42	5
3	Dim.	s Blaise.	7	30	4	59	7	59	6
4	lun.	st ^e Jeanne de V.	7	28	5	1	8	14	7
5	mar.	st ^e Agathe.	7	27	5	2	8	27	8
6	mer.	st ^e Dorothee.	7	25	5	4	8	40	9
7	jeud.	s Romuald.	7	24	5	6	8	53	10
8	ven.	s Jean de Matha.	7	22	5	7	9	9	11
9	sam.	st ^e Apolline.	7	21	5	9	9	27	—
10	Dim.	st ^e Scolastique.	7	19	5	11	9	51	1
11	lun.	s Séverin, abbé.	7	17	5	12	10	23	2
12	mar.	st ^e Eulalie.	7	16	5	14	11	7	3
13	mer.	s Canut.	7	14	5	16	0	6	4
14	jeud.	st ^e Mathilde.	7	12	5	17	1	21	5
15	ven.	s Faustin.	7	11	5	19	2	45	6
16	sam.	st ^e Julienne.	7	9	5	21	4	15	6
17	Dim.	Septuagésime.	7	7	5	22	5	44	7
18	lun.	s Siméon.	7	5	5	24	7	13	7
19	mar.	s Barbat.	7	3	5	26	8	39	7
20	mer.	s Eucher.	7	2	5	27	10	6	7
21	jeud.	st ^e Vitaline.	7	0	5	29	11	31	8
22	ven.	Ch. s. Pierre à A.	6	58	5	30	—	—	8
23	sam.	s Pierre Damien.	6	56	5	32	0	54	9
24	Dim.	Sexagésime.	6	54	5	34	2	12	9
25	lun.	s Césaire.	6	52	5	35	3	20	10
26	mar.	s Porphyre.	6	50	5	37	4	14	11
27	mer.	st ^e Honorine.	6	48	5	38	4	55	0
28	jeud.	s. Romain.	6	46	5	40	5	25	1

Phases de la lune.

- N. L., le 2, à 8^h 26^m mat.
- ☾ P. Q., le 10, à 1^h 26^m soir.
- ☾ Pl. L., le 17, à 11^h 26^m mat.
- ☾ D. Q., le 24, à 3^h 22^m mat.

Passage de la lune au méridien.

- Le 2, à 0^h 22^m du soir.
- Le 10, à 5^h 59^m du soir.
- Le 18, à 0^h 42^m du mat.
- Le 25, à 6^h 57^m du mat.

CALENDRIER POUR 1878.

MARS. ♀ Les jours croissent de 1 h. 50 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	ven.	s Aubin.	6	44	5	42	5	48	3	1
2	sam.	s Simplicie.	6	42	5	43	6	6	4	11
3	Dim.	Quinquagésime.	6	40	5	45	6	21	5	17
4	lun.	s Casimir.	6	38	5	46	6	25	6	24
5	mar.	Mardi gras.	6	36	5	48	6	48	7	30
6	mer.	CENDRES.	6	34	5	49	7	1	8	38
7	jeud.	s Thomas d'Aquin	6	32	5	51	7	16	9	46
8	ven.	s Jean de Dien.	6	30	5	53	7	34	10	57
9	sam.	st ^e Françoise.	6	28	5	54	7	55	—	—
10	Dim.	Quadragesime.	6	26	5	56	8	22	0	8
11	lun.	40 Martyrs.	6	24	5	57	9	0	1	18
12	mar.	s Grégoire le Gr.	6	22	5	59	9	51	2	23
13	mer.	st ^e Euphrasie. Q T	6	20	6	0	10	58	3	17
14	jeud.	st ^e Mathilde.	6	18	6	2	0	15	4	1
15	ven.	s Zacharie.	6	16	6	3	1	40	4	33
16	sam.	s Abraham.	6	14	6	5	3	7	4	59
17	Dim.	Reminiscere.	6	12	6	6	4	36	5	20
18	lun.	s Gabriel.	6	9	6	8	6	4	5	39
19	mar.	s Joseph.	6	7	6	9	7	32	5	57
20	mer.	s Guibert.	6	5	6	11	9	1	6	18
21	jeud.	Mi-Carême.	6	3	6	12	10	28	6	39
22	ven.	st ^e Léa.	6	1	6	14	11	52	7	4
23	sam.	s Victorien.	5	59	6	15	—	—	7	40
24	Dim.	Oculi.	5	57	6	17	1	7	8	27
25	lun.	Annonciation.	5	55	6	18	2	7	9	24
26	mar.	s Emmanuel.	5	53	6	20	2	54	10	30
27	mer.	st ^e Lydie.	5	51	6	21	3	28	11	40
28	jeud.	st ^e Jeanne de M.	5	48	6	23	3	53	0	51
29	ven.	st ^e Eustasie.	5	46	6	24	4	13	2	1
30	sam.	s Rieul.	5	44	6	26	4	29	3	8
31	Dim.	Lætare.	5	42	6	27	4	43	4	13

Phases de la lune.

- N. L., le 4, à 3^h 27^m mat.
- ☾ P. Q., le 12, à 4^h 10^m mat.
- ☾ Pl. L., le 18, à 9^h 16^m soir.
- ☾ D. Q., le 25, à 4^h 59^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 4, à 0^h 23^m du soir.
- Le 12, à 6^h 36^m du soir.
- Le 19, à 0^h 9^m du mat.
- Le 25, à 6^h 40^m du mat.

CALENDRIER POUR 1878.

AVRIL. 8 Les jours croissent de 1 h. 43 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	lun.	s Hugues.	5	40	6	29	4	56	5	21
2	mar.	s Franç. de Paule.	5	38	6	30	5	9	6	27
3	mer.	s ^{te} Marie Égypt.	5	36	6	32	5	24	7	36
4	jeud.	s Isidore.	5	34	6	33	5	40	8	46
5	ven.	s Vincent Ferrier.	5	32	6	35	6	0	9	58
6	sam.	s Célestin.	5	30	6	36	6	27	11	9
7	Dim.	La PASSION.	5	28	6	38	7	2	—	—
8	lun.	s Gauthier.	5	26	6	39	7	48	0	15
9	mar.	s Chrétien.	5	24	6	41	8	47	1	12
10	mer.	s Macaire, arch.	5	21	6	42	9	58	1	58
11	jeud.	s Léon le Grand.	5	19	6	44	11	18	2	32
12	ven.	s Jules.	5	17	6	45	0	42	3	0
13	sam.	s ^{te} Herménégilde.	5	15	6	47	2	6	3	23
14	Dim.	Les RAMEAUX.	5	13	6	48	3	31	3	41
15	lun.	s ^{te} Anastasie.	5	11	6	50	4	58	3	59
16	mar.	s Fructueux.	5	10	6	51	6	25	4	18
17	mer.	s Anicet.	5	8	6	53	7	53	4	39
18	jeud.	s Parfait.	5	6	6	54	9	21	5	3
19	ven.	Vendredi saint.	5	4	6	56	10	43	5	35
20	sam.	s ^{te} Emma.	5	2	6	57	11	53	6	17
21	Dim.	PAQUES.	5	0	6	58	—	—	7	11
22	lun.	ss Soter et Caius.	4	58	7	0	0	46	8	15
23	mar.	s Georges.	4	56	7	1	1	26	9	26
24	mer.	s Fidèle.	4	54	7	3	1	55	10	38
25	jeud.	s Marc, évangél.	4	52	7	4	2	18	11	49
26	ven.	s Clet.	4	51	7	6	2	35	0	57
27	sam.	s Anthime.	4	49	7	7	2	49	2	4
28	Dim.	Quasimodo.	4	47	7	9	3	4	3	11
29	lun.	s Pierre Martyr.	4	45	7	10	3	17	4	17
30	mar.	s ^{te} Catherine de S	4	44	7	12	3	31	5	25

Phases de la lune.

- ☉ N. L. le 2, 9^h 24^m soir.
- ☽ P. Q., le 10, à 3^h 4^m soir.
- ☼ Pl. L., le 17, à 6^h 7^m mat.
- ☾ D. Q., le 24, à 8^h 42^m mat.

Passage de la lune au méridien.

- Le 2, à 0^h 0^m du soir.
- Le 10, à 6^h 24^m du soir.
- Le 18, à 0^h 34^m du matin.
- Le 25, à 6^h 59^m du matin.

CALENDRIER POUR 1878.

MAI. H Les jours croissent de 1 h. 18 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	mer.	ss Philippe et J.	4	42	7	13	3	47	6	35
2	jeud.	s Athanase.	4	40	7	15	4	6	7	46
3	ven.	Inv. s ^{te} C.	4	38	7	16	4	31	8	58
4	sam.	s ^{te} Monique.	4	37	7	17	5	3	10	5
5	Dim.	s Pie V.	4	35	7	19	5	46	11	6
6	lun.	s Jean Porte Lat.	4	34	7	20	6	42	11	55
7	mar.	s Stanislas.	4	32	7	22	7	50	—	—
8	mer.	s Désiré.	4	31	7	23	9	6	0	34
9	jeud.	s Grégoire de N.	4	29	7	24	10	27	1	4
10	ven.	s Antonin.	4	28	7	26	11	49	1	26
11	sam.	ss Achille et Nér.	4	26	7	27	1	11	1	46
12	Dim.	s ^{te} Flavie.	4	25	7	29	2	33	2	4
13	lun.	s Servais.	4	23	7	30	3	58	2	21
14	mar.	s Pacôme.	4	22	7	31	5	23	2	40
15	mer.	s ^{te} Delphine.	4	21	7	33	6	50	3	2
16	jeud.	s Jean Nep.	4	19	7	34	8	14	3	30
17	ven.	s Pascal.	4	18	7	35	9	30	4	7
18	sam.	s Venant.	4	17	7	36	10	32	4	56
19	Dim.	s ^{te} Pudentienne.	4	16	7	38	11	20	5	57
20	lun.	s Bernardin.	4	14	7	39	11	54	7	7
21	mar.	s ^{te} Virginie.	4	13	7	40	—	—	8	21
22	mer.	s ^{te} Julie.	4	12	7	42	0	19	9	23
23	jeud.	s Didier.	4	11	7	43	0	38	10	44
24	ven.	N.-D. Auxiliatr.	4	10	7	44	0	55	11	52
25	sam.	s Urbain.	4	9	7	45	1	9	0	59
26	Dim.	s Philippe de N.	4	8	7	46	1	23	2	4
27	lun.	Rogations.	4	7	7	47	1	37	3	12
28	mar.	s Germain.	4	6	7	48	1	52	4	20
29	mer.	s Maximin.	4	5	7	49	2	10	5	31
30	jeud.	ASCENSION.	4	5	7	51	2	32	6	43
31	ven.	s ^{te} Angèle de M.	4	4	7	52	3	2	7	54

Phases de la lune.

- N. L., le 2, à 1^h 0^m soir.
- ☾ P. Q., le 9, à 10^h 42^m soir.
- ☾ Pl. L., le 16, à 2^h 41^m soir.
- ☾ D. Q., le 24, à 1^h 51^m mat.

Passage de la lune au méridien.

- Le 2, à 0^h 0^m du soir.
- Le 9, à 6^h 6^m du soir.
- Le 17, à 0^h 14^m du matin.
- Le 25, à 6^h 58^m du matin.

CALENDRIER POUR 1878.

JUIN. 69 Les jours croissent de 20 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	sam.	s Pamphile.	4	3	7	52	3	42	8	59
2	Dim.	s Marcellin.	4	2	7	53	4	35	9	53
3	lun.	ste Clotilde.	4	2	7	54	5	40	10	34
4	mar.	s François Caracc.	4	1	7	55	6	56	11	6
5	mer.	s Boniface.	4	1	7	56	8	17	11	31
6	jeud.	s Norbert.	4	0	7	57	9	38	11	51
7	ven.	s Claude.	4	0	7	58	10	59	—	—
8	sam.	s Médard.	3	59	7	59	0	20	0	9
9	Dim.	PENTECOTE.	3	59	7	59	1	40	0	26
10	lun.	s Landry.	3	59	8	0	3	3	0	45
11	mar.	s Barnabé.	3	58	8	1	4	27	1	4
12	mer.	s Nabor. Q. T.	3	58	8	1	5	51	1	29
13	jeud.	s Antoine de Pad.	3	58	8	2	7	10	2	1
14	ven.	s Basile.	3	58	8	2	8	18	2	44
15	sam.	ste Germaine C.	3	58	8	3	9	12	3	40
16	Dim.	TRINITÉ.	3	58	8	3	9	51	4	47
17	lun.	s Aurélien.	3	58	8	4	10	19	6	1
18	mar.	ste Marine.	3	58	8	4	10	42	7	15
19	mer.	s Gervais, s Prot.	3	58	8	4	11	0	8	28
20	jeud.	FÊTE-DIEU.	3	58	8	5	11	14	9	37
21	ven.	s Louis de Gonz.	3	58	8	5	11	28	10	44
22	sam.	s Paulin.	3	58	8	5	11	42	11	50
23	Dim.	ste Ethelrede.	3	59	8	5	11	56	0	36
24	lun.	Nativité de s J.-B.	3	59	8	5	—	—	2	5
25	mar.	s Guillaume, ab.	3	59	8	5	0	12	3	14
26	mer.	ss Jean et Paul.	4	0	8	5	0	34	4	26
27	jeud.	s Ladislas.	4	0	8	5	1	0	5	37
28	ven.	Fête du S.-Cœur.	4	1	8	5	1	35	6	45
29	sam.	s Pierre et s Paul.	4	1	8	5	2	23	7	44
30	Dim.	Comm. de s Paul.	4	2	8	5	3	25	8	31

Phases de la lune.

- ☉ N. L., le 1^{er}, à 1^h 57^m mat.
- ☾ P. Q., le 8, à 4^h 4^m mat.
- ☼ Pl. L., le 15, à 0^h 0^m mat.
- ☾ D. Q., le 22, à 7^h 24^m soir.
- ☉ N. L., le 30, à 0^h 40^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 1^{er}, à 0^h 18^m du soir.
- Le 8, à 6^h 31^m du soir.
- Le 16, à 0^h 58^m du matin.
- Le 23, à 6^h 12^m du matin.
- Le 30, à 0^h 3^m du soir.

CALENDRIER POUR 1878.

JUILLET. ☾ *Les jours diminuent de 1 h.*

JOURS.		FETES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	lun.	s Thierry.	4	2	8	5	4	39	9	7
2	mar.	Visitat. de N. D.	4	3	8	4	6	0	9	34
3	mer.	s Anatole.	4	4	8	4	7	24	9	57
4	jeud.	s ^{te} Berthe.	4	4	8	4	8	46	10	16
5	ven.	s ^{te} Zoé.	4	5	8	3	10	7	10	34
6	sam.	s Tranquille.	4	6	8	3	11	28	10	51
7	Dim.	s Procope.	4	6	8	2	0	49	11	9
8	lun.	s ^{te} Elisabeth, reine	4	7	8	2	2	13	11	32
9	mar.	s Ephrem.	4	8	8	1	3	37	—	—
10	mer.	s ^{te} Félicité.	4	9	8	1	4	56	0	1
11	jeud.	s Pie 1 ^{er} .	4	10	8	0	6	7	0	39
12	ven.	s Jean Gualbert.	4	11	7	59	7	5	1	30
13	sam.	s Eugène.	4	12	7	58	7	49	2	32
14	Dim.	s Bonaventure.	4	13	7	58	8	21	3	42
15	lun.	s Henri.	4	14	7	57	8	45	4	55
16	mar.	N. D. du Carmel.	4	15	7	56	9	3	6	10
17	mer.	s Alexis.	4	16	7	55	9	20	7	21
18	jeud.	s Camille.	4	17	7	54	9	34	8	29
19	ven.	s Vincent de Paul	4	18	7	53	9	47	9	36
20	sam.	s ^{te} Marguerite.	4	19	7	52	10	1	10	42
21	Dim.	s Victor.	4	21	7	51	10	18	11	49
22	lun.	s ^{te} Madeleine.	4	22	7	50	10	36	0	58
23	mar.	s Apollinaire.	4	23	7	49	10	59	2	8
24	mer.	s ^{te} Christine, v.	4	24	7	48	11	29	3	19
25	jeud.	s Jacques le Maj.	4	25	7	46	—	—	4	28
26	ven.	s ^{te} Anne.	4	27	7	45	0	11	5	31
27	sam.	s Pantaleon.	4	28	7	44	1	6	6	23
28	Dim.	s Nazaire.	4	29	7	42	2	15	7	4
29	lun.	s ^{te} Marthe.	4	30	7	41	3	34	7	35
30	mar.	s Ignace de L.	4	32	7	40	4	59	8	0
31	mer.	s Germain d'Aux.	4	33	7	38	6	24	8	20

Phases de la lune.

- ☾ P. Q., le 7, à 8^h 29^m mat.
- ☾ Pl. L., le 14, à 11^h 4^m mat.
- ☾ D. Q., le 22, à 0^h 25^m soir.
- ☾ N. L., le 29, à 9^h 50^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 7, à 6^h 7^m du soir.
- Le 15, à 0^h 35^m du matin.
- Le 23, à 6^h 14^m du matin.
- Le 29, à 0^h 0^m du soir.

CALENDRIER POUR 1878.

AOUT. *mp* Les jours diminuent de 1 h. 38 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	jeud.	s Pierre à liens.	4	34	7	37	7	50	8	38
2	ven.	s Alphonse.	4	36	7	35	9	14	8	56
3	sam.	Inv. s Etienne.	4	37	7	34	10	37	9	15
4	Dim.	s Dominique.	4	38	7	32	0	1	9	38
5	lun.	N. D. des Neiges.	4	40	7	31	1	25	10	4
6	mar.	Transfig. de J.-C.	4	41	7	29	2	45	10	38
7	mer.	s Gaëtan.	4	42	7	28	3	59	11	25
8	jeud.	s Cyrille.	4	44	7	26	4	59	—	—
9	ven.	s Justin.	4	45	7	24	5	47	0	22
10	sam.	s Laurent.	4	47	7	23	6	23	1	30
11	Dim.	st ^e Susanne.	4	48	7	21	6	49	2	42
12	lun.	st ^e Claire.	4	49	7	19	7	9	3	55
13	mar.	s Hippolyte.	4	51	7	18	7	27	5	7
14	mer.	s Eusebe. V. j.	4	52	7	16	7	41	6	16
15	jeud.	ASSOMPTION.	4	54	7	14	7	55	7	23
16	ven.	s Roch.	4	55	7	12	8	8	8	30
17	sam.	s Mammès.	4	56	7	10	8	23	9	37
18	Dim.	st ^e Hélène.	4	58	7	9	8	41	10	43
19	lun.	s Louis.	4	59	7	7	9	1	11	52
20	mar.	s Bernard.	5	1	7	5	9	28	1	2
21	mer.	st ^e Jeanne Chant.	5	2	7	3	10	4	2	11
22	jeud.	s Symphorien.	5	3	7	1	10	51	3	15
23	ven.	s Philippe Beniti.	5	5	6	59	11	53	4	12
24	sam.	s Barthélemy.	5	6	6	57	—	—	4	57
25	Dim.	s Louis, roi.	5	8	6	55	1	6	5	32
26	lun.	s Zéphyrin.	5	9	6	53	2	28	6	0
27	mar.	s Joseph Calansaz	5	11	6	51	3	54	6	22
28	mer.	s Augustin.	5	12	6	49	5	20	6	42
29	jeud.	Déc. de s. J.-B.	5	13	6	47	6	48	7	1
30	ven.	st ^e Rose de Lima.	5	15	6	45	8	14	7	21
31	sam.	s Raymond Non.	5	16	6	43	9	40	7	41


Phases de la lune.

- ☾ P. Q., le 5, à 1^h 29^m soir.
- ☾ Pl. L., le 13, à 0^h 25^m mat.
- ☾ D. Q., le 21, à 4^h 17^m mat.
- N. L., le 28, à 6^h 9^m mat.

Passage de la lune au méridien.

- Le 5, à 5^h 49^m du soir.
- Le 14, à 0^h 46^m du matin.
- Le 22, à 6^h 36^m du matin.
- Le 28, à 0^h 11^m du soir.

CALENDRIER POUR 1878.

SEPTEMBRE.  Les jours diminuent de 1 h. 44 m.

JOURS.		FETES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	s Leu et s Gilles.	5	18	6	41	11	7	8	6
2	lun.	s Etienne, roi.	5	19	6	39	0	32	8	39
3	mar.	s Lazare.	5	20	6	37	1	49	9	21
4	mer.	ste Rosalie.	5	22	6	35	2	55	10	17
5	jeud.	s Laurent Justin.	5	23	6	33	3	47	11	21
6	ven.	ste Reine.	5	25	6	31	4	26	—	—
7	sam.	s Cloud.	5	26	6	29	4	54	0	31
8	Dim.	Nativité de N. D.	5	28	6	27	5	16	1	44
9	lun.	s Omer, év.	5	29	6	25	5	33	2	56
10	mar.	s Nicolas Tolent.	5	30	6	23	5	49	4	4
11	mer.	s Hyacinthe.	5	32	6	20	6	3	5	13
12	jeud.	ste Pulchérie.	5	33	6	18	6	17	6	19
13	ven.	s Aimé.	5	35	6	16	6	31	7	25
14	sam.	Exalt. de la Croix.	5	36	6	14	6	47	8	32
15	Dim.	s Nicomède.	5	37	6	12	7	6	9	40
16	lun.	ss Corn. et Cyp.	5	39	6	10	7	31	10	49
17	mar.	Stig. de s. Franc.	5	40	6	8	8	2	11	58
18	mer.	s Joseph C. Q. T.	5	42	6	6	8	44	1	3
19	jeud.	s Janvier.	5	43	6	3	9	38	2	1
20	ven.	s Eustache.	5	45	6	1	10	45	2	50
21	sam.	s Matthieu.	5	46	5	59	—	—	3	28
22	Dim.	s Maurice.	5	47	5	57	0	0	3	58
23	lun.	s Lin.	5	49	5	55	1	23	4	23
24	mar.	N. D. de la Merci.	5	50	5	53	2	48	4	43
25	mer.	s Firmin.	5	52	5	51	4	13	5	1
26	jeud.	ste Justine.	5	53	5	48	5	40	5	21
27	ven.	ss Côme et Dam.	5	55	5	46	7	8	5	43
28	sam.	s Wenceslas.	5	56	5	44	8	37	6	6
29	Dim.	s Michel, arch.	5	58	5	42	10	6	6	37
30	lun.	s Jérôme.	5	59	5	40	11	30	7	17

Phases de la lune.

- ☾ P. Q., le 3, à 8^h 35^m soir.
- ☾ Pl. L., le 11, à 3^h 59^m soir.
- ☾ D. Q., le 19, à 6^h 39^m soir.
- ☾ N. L., le 26, à 2^h 20^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 3, à 5^h 37^m du soir.
- Le 12, à 0^h 05^m du matin.
- Le 19, à 6^h 17^m du matin.
- Le 26, à 0^h 0^m du soir.

CALENDRIER POUR 1878.

OCTOBRE. *m* Les jours diminuent de 1 h. 45 m.

JOURS.			FÊTES.		Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
					h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	mar.		s Remi.		6	1	5	38	0	44	8	9
2	mer.		SS Augesgard.		6	2	5	36	1	42	9	12
3	jeud.		s Denis l'Arcop.		6	3	5	34	2	25	10	22
4	ven.		s François d'As.		6	5	5	32	2	57	11	35
5	sam.		s Placide.		6	6	5	30	3	22	—	—
6	Dim.		s Bruno.		6	8	5	28	3	40	0	47
7	lun.		s Serge, <i>st</i> e Bacq.		6	9	5	26	3	57	1	56
8	mar.		<i>st</i> e Brigitte.		6	11	5	23	4	10	3	3
9	mer.		s Denis, év.		6	12	5	21	4	25	4	10
10	jeud.		s François Borgia		6	14	5	19	4	39	5	16
11	ven.		s Nicaise.		6	15	5	17	4	55	6	23
12	sam		s Vilfrid.		6	17	5	15	5	14	7	30
13	Dim.		s Édouard.		6	19	5	13	5	36	8	39
14	lun.		s Calixte.		6	20	5	11	6	5	9	48
15	mar.		<i>st</i> e Thérèse.		6	22	5	9	6	43	10	53
16	mer.		s Léopold.		6	23	5	7	7	33	11	53
17	jeud.		<i>st</i> e Hedwige.		6	25	5	5	8	34	0	44
18	ven.		s Luc, évang.		6	26	5	4	9	44	1	26
19	sam.		s Pierre d'Alcan.		6	28	5	2	11	1	1	58
20	Dim.		s Jean Cantius.		6	29	5	0	—	—	2	23
21	lun.		<i>st</i> e Ursule.		6	31	4	58	0	22	2	45
22	mar.		s Mellon.		6	33	4	56	1	44	3	4
23	mer.		s Rédempteur.		6	34	4	54	3	8	3	23
24	jeud.		s Raphael.		6	36	4	52	4	34	3	43
25	ven.		s Crepin, s Crép.		6	37	4	51	6	2	4	5
26	sam.		s Évariste.		6	39	4	49	7	31	4	32
27	Dim.		s Frumence.		6	40	4	47	9	1	5	9
28	lun.		s Simon, s Jude.		6	42	4	45	10	21	5	57
29	mar.		s Narcisse.		6	44	4	43	11	28	6	57
30	mer.		s Lucain.		6	45	4	42	0	19	8	7
31	jeud.		s Quentin. <i>V. j.</i>		6	47	4	40	0	57	9	22

Phases de la lune.

- ☾ P. Q., le 3, à 7^h 20^m mat.
- ☾ Pl. L., le 11, à 2^h 4^m mat.
- ☾ D. Q., le 19, à 7^h 19^m mat.
- ☾ N. L., le 25, à 11^h 8^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 3, à 6^h 21^m du soir.
- Le 12, à 0^h 49^m du matin.
- Le 20, à 6^h 51^m du matin.
- Le 25, à 0^h 0^m du soir.

CALENDRIER POUR 1878.

NOVEMBRE. → Les jours diminuent de 1 h. 20 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	ven.	TOUSSAINT.	6	48	4	38	1	24	10	35
2	sam.	Les Trépassés.	6	50	4	37	1	45	11	46
3	Dim.	s Marcel.	6	52	4	35	2	2	—	—
4	lun.	s Charles Borr.	6	53	4	34	2	17	0	54
5	mar.	ste Bertilde.	6	55	4	32	2	32	2	1
6	mer.	s Léonard.	6	56	4	31	2	46	3	7
7	jeud.	s Ernest.	6	58	4	29	3	1	4	13
8	ven.	Les 4 Couronnés.	7	0	4	28	3	19	5	21
9	sam.	s Théodore.	7	1	4	26	3	41	6	28
10	Dim.	s André Avellin.	7	3	4	25	4	8	7	37
11	lun.	s Martin.	7	4	4	23	4	44	8	45
12	mar.	s René, év.	7	6	4	22	5	31	9	48
13	mer.	s Didace.	7	8	4	21	6	28	10	41
14	jeud.	s Stanislas Kotska.	7	9	4	20	7	35	11	25
15	ven.	ste Gertrude.	7	11	4	18	8	49	11	58
16	sam.	s Edmond.	7	12	4	17	10	8	0	25
17	Dim.	s Grégoire Thau	7	14	4	16	11	26	0	48
18	lun.	s Eudes.	7	15	4	15	—	—	1	8
19	mar.	ste Elisabeth.	7	17	4	14	0	45	1	26
20	mer.	s Félix de Valois	7	19	4	13	2	7	1	44
21	jeud.	Présent. de N. D.	7	20	4	12	3	31	2	5
22	ven.	ste Cécile.	7	22	4	11	4	57	2	29
23	sam.	s Clément.	7	23	4	10	6	25	3	0
24	Dim.	s Jean de la Cr.	7	24	4	9	7	50	3	42
25	lun.	ste Catherine.	7	26	4	8	9	6	4	37
26	mar.	ste Genev. des Ar.	7	27	4	7	10	7	5	44
27	mer.	s Maxime.	7	29	4	7	10	51	6	59
28	jeud.	s Sosthène.	7	30	4	6	11	23	8	16
29	ven.	s Saturnin.	7	31	4	5	11	47	9	30
30	sam.	s André.	7	33	4	5	0	7	10	41

Phases de la lune.

- ☾ P. Q., le 1^{er}, à 10^h 0^m soir.
- ☾ Pl. L., le 10, à 2^h 43^m m.
- ☾ D. Q., le 17, à 6^h 7^m soir.
- ☾ N. L., le 24, à 9^h 20^m mat.

Passage de la lune au méridien.

- Le 1^{er}, à 5^h 55^m du soir.
- Le 11, à 0^h 21^m du matin.
- Le 18, à 6^h 26^m du matin.
- Le 24, à 0^h 0^m du soir.

CALENDRIER POUR 1878.

DÉCEMBRE. ☿ Les jours diminuent de 27 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	AVENT.	7	34	4	4	0	22	11	49
2	lun.	ste Bibiane.	7	35	4	4	0	36	—	—
3	mar.	s François Xavier.	7	37	4	3	0	52	0	55
4	mer.	ste Barbe.	7	38	4	3	1	7	2	2
5	jeud.	s Sabas, abbé.	7	39	4	2	1	23	3	8
6	ven.	s Nicolas.	7	40	4	2	1	44	4	16
7	sam.	s Ambroise.	7	41	4	2	2	9	5	25
8	Dim.	Conception.	7	42	4	2	2	42	6	33
9	lun.	ste Léocadie.	7	44	4	2	3	26	7	38
10	mar.	N. D. de Lorette.	7	45	4	1	4	21	8	36
11	mer.	s Damase.	7	46	4	1	5	27	9	23
12	jeud.	s Valcry.	7	46	4	1	6	40	10	1
13	ven.	ste Lucie.	7	47	4	1	7	59	10	30
14	sam.	s Nicaise.	7	48	4	1	9	15	10	53
15	Dim.	s Mesmin.	7	49	4	2	10	34	11	13
16	lun.	ste Adélaïde.	7	50	4	2	11	53	11	31
17	mar.	ste Olympe.	7	51	4	2	—	—	11	48
18	mer.	s Gatien. Q. T.	7	51	4	2	1	13	0	7
19	jeud.	s Meurice.	7	52	4	3	2	36	0	29
20	ven.	s Philogone.	7	53	4	3	4	0	0	57
21	sam.	s Thomas.	7	53	4	4	5	24	1	33
22	Dim.	s Honorat.	7	54	4	4	6	43	2	20
23	lun.	ste Victoire.	7	54	4	5	7	50	3	22
24	mar.	ste Delphine. V. J.	7	54	4	5	8	42	4	35
25	mer.	NOEL.	7	55	4	6	9	20	5	52
26	jeud.	s Étienne.	7	55	4	7	9	47	7	8
27	ven.	s Jean, ap.	7	55	4	7	10	8	8	22
28	sam.	Les ss. Innocents	7	56	4	8	10	27	9	32
29	Dim.	s Thomas de Can.	7	56	4	9	10	42	10	40
30	lun.	ste Colombe.	7	56	4	10	10	56	11	46
31	mar.	s Sylvestre.	7	56	4	11	11	11	—	—

Phases de la lune.

- ☾ P. Q., le 1^{er}, à 4^h 47^m soir.
- ☾ P. L., le 9, à 7^h 59^m soir.
- ☾ D. Q., le 17, à 3^h 13^m mat.
- ☾ N. L., le 23, à 9^h 34^m soir.
- ☾ P. Q., le 31, à 2^h 6^m soir.

Passage de la lune au méridien.

- Le 1^{er}, à 6^h 0^m du soir.
- Le 9, à 12^h 0^m du soir.
- Le 18, à 6^h 47^m du matin.
- Le 23, à 0^h 0^m du soir.
- Le 31, à 5^h 55^m du soir.

L'ANNÉE 1878.

L'ANNÉE 1878 RÉPOND AUX ANNÉES :

- 6591 de la période julienne.
2654 depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.
2631 de la fondation de Rome selon Varron (mars).
2625 de l'époque de Nabonassar depuis février.
1878 de la naissance de Jésus-Christ.
1294 des Turcs, qui commence le 16 janvier 1877 et finit le 5 janvier 1878.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or.	17	Cycle solaire.	11
Epacte.	XXVI	Indiction romaine.	6
Lettre dominicale.			F

FÊTES MOBILES.

- La Septuagésime, le 17 février.
Les CENDRES, le 6 mars.
PAQUES, le 21 avril.
Les Rogations, les 27, 28 et 29 mai.
L'ASCENSION, le 30 mai.
LA PENTECOTE, le 9 juin.
La Trinité, le 16 juin.
La FÊTE-DIEU, le 20 juin.
L'Avent, le 1^{er} décembre.

QUATRE-TEMPS.

- | | |
|------------------------|-----------------------------|
| Les 13, 15 et 16 mars. | Les 18, 20 et 21 septembre. |
| Les 12, 14 et 15 juin. | Les 18, 20 et 21 décembre. |

COMMENCEMENT DES SAISONS.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 5 heures 52 minutes du soir. *Équinoxe.*

L'Été commencera le 21 juin, à 2 heures 13 minutes du soir.

L'Automne commencera le 23 septembre, à 4 heures 35 minutes du matin. *Équinoxe.*

L'Hiver commencera le 21 décembre, à 10 heures 50 min. du soir.

ÉCLIPSES DE 1878.

Le 1^{er} février, *éclipse annulaire de soleil*, invisible à Paris.

Le 17 février, *éclipse partielle de lune*, invisible à Paris.

Le 29 juillet, *éclipse totale de soleil*, invisible à Paris.

Le 12 août, *éclipse partielle de lune*, visible à Paris. Commencement, à 9 h. 30 m. du soir; milieu, à 0 h. 17 m. du matin; fin, à 3 h. 3 minutes du matin.





SIGNES DU ZODIAQUE.

	Degrés.		Degrés.
0 ♈ Aries, le Bélier .	0	7 ♏ Scorpius, le Scor-	
1 ♉ Taurus, le Taureau	30	pion	210
2 ♊ Gemini, les Gé-		8 ♐ Sagittarius, le	
meaux	60	Sagittaire. .	240
3 ♋ Cancer, l'Écrevisse	90	9 ♑ Capricornus, le	
4 ♌ Leo, le Lion. . .	120	Capricorne .	270
5 ♍ Virgo, la Vierge	150	10 ♒ Aquarius, le	
6 ♎ Libra, la Balance	180	Verseau. . .	300
		11 ♓ Pisces, les Pois-	
		sons	330
☉ Le Soleil. — ☾ La Lune, satellite de la Terre.			



PLANÈTES.

♄ Mercure. ♀ Vénus. ♂ Terre. ♂ Mars. ♃ Jupiter.
 ♄ Saturne. ♀ Uranus. ♃ Neptune. ♄ Vesta. ♀ Junon.
 ♄ Cérès. ♀ Pallas. Astrée. Hébée. Iris. Flore. Métis. Hy-
 gie. Parthénopée. Victoria. Égérie. Irène. Eunomia. Psyché.
 Thétis. Melpomène. Fortune. Massalia. Lutetia. Calliope.
 Thalie. Thémis. Phocéa. Proserpine. Euterpe. Bellone.
 Amphitrite. Uranie. Euphrosine. Pomone. Polymnie. Circé.
 Leucothée. Atalante. Fidès. Lédæ. Lætitia. Harmonia.
 Daphné. Isis. Ariane. Nysa. Eugenia. Hestia. Aglaïa. Do-
 ris. Palès. Virginia. Nemausa. Europa. Calypso. Alexan-
 dra. Pandore. Meleté. Mnémosyne. Concordia. Olympia.
 Écho. Danaé. Erato. Ausonia. Angelina. Maximiliana. Maja.
 Asia. Leto. Hesperia. Panopea. Niobé. Feronia. Clytia.
 Galathea. Eurydice. Freia. Frigga. Diana. Eurynome. Sapho.
 Terpsichore. Alcmène. Béatrix. Clio. Io. Sémélé. Sylvia.
 Thisbé. Antiope. Udine. Aréthusa. Æglé. Clotho. Ianthé.

TABLEAU DES GRANDES MARÉES.

Mois.	Jours et heures de la syzygie.	Haut. de la marée.
Janvier.	{ N. L. le 3, à 2 h. 12 min. du soir. .	0,77
	{ P. L. le 19, à 0 h. 20 min. du matin. .	0,97
Février.	{ N. L. le 2, à 8 h. 26 min. du matin. .	0,81
	{ P. L. le 17, à 11 h. 26 min. du matin. .	1,12
Mars.	{ N. L. le 4, à 3 h. 27 min. du matin. .	0,87
	{ P. L. le 18, à 9 h. 16 min. du soir. .	1,17
Avril.	{ N. L. le 2, à 9 h. 24 min. du soir. .	0,86
	{ P. L. le 17, à 6 h. 7 min. du matin. .	1,06
Mai.	{ N. L. le 2, à 1 h. 0 min. du soir. .	0,81
	{ P. L. le 16, à 2 h. 41 min. du soir. .	0,91
Jun.	{ N. L. le 1, à 1 h. 57 min. du matin. .	0,77
	{ P. L. le 15, à 0 h. 0 min. du matin. .	0,80
	{ N. L. le 30, à 0 h. 40 min. du soir. .	0,72
Juillet.	{ P. L. le 14, à 11 h. 4 min. du matin. .	0,80
	{ N. L. le 29, à 9 h. 50 min. du soir. .	0,96
Août.	{ P. L. le 13, à 0 h. 25 min. du matin. .	0,84
	{ N. L. le 28, à 6 h. 9 min. du matin. .	1,11
Septembre.	{ P. L. le 11, à 3 h. 59 min. du soir. .	0,87
	{ N. L. le 26, à 2 h. 20 min. du soir. .	1,15
Octobre.	{ P. L. le 11, à 9 h. 4 min. du matin. .	0,84
	{ N. L. le 25, à 11 h. 8 min. du soir. .	1,07
Novembre.	{ P. L. le 10, à 2 h. 43 min. du matin. .	0,79
	{ N. L. le 24, à 9 h. 20 min. du matin. .	0,93
Décembre.	{ P. L. le 9, à 7 h. 59 min. du soir. .	0,77
	{ N. L. le 23, à 9 h. 34 min. du soir. .	0,86

On a remarqué que, dans nos ports, les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi, on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies. On voit, par ce tableau, que pendant l'année 1878 les plus fortes marées seront celles des 18 février, 20 mars, 18 avril, 29 août, 28 septembre, 27 octobre. Ces marées, surtout celles des 20 mars et 28 septembre, pourraient occasionner quelques désastres, si elles étaient favorisées par les vents.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest.	3 m. 21	Port de Saint-Malo.	5 m. 68
— Lorient.	2 m. 24	— Audierne.	2 m. 00
— Cherbourg	2 m. 82	— Croisic.	2 m. 50
— Granville	6 m. 15	— Dieppe	4 m. 40

Pour avoir la hauteur d'une grande marée dans un port, il faut multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port. *Exemple* : Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 20 mars, un jour et demi après la syzygie du 18 ? Multipliez 3 m. 21, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,17 de la Table, vous aurez 3 m. 76 pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.



CALENDRIER DU JARDINIER.

Janvier.

Labour à la bêche des terrains qui doivent être semés aux mois de mars et avril. — Conduire le fumier. — Confection de couches. — Semer sur couche laitues et carottes hâtives. — Repiquer sous cloches laitues et romaines. — Si le temps est beau, donner de l'air aux artichauts. — Forcer les asperges. — Semer pois michaux hâtifs sur costières. — Visiter la serre aux légumes.

Planter arbres fruitiers dans les sols secs, s'il ne gèle pas. — Laver au lait de chaux les arbres fruitiers couverts de lichen et de mousse. — Tailler les poiriers et pommiers.

Utiliser les mauvais jours en fabriquant des paillasons.

Février.

Continuer les labours et les fumures. — Semer en pleine terre poireaux, persil, cerfeuil, cresson alénois, pois hâtifs et oignons blancs, fèves de marais. — Semer sur couche melons, haricots pour récolter en vert, radis. — Repiquer sur couche laitues et romaines hâtives. — Aérer les artichauts. — Récolter les choux de Bruxelles. — Labourer les asperges.

Continuer les plantations et la taille des arbres fruitiers à pepins. — Commencer la taille des arbres à noyaux. — Écheniller les haies et les arbres. — Planter et tailler la vigne.

Mars.

Continuer la préparation des carrés. — Semer sur costières ou couche sourde les choux d'York, de Milan, quintal et les choux-raves. — Semer en pleine terre betteraves, carottes, pois, chicorée, etc. — Planter les

pommes de terre hâtives, griffes d'asperges et bulbes d'ail et d'échalote. — Découvrir les artichauts. — Renouveler les réchauds des couches. — Planter les porte-graines. — Donner de l'air aux plantes sous châssis.

Terminer la taille des arbres fruitiers. — Bouturer les groseilliers. — Abriter contre les froids les pêchers, abricotiers qui vont fleurir.

Avril.

Semer sur couche les céleri, chicorée, citrouilles, courges, cornichons. — Semer en pleine terre toutes les graines, sauf les haricots. — Repiquer les choux-fleurs semés en janvier sur couche. — Arroser si cela est utile. — Labourer et œilletonner les artichauts. — Planter les fraisiers. — Récolter les asperges.

Continuer à abriter les arbres fruitiers en fleur, tels que pêchers, abricotiers. — Pratiquer les greffes.

Mai.

Continuer les semis des mois de mars et d'avril. — Semer les choux-fleurs, salsifis et brocolis. — Transplanter laitue, romaine, chicorée. — Repiquer sur couche sourde et sous cloches les melons. — Pincer les fèves. — Ramer les pois. — Semer haricots pour récolter en sec. — Planter ciboules et poireaux. — Déchausser les échalotes. — Mettre en place et en pleine terre les tomates. — Arroser amplement et fréquemment.

Ebourgeonner les arbres fruitiers. — Palisser la vigne.

Juin.

Continuer à semer les haricots. — Lier les romaines et les chicorées. — Transplanter les choux, choux-fleurs, oignons, poireaux, etc., semés au printemps en pépinière. — Ramer les pois et les haricots. — Enlever les coulants des fraisiers. — Pincer les tomates. — Tailler les melons de seconde saison. — Récolter artichauts, fraises, melons hâtifs cultivés sous châssis. —

Arroser les fraisiers et tous les légumes qui demandent beaucoup d'eau. — Biner et sarcler.

Continuer à ébourgeonner et palisser les arbres fruitiers. — Commencer à récolter les cerises.

Juillet.

Semer les pois tardifs. — Renouveler les semis d'oignons. — Lier les chicorées et scaroles. — Lier et butter les cardons. — Récolter pommes de terre hâtives, échalotes, ail. — Tailler une seconde fois les melons. On commence à récolter les cornichons. — Arroser et butter les céleris. — Sarcler et biner les carottes, betteraves, etc. — Récolter les semences et porte-graines à mesure qu'ils mûrissent. — Enlever les coulants des fraisiers.

Écussonner et desserrer les ligatures des greffes du printemps. — Ebourgeonnement et palissage des pêchers, vignes, etc. — Enlever les feuilles qui couvrent complètement les pêches et les abricots.

Août.

Semer chicorée, navets, épinards, mâche, choux cœur de bœuf et pain de sucre, etc. — Repiquer les plants de fraisiers. — Arroser largement. — Surveiller les porte-graines. — Semer les oignons blancs hâtifs. — Biner et sarcler. — Butter les céleris et cardons. — Récolter les oignons.

Continuer à écussonner et à palisser. — Commencer l'épamprage des treilles et des vignes. — Opérer la taille en vert dite *casement*. — Détruire les animaux et insectes qui attaquent les fruits mûrs.

Septembre.

Semer choux-fleurs demi-durs, laitue d'hiver, radis noirs, épinards pour mars et avril, mâche. — Planter choux et chicorée pour l'hiver. — Repiquer l'oignon blanc. — Terminer la récolte des graines. — Empoter les fraisiers qui doivent être forcés. — Préparer les silos

et magasins destinés aux racines. — Planter oseille et fraisiers. — Labourer et fumer les carrés non occupés. — Terminer la récolte des oignons.

Continuer l'épamprément des vignes. — Récolter et sécher les prunes à pruneaux. — Biner les pépinières. — Opérer le dernier pincement. — Récolter les poires.

Octobre.

Planter griffes d'asperges dans les sols secs. — Supprimer les vieux pieds d'artichauts. — Repiquer les choux d'York, cœur de bœuf et pain de sucre. — Planter les choux de printemps et les laitues d'hiver. — Détruire les vieilles couches. — Récolter les navets. — Mettre en jauge les choux cabus pommés.

Commencer la plantation des arbres fruitiers qui se dépouillent de leurs feuilles. — Continuer la récolte des fruits à pepins.

Novembre.

Semer mâche, pois hâtifs et carottes de Hollande. — Butter les artichauts. — Mettre en place les choux semés en août. — Replanter oseille. — Rentrer dans les caves les cardons, chicorée, céleri, choux-fleurs et les derniers artichauts. — Arracher les carottes, betteraves et navets.

Continuer, s'il y a lieu, les plantations des arbres fruitiers. — Préparer les trous pour les plantations du printemps.

Ramasser les feuilles et confectionner les composts.

Décembre.

Couvrir les artichauts de feuilles et de fumier. — Visiter les légumes conservés dans les silos ou les caves, et donner de l'air pendant le jour. — Commencer les labours d'hiver.

Continuer les plantations et commencer la taille des arbres à pepins.

ASTRONOMIE ET MÉTÉOROLOGIE.

LA PHOTOGRAPHIE ET L'ASTRONOMIE.

Jadis on se contentait de chercher à reproduire l'image du soleil par le dessin et le burin. Aujourd'hui, c'est à la photographie que l'on demande de nous donner une représentation absolument exacte de l'astre qui éclaire et chauffe le système planétaire dont nous faisons partie.

C'est à M. Warren de la Rue, astronome anglais, que sont dues les premières épreuves photographiques de la lune et du soleil. Après lui, tous les astronomes de l'Europe et de l'Amérique ont voulu marcher sur ses traces et ont obtenu des résultats vraiment surprenants. C'est ainsi que M. Janssens a produit des épreuves sur papier de l'image du soleil de 22 centimètres de diamètre. Une épreuve de cette dimension présente tous les détails de la surface solaire avec les taches, et aussi cet aspect de granulé que l'on appelle le *grain de riz*, sous lequel se présente à nos regards la matière solaire. Un avantage des grandes épreuves photographiques que M. Janssens a tiré au moyen d'appareils installés à Montmartre, dans un petit observatoire qu'il possède au boulevard Ornano, c'est que le grain de papier n'influe en aucune façon sur la netteté de l'image, tandis que ce grain, pour les épreuves de très-petite dimension, gêne singulièrement l'examen, soit à la simple vue, soit surtout à la loupe.

Grandes ou petites, les images photographiques des astres s'obtiennent par les procédés ordinaires em-

ployés pour le portrait et le paysage, avec cette différence toutefois que c'est une lunette astronomique disposée d'une manière particulière qui sert de chambre noire.

C'est non-seulement le soleil qui nous donne son *portrait* en un quart de seconde, mais aussi les autres astres. En effet, un astronome de l'Observatoire de Paris, M. Cornu, a réussi à photographier la Lune, Jupiter et Vénus.

Tandis que pour l'image solaire, un temps d'exposition excessivement court suffit, par ce fait que la lumière est très-intense, le fait contraire, c'est-à-dire le peu d'intensité de la lumière astrale, oblige à prolonger la durée de l'exposition quand on veut photographier la lune ou une planète. Mais comme les astres ne cessent pas un seul instant leur mouvement de gravitation, qu'ils se déplacent constamment, il est nécessaire que la lunette servant de chambre noire puisse les suivre pendant leur course ; c'est pourquoi M. Cornu emploie comme chambre noire la lunette dite équatoriale, disposée mécaniquement pour se mouvoir suivant la marche des astres.

Les images obtenues par M. Cornu ont généralement 8 centimètres de diamètre. Sans doute, elles pourraient être plus grandes, mais alors elles ne seraient pas exemptes de déformations.

Les épreuves photographiques de la lune, remarquables par leur netteté et prises des jours différents, de manière à posséder dans un temps donné l'usage de tous les points de notre satellite, sont destinées à dresser une carte lunaire de très-grande échelle. Celles des autres astres sont également si pures que sur les épreuves de Jupiter on aperçoit les traces des

bandes colorées qui entourent la région équatoriale de cette planète. On espère que bientôt l'astronomie pourra renoncer à l'observation directe des astres principaux pour se livrer à l'étude de leurs images photographiques. L'équatorial chambre noire se trouvera alors remplacer les astronomes observateurs.

L'ÉCLIPSE DE LUNE EN TURQUIE.

Pour nous, Européens d'Occident, une éclipse de lune est un phénomène parfaitement connu qui excite notre curiosité sans plus nous inspirer les craintes superstitieuses de nos pères. Mais si le passage de la terre entre le soleil et la lune ne peut tout au plus qu'exciter notre curiosité, il surexcite les Turcs, qui ont choisi comme emblème le croissant, image de la lune.

Pendant l'éclipse totale de lune qui s'est produite le 27 février 1877, la population de Constantinople était dans une agitation inexprimable. S'imaginant que l'astre vénéré allait être la proie de quelque gigantesque dragon ou tout au moins qu'un grand péril le menaçait, les Turcs commencèrent, dès le début de l'éclipse, un charivari colossal de chaudrons, de cymbales, de trompettes, de coups de fusil. Ce charivari dura tout le temps du passage, et par suite de l'obscurcissement, pour redoubler quand on vit reparaître quelque peu du croissant lunaire. Cette bienheureuse réapparition paraissait encourager les Turcs, qui ne rentrèrent dans leur classique somnolence qu'après avoir vu la lune briller de nouveau pure et sereine.

Ce n'est pas seulement à Constantinople que la

sollicitude des Turcs pour la lune se manifeste aussi bruyamment, mais dans toutes les villes de l'empire ottoman. Dans quelques villes de l'Asie Mineure, les fonctionnaires, moins souvent en contact avec les Européens, partagent les préjugés de la foule et ajoutent à l'infernal bacchanal par le tir de l'artillerie.

NEPTUNE DERNIÈRE PLANÈTE DU SYSTÈME SOLAIRE.

M. Leverrier a dû sa fortune scientifique et les honneurs dont il a été si justement l'objet de la part des différents gouvernants de son pays et aussi des souverains étrangers, à la découverte de la planète Neptune, la plus éloignée de nous et du soleil. Or, ce n'est pas l'observation directe qui a permis à M. Leverrier de découvrir Neptune, c'est-à-dire la recherche de l'astre au moyen de lunettes puissantes, comme le sont de temps en temps de nouvelles planètes télescopiques, mais c'est plus simplement la plume à la main et en maniant les chiffres qu'il est arrivé à ce résultat.

Avant la découverte de M. Leverrier, on avait constaté l'existence de certaines perturbations de la planète Uranus, perturbations que l'on pensait avoir pour cause l'influence d'un astre encore inconnu, mais plus puissant qu'Uranus. En basant ses calculs sur les différences de position observées, sur les époques auxquelles avaient lieu les perturbations et sur divers autres faits, combinant entre eux ces différents éléments, M. Leverrier parvint, à la suite d'un travail très-long et très-aride, à annoncer que les perturbations remarquées sur Uranus devaient en effet avoir pour cause un astre dont il indiqua la

position, les dimensions, la distance du soleil et de la terre, qu'il décrivit, pour ainsi dire, d'une manière si complète, si absolue, si précise, qu'un astronome de Berlin, ayant braqué une lunette astronomique vers le point du ciel indiqué, y aperçut la planète annoncée. Depuis cette époque, M. Leverrier a continué ses recherches, et de ses récentes études il semblerait résulter que Neptune est la dernière des planètes du système solaire, et qu'elle en occupe les limites extrêmes. Curieux de se rendre compte de la probabilité de ce fait, l'illustre savant a essayé de rechercher, par des calculs semblables à ceux qui ont amené la découverte de Neptune, si ce que l'on appelle la planète ultraneptunienne existe, et, dans ce cas, quelle action perturbatrice elle devrait exercer sur la planète la plus voisine, c'est-à-dire sur Neptune. Cette action ayant été démontrée nulle, rien ne permet de croire à l'existence d'une planète gravitant encore plus loin du soleil que Neptune; d'où, comme le dit M. Leverrier, l'inutilité de chercher la cause d'un effet qui n'existe pas.

LE BAROMÈTRE DE SAINT-EUSTACHE.

Un constructeur bien connu aujourd'hui par les instruments délicats et d'une perfection rare qu'il a mis à la disposition des savants, notamment le revolver photographique employé par M. Janssen pour l'observation du passage de Vénus, M. Redier, a doté le chevet de l'église Saint-Eustache d'un baromètre gigantesque.

Le cadran de cet instrument mesure 1^m,80 de diamètre, ce qui lui donne environ six mètres de tour.

L'aiguille pèse 1,500 grammes et est longue de 1^m, 10. La nuit, le fond en verre du cadran est rendu lumineux par une couronne de huit becs de gaz.

La pression de l'air ne s'exerce pas directement sur cet instrument comme elle s'exerce sur la boîte métallique des baromètres dits holostériques, mais c'est un petit baromètre qui, impressionné par la pression ou la dépression de l'air, transmet son action à l'aiguille du cadran par l'intermédiaire d'un mouvement d'horlogerie.

Il paraît que si le constructeur du baromètre de Saint-Eustache n'avait voulu que monter un baromètre suivant le système ordinaire, il lui aurait fallu, pour faire mouvoir son aiguille de 1,500 grammes, employer une boîte de cuivre de cinquante mètres de diamètre, c'est-à-dire grande à peu près comme le bassin de l'entrée des Tuileries.

L'OBSERVATOIRE DU MONT PIE IX.

Il est question depuis quelque temps de l'établissement d'un observatoire météorologique au sommet du mont Pie IX. Cette montagne, située dans la chaîne des Alpes à environ neuf kilomètres de la cité d'Aoste, est de forme pyramidale et élevée de 3,593 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle domine de trois mille mètres la cité d'Aoste. Malgré cette altitude, il est facile de parvenir à son sommet par un sentier qui donne accès à la pointe du côté du sud-est. Du haut du mont Pie IX, l'observateur, dominant tous les pics voisins, jouira du magnifique spectacle que présentent le panorama de montagnes neigeuses se profilant sur un ciel bleu sombre presque noir, et plus loin les magnifiques plaines du Milanais.

LA MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU PASSAGE DE VÉNUS.

L'Académie des sciences ayant décidé qu'une médaille serait frappée pour perpétuer le souvenir des succès scientifiques obtenus par les observateurs du passage de Vénus, un concours a été ouvert. M. Alphée Dubois, ayant obtenu tous les suffrages par la beauté de sa composition, a été chargé de graver la matrice de cette médaille frappée dans les ateliers de la Monnaie et remise à chacun des membres de l'Académie des sciences, ainsi qu'aux différents observateurs du passage de Vénus.

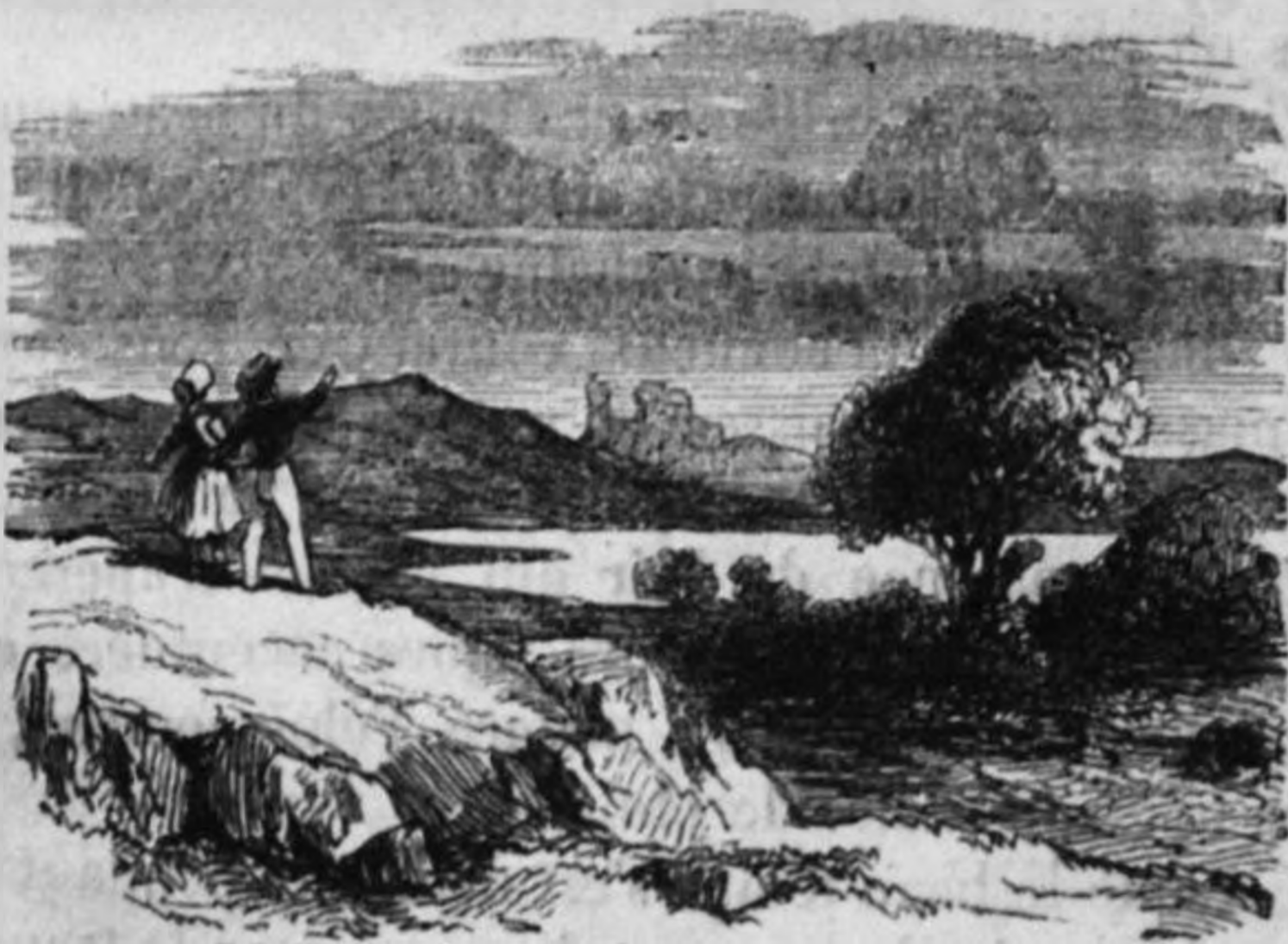


L'artiste s'est tiré avec une réelle finesse et une

grande habileté du sujet délicat qu'il avait à traiter : Vénus, symbolisée par une gracieuse figure, passe devant le soleil, peu habitué à de semblables apparitions ; la science observe le phénomène sur la terre et en enregistre toutes les particularités.

La légende est due à M. Egger, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; elle explique le sujet en même temps qu'elle en indique la portée :

« Les astres, par leur conjonction, nous apprennent l'espace qui les sépare. »



LES PRONOSTICS DU TEMPS.

A côté des principes découverts par les météorologistes viennent se placer les remarques faites par les gens de la campagne, par les marins et les pêcheurs, par des esprits observateurs et patients, remarques transmises d'âge en âge, formulées en proverbes et se reposant pour prédire les changements de temps sur :

La forme et la direction des nuages,

L'état des astres et du firmament,

Les habitudes des animaux,

Certains accidents de notre organisme.

Les pronostics basés sur l'état du ciel sont nombreux :

Nuages rosés ou ciel brumeux au lever du soleil, signe de beau temps ;

Nuages rouges à l'aurore, jaunes et brillants au crépuscule, vent ou pluie ;

Nuages épais, à contours arrêtés, enroulés, déchiquetés, ciel d'un bleu sombre, annoncent un vent plus ou moins fort ;

Le ciel clair et brillant est l'indice du beau temps ; s'il se colore en jaune pâle au coucher du soleil, c'est l'annonce d'une pluie prochaine ;

Petits nuages floconneux courant en sens inverse de masses plus épaisses et nuages couleur d'encre présagent, soit le vent ou la pluie, soit l'un et l'autre.

La transparence de l'air qui permet d'apercevoir les objets lointains avec des lignes accentuées et de distinguer leurs détails, malgré l'éloignement, est pour nous un indice de pluie.

Lorsque le beau temps s'est maintenu pendant plusieurs jours, le changement s'annonce par la transformation des légers cirrus, aux formes à peine définies, en vapeurs plus ou moins denses qui passent devant le soleil, la lune et les étoiles, les voilent quelques instants et finissent par se rassembler en bandes floconneuses, touffues, pommelées, d'où le proverbe bien souvent cité :

Ciel pommelé n'est pas de longue durée.

Si les nuages, qui ont pris naissance dans une val-



Temps pommelé n'est pas de longue durée.

lée, restent en quelque sorte accrochés le long des pentes montagneuses, les montagnards savent que la pluie ne tardera pas; ces vapeurs montant et disparaissant, le beau temps est certain pour la journée.

Signe de pluie quand les odeurs se dégagent des fosses d'aisances, des égouts publics ou particuliers. Le dégagement de ces odeurs résulte, en effet, de l'ascension des gaz dans les tuyaux, ascension qui est un indice de la diminution de la pression atmosphérique.

Autre signe de pluie lorsque la lune, d'abord très-claire, paraît s'envelopper de brouillards et qu'elle nous semble occuper le centre d'une couronne ou *halo*. Lorsque, d'humide ou de pluvieux, le temps doit passer au sec et *vice versa*, les animaux, mammifères, oiseaux, poissons, insectes, éprouvent dans leur organisme des sensations qui les avertissent des changements atmosphériques.

Les êtres vivants constituent donc en quelque sorte des *baromètres naturels*.

Tant que le soleil brille et qu'il chauffe l'atmosphère, l'hirondelle de nos fenêtres se tient à une hauteur moyenne et parfois s'élève très-haut; l'orage est-il proche, elle monte encore et dépasse les couches nuageuses; si le froid et la pluie menacent, elle descend vers la terre, rase le sol, et son cri vif et joyeux se change en gémissement faible et plaintif.

A l'approche du mauvais temps, la grive et tous les oiseaux chanteurs se taisent; le perroquet devient babillard; le paon pousse à tout instant son cri aigre et dur; folle d'inquiétude, l'oie agite sa queue, bat des ailes, court et vole sans motif, se jette à l'eau sans raisons apparentes; les poules se grattent et se

couvrent de sable, le coq chante souvent et bat des ailes ; le pivert, cet hôte de nos bois, se plaint et se cache.

En mer, les marins regardent comme un signe de beau temps le vol des mouettes au-dessus des eaux, et celui des pétrels vers les côtes. C'est au contraire indice de pluie si les mouettes regagnent le rivage, tandis que les pétrels, dits *oiseaux des tempêtes*, s'envolent à tire-d'aile vers la haute mer.

Les oiseaux ne sont pas les seuls parmi les animaux qui pressentent les modifications atmosphériques.

Lorsque l'orage menace, l'âne secoue vivement les oreilles ; le chien lance dans les airs son hurlement si plaintif et si triste ; le cheval est inquiet, agité, ne peut rester tranquille ; quant au chat, qui ne sait avec quels soins attentifs il lustre son pelage, lorsqu'il doit pleuvoir, et avec quelle persévérance il lèche sa patte pour la passer mouillée derrière son oreille ?

Au moindre signe d'humidité, le lézard se cache au plus profond de ses retraites pierreuses ; les poissons, au contraire, semblent heureux ; la carpe saute hors de l'eau. Si les abeilles ne s'aventurent pas trop loin de la ruche, les fourmis sentent redoubler leur activité, et les vers sortent de terre.

Un naturaliste anglais a remarqué que l'araignée commune peut être considérée comme un véritable baromètre naturel. Cet insecte, dit-il, raccourcit d'une manière notable les fils qui soutiennent sa toile lorsque le temps se met à la pluie, et les rallonge d'autant plus qu'il a lieu de supposer que plus longue sera la durée du temps sec et beau. En outre, si l'araignée reste inerte, c'est un signe que le beau temps

ne tardera pas à succéder à la pluie ; si elle opère le soir les changements qu'elle apporte chaque jour à sa toile, la nuit sera claire et belle.

Le maréchal Bugeaud avait une certaine confiance dans les indications barométriques de la *rainette*, variété de grenouille plus petite que l'espèce commune, mais remarquable par la très-belle teinte verte de son corps. Enfermée dans un bocal suffisamment grand, cette grenouille monte au sommet d'une petite échelle de bois disposée dans le bocal, lorsque le temps se met au sec et, par suite, au beau ; tandis que si l'atmosphère est humide, elle descend pour se tenir blottie parmi les herbes et les cailloux dont on a garni sa prison.

L'homme porte souvent sur lui-même des baromètres dont les indications douloureuses sont rarement en défaut.

Cors aux pieds ou rhumatismes, anciennes blessures reçues au service de la patrie ou ailleurs, douleurs névralgiques : baromètres naturels que ces infirmités petites ou grandes qui se rappellent si cruellement et si obstinément à son souvenir dès que s'annonce une pluie ou une longue sécheresse.

Paul LAURENCIN.

(*Extrait de : « La Pluie et le beau temps. »*)

HIVERS DOUX ET TEMPÊTES.

La douceur de l'hiver dans nos pays a pour cause unique la prédominance des vents d'ouest sur ceux du nord et de l'est ; les vents d'ouest se réchauffent en passant au-dessus d'un vaste courant marin appelé Gulfstream ou courant du golfe, qui passe du

golfe du Mexique pour se diriger vers l'Europe et le pôle nord en venant baigner les côtes d'Espagne, de France et d'Angleterre. Mais si le Gulfstream nous apporte une partie de la chaleur qu'il a empruntée aux zones tropicales, il cause dans l'atmosphère ces brusques dépressions auxquelles sont dues les tempêtes. C'est un fait incontesté aujourd'hui que, pendant les hivers doux, les tempêtes sont plus fréquentes, plus violentes et plus redoutables que si l'hiver est rigoureux.

La saison de 1876 à 1877 ne pouvait manquer de confirmer cette observation, nous pourrions même dire cette règle, et pendant les mois de décembre 1876, de janvier 1877, les tempêtes, bourrasques et coups de vent se sont fréquemment renouvelés et ont étendu leurs ravages sur la plus grande partie de l'Europe. En décembre, la violence du vent et l'agitation des lames ne permirent pas aux solides paquebots de Calais et de Boulogne de prendre la mer. En Normandie, en Bretagne, en Vendée, des maisons, notamment à Bolbec et à Cherbourg, ont eu leurs toitures enlevées; à Lyon et en Bourgogne, des arbres ont été déracinés; dans les environs de Poitiers, à la Trémouille, éclatait, le 4 décembre, un orage épouvantable accompagné d'une chute d'énormes grêlons gros comme des noix moyennes.

Sur le littoral, les marais salants ont été détruits, des digues crevées ou enlevées. Londres a vu ses quais submergés, malgré leur hauteur; Douvres a eu sa jetée coupée par le milieu; Anvers a été en partie inondée par l'Escaut gonflé; un grand nombre de navires ont rompu leurs amarres et se sont abordés. Quant au nombre des bâtiments perdus, il a été con-

sidérable, notamment sur les côtes d'Angleterre et sur celles des Etats-Unis.

COUP DE VENT EN AUSTRALIE.

On a reconnu que si un vent parcourt deux mètres à la seconde, c'est un vent très-moderé; si cette vitesse s'accroît jusqu'à cinq et six mètres, le vent devient très-sensible; à dix mètres, c'est la vitesse la meilleure pour la navigation; à vingt mètres, le vent est fort; quand il circule avec une vitesse de vingt-cinq à trente mètres à la seconde, c'est la tempête.

Une remarque à faire, c'est que la force du vent croît comme le carré du nombre qui indique sa vitesse. Ainsi, la force du vent est quadruplée quand sa vitesse est seulement doublée, et elle est neuf fois plus intense quand cette vitesse est triplée.

Ces chiffres posés, que dirons-nous quand le vent atteint des vitesses de cent à deux cents kilomètres à l'heure, soit cinquante mètres en une seconde? Il est alors d'une violence extrême, et rien ne peut lui résister.

Sydney, en Australie, a été ravagé les 10 et 11 septembre par une tempête qui restera parmi les plus terribles que l'on ait signalées. Dans la nuit du 10 au 11, des rafales ou coups de vent d'une durée de deux minutes couraient dans l'atmosphère à la vitesse de soixante mètres à la seconde, soit, en appliquant la règle citée plus haut, avec une force égale à quatre fois celle des tempêtes signalées comme redoutables.

Nous n'avons sans doute pas besoin de décrire les désastres causés par ces coups de vent vraiment formidables : arbres séculaires brisés, maisons renver-

sées, blocs de maçonnerie transportés, navires jetés non plus seulement à la côte, mais jusque dans l'intérieur des terres : tels ont été les phénomènes cités par tous les journaux de la colonie.

UN PROJET DE ZODIAQUE AU MOYEN AGE.

Un jeune et sympathique savant à qui l'on doit une série d'ouvrages des plus attrayants et des plus instructifs sur l'astronomie, M. Camille Flammarion, a trouvé dans un vieux « bouquin » un curieux projet de modification des noms de constellations par un sieur Jean Schiller. Celui-ci ne voulait rien moins qu'enlever aux astres, aux signes du zodiaque et aux étoiles leurs noms païens pour leur appliquer des noms chrétiens. Son livre, mis à jour en 1627, est dédié au roi Charles II d'Angleterre.

Schiller, resté fidèle au système de Ptolémée, qui place la Terre au centre de notre monde planétaire et fait graviter autour d'elle le Soleil et tous les astres, donne à l'astre central le nom de *Christ*.

La Lune devient la Vierge Marie; Saturne est Adam; Jupiter, Moïse; Mars, Josué; Vénus, Jean-Baptiste; Mercure, Elie.

Les planètes pourvues, vient le tour du zodiaque.

Le Bélier	devient	saint Pierre
Le Taureau	—	saint André
Les Gémeaux	—	saint Jacques le Majeur
Le Cancer	—	saint Jean l'Evangeliste
Le Lion	—	saint Thomas
La Vierge	—	saint Jacques le Mineur
La Balance	—	saint Philippe
Le Scorpion	—	saint Barthélemy

Le Sagittaire	devient	saint Matthieu
Le Capricorne	—	saint Simon
Le Verseau	—	saint Thadée
Les Poissons	—	saint Matthias.

Les noms donnés aux principales étoiles et aux constellations sont tantôt empruntés à la Bible, tantôt à l'histoire ecclésiastique ou aux litanies de la Vierge.

Ainsi, la Grande Ourse devient la Nacelle de saint Pierre.

La Petite Ourse, saint Michel; Persée, saint Paul; le Cygne, la Croix; la Chevelure de Bérénice, le Fouet du Christ; Orion devient saint Joseph; le Grand Chien se transforme en Agneau pascal; la Couronne australe, c'est désormais l'Aurore; le Centaure, c'est le Patriarche Jacob; Cassiopée, c'est Marie-Madeleine; la Lyre, c'est la Crèche; cette belle traînée lumineuse que nous appelons encore la Voie lactée devait être désignée sous le nom de Chemin des Bienheureux.

Cette curieuse nomenclature est restée à peu près ignorée non-seulement des contemporains de son auteur, mais aussi des générations passées, et le fait peut paraître d'autant plus étonnant que, par son côté religieux, elle semblait devoir plaire à la majorité des savants et des astronomes du temps, la plupart engagés dans les ordres sacrés. M. Flammarion croit, et son opinion nous paraît l'expression de la vérité, que le projet de la substitution de Schiller est venu trop tard. Il s'appuyait sur le système de Ptolémée, alors que Copernic venait de poser les bases du système actuel et d'enlever à notre planète son poste de centre du monde pour le donner au soleil considéré lui-même comme une simple étoile.

PRÉDICTIONS POUR 1878

JANVIER.



Mécontente le 1^{er} janvier 1878.

Une portière qui n'aura pas reçu d'étrennes se fera
Evêque des champs et donnera sa bénédiction avec les pieds,
comme le disait maître Rabelais pour indiquer l'action
de se pendre ou la position d'être pendu.

Un porteur d'emprunt turc se verra
Réduit au safran (banqueroute),
et ainsi sera puni d'avoir oublié qu'en matière d'inté-
rêts d'argent

Grande fécondité ne parvient à maturité.

Un monsieur, surpris par un mal subit au sortir de
chez Brébant, répondra aux passants empressés au-
tour de lui :

Qu'il heurte à la boutique de saint Cosme,
ce qu'un Picard traduira par l'expression plus mo-
derne : Avoir besoin du médecin.

Un pion de collège, sur le point de prononcer de-
vant M. le maire le *oui* fatal, articulera un *non* éner-
gique sous le fallacieux prétexte qu'il n'aura pu dé-
cider sa belle-mère à lui laisser étudier l'avenir sur
elle-même, ainsi que le pratiquaient nos ancêtres les
Gaulois sur les entrailles des prisonniers de guerre.

FÉVRIER.

Le soleil est prié de sourire le 12 février, car

Si le soleil rit à la sainte Eulalie,
Il y aura pommes et cidre à la folie.

Un gros banquier se choisira comme devise :

Or qui a, or qui vault.

Et à ceux qui lui reprocheront ses méfaits légaux

et lui rappelleront ses nombreuses victimes, il objectera que :

Pour avoir l'amande, il faut casser le noyau.



Or qui a, or qui vault.

Oui, répliquera-t-on, mais prenez garde à la fin.

Rira bien qui rira le dernier.

Car

Tant va la cruche à la fontainette,
Qu'elle y laisse la mouche à l'oreillette.

Tout comme le malin financier laisse à la correctionnelle écus et honneur.

MARS.

Une noce manquera parce que les plus funestes présages auront marqué la sortie de chez leurs parents du futur époux et de la future épouse. Fortement imbu des principes puisés dans ses études classiques, le futur époux croira que les malheurs les



De funestes présages marqueront la sortie.

plus grands lui sont promis, parce qu'à son réveil il aura vu :

1° Un chat noir ;

- 2° Un corbeau ;
3° La poule blanche de la basse-cour sortir la première du poulailler.

De son côté, la future épouse tremblera de tout ses membres ; car, en sortant pour faire un tour de jardin, elle aura rencontré Toinon, sa vieille servante, la tête sans bonnet. Or, c'est un présage funeste que celui de la rencontre, au moment où l'on se prépare à l'accomplissement d'un acte important, d'une vieille femme tête nue.

Quant au beau-père du gendre, il sera enchanté de cette résolution et avouera alors que, la veille, il a rencontré un lièvre, signe certain de malechance.

Ce que c'est pourtant de croire à l'apantomancie !

AVRIL.

Pressé par un huissier hargneux, on lui fera remarquer pour gagner quelque temps :

Qu'à la Saint-Aubin,
On tond les moutons,
Mais si vous voulez m'en croire,
Tondez-les à la Saint-Grégoire.

Ainsi fera l'huissier, et les frais... seront doublés.

Aux questions d'un maître sur le point d'engager une domestique, celle-ci répondra qu'elle *fait trois morceaux d'une cerise et qu'elle est du bois dont on fabrique les vielles de tous bons accords*, autrement dit qu'elle mange peu et qu'elle est très-accommodante.

Un bon vivant, scandalisant les Batignolles par

une mine trop fleurie pour un temps de carême, objectera :

Rouge visage et grosse panse
Sont signes de pénitence.



Sois patient, mon ami, le carême approche de la fin.

Mai.

Au moment d'ouvrir l'Exposition, un violent orage éclatera, soit au sein de l'atmosphère, soit au sein d'une commission de restaurateurs, cafetiers et brasseurs. Dans ce dernier cas, cet orage aura les plus funestes conséquences pour assiettes et bouteilles et aussi pour les têtes des membres de ladite commission.

Dans le second, il faudra étudier le phénomène naturel suivant les principes des augures romains.

Si l'éclair part de l'Orient, qui est la droite des dieux, et si le nombre des éclats du tonnerre est pair, signe de merveilleux succès. Si l'orage fait défaut,



Effets magnétiques d'un éclair parti de l'Orient.

voici le moyen le plus certain de connaître les secrets du destin touchant cette fête que « l'Europe nous enviera » :

Faire acheter par sa cuisinière une poule noire, la lui faire égorger. Si la poule tombe sur la gauche, en poussant son cri suprême, pétitionner auprès de qui de droit pour ajourner l'Exposition, le présage étant des plus funestes, et un vrai Romain n'ayant jamais

consenti à engager une affaire importante si ladite poule n'était pas tombée silencieusement sur son côté droit.

JUIN.

Le mariage manqué en mars s'accomplira en juin par ces motifs :

1° Que le futur époux aura pu se procurer à haut



L'union de deux cœurs se fera en juin.

prix une membrane ou sac de l'*amnios*, vulgairement appelé coiffe, que des enfants ont sur la tête au moment de leur naissance. Le futur se croira appelé à

participer à la prospérité promise aux enfants *nés coiffés*.

2° Elle, la future épouse, sera absolument disposée à contracter les liens de l'hyménée, attendu que son parrain lui aura apporté un bon pied de corde de pendu, ce qui porte bonheur. En outre, sa marraine lui aura fait don d'une peau de serpent qu'elle tenait de son arrière-grand'mère : nouveau gage de réussite.

S'il est quelquefois gênant de croire à l'apantomancie, on peut corriger les inconvénients de cette croyance en admettant celle de l'amniomancie et de ses dérivés.

JUILLET.



Locataire essayant de fléchir son propriétaire.

Un pauvre diable essayera de fléchir son propriétaire, mais ses touchantes raisons ne feront que

Battre l'eau,

c'est-à-dire, hélas ! qu'il perdra et son temps et sa peine.

D'ailleurs, lui répondra son adversaire :

Ce n'est pas en s'escrimant contre l'eau avec une espèce de bois qu'il fera venir l'eau au moulin et qu'il pourra solder en argent vif.

Vous chantiez en février, eh bien, dansons maintenant.

A deux amoureux, surpris occupés à... froisser les blés, on rappellera que pour la morale :

Le bois a des oreilles,
Et le champ des yeux,

en la personne du gendarme au jaune baudrier ou du garde champêtre au sabre antique.

AOUT.



Sachant souffrir et se taire sans murmurer.

Ma concierge, le 3 de ce mois, fera à son mari une

scène des plus mortifiantes pour cette raison qu'elle aura rêvé dévorer les plus belles nêsses... Elle se sera souvenu :

Que rêver fruits hors de saison,
Annonce mort ou trahison.

Quant au mari, il subira l'averse sans dire mot, attendu sa qualité de vieux sergent

Sachant souffrir et se taire sans murmurer.

D'ailleurs, pensera-t-il, ce contre-temps devait m'arriver, car j'ai rêvé que je perdais mes dents, que j'avais trouvé un trésor et que j'avais perdu la clef du logis, que des chats noirs et des poules blanches me poursuivaient.

Le jour suivant, les deux époux se réconcilieront ; car tous deux, quoique chauves, auront rêvé que leur tête se couvrait d'une luxuriante chevelure frisée, et que sur cette couronne de jeunesse s'en posait une autre de fleurs printanières.

SEPTEMBRE.

Un oncle laissera pour héritage à son neveu ce sage adage :

Une seule olive est or ;
Deux, c'est argent ;
La tierce tue gens.

Un professeur du Conservatoire de musique pourra donner comme précepte à ses élèves :

Pommes, poires, noix,
Font gâter la voix.

Un chanoine de Saint-Maur (un charbonnier)
ne se blanchira d'avoir trop absorbé de
L'eau bénite de cave (du vin),
que moyennant une légère amende de cinq francs.



Effets de l'eau bénite de cave.

Il jurera, mais un peu tard, de
Bien s'escrimer des armes de Samson (bien manger),
sans pour cela se mettre en ribote.
Un codicille du testament de l'oncle rappellera au
neveu :

Que feu, argent, sagesse et santé,
Sont en prix, hyver et esté.

OCTOBRE.

A la rentrée des classes, le proviseur assemblera
ses élèves pour leur rappeler

Qu'il faut faire chaque chose en son temps,

Qu'à chaque jour suffit sa peine.
Il faut semer qui veut moissonner.
Qui ne sème ne cult.



Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Il leur dira de se secouer vivement, car :

Il n'est pire eau que l'eau qui dort.
Esve (eau) qui court ne porte point d'ordures.
L'eau dormant vaut pis que l'eau courant.

Aux professeurs il rappellera :

Que d'un petit gland sourd ung grand chêne,
Bon champ semé bon bled rapporte.

Et qu'il ne faut négliger personne.

Bûche tortue faisant souvent bon feu.

Après quoi il leur souhaitera à tous bon appétit en
leur faisant servir :

Le potage de saint Bernard,
Dont le diable avait emporté le beurre.

NOVEMBRE.



Un essaim de beautés.

Pour connaître le nom de celle que lui destinent
les dieux parmi un essaim de beautés bellevilloises,

batignollaises ou vaugirardiennes, un amoureux des onze mille vierges aura recours à l'alectoromancie, renouvelée des Romains.

Il décrira un cercle, le divisera en vingt-cinq parties désignées chacune par une lettre de l'alphabet. Sur chaque lettre, il déposera un grain de blé, et, s'étant procuré une jeune poulette noire, — de l'ordre des gallinacés et non de l'ordre des mammifères bimanés, — il la fera jeûner vingt-quatre heures durant. Puis, la saisissant délicatement, sans se préoccuper de ses cris, mais en évitant les coups de bec du volatile exaspéré, il posera la poulette au milieu du cercle.

Le nom de la belle choisie par les dieux pour être sa compagne sera formé par les neuf premières lettres dont la poule aura gobé les grains.

DÉCEMBRE.

Un mari mécontent de sa femme voudra la battre; mais, très-indécis au sujet du résultat, les forces entre lui et sa moitié se balançant, il aura recours à la *bélomancie* renouvelée des Assyriens et des Turcs.

Il prendra un arc et trois flèches.

Sur une flèche, il écrira : Dieu l'ordonne.

Sur une autre : Dieu le défend.

Sur la troisième : Rien.

Il tirera ensuite ces trois flèches, et celle qui atteindra le plus près du but lui indiquera ce qu'il doit faire :

Battre sa femme comme plâtre,
La laisser tranquille.

Ou si c'est la flèche sans inscription qui touche le but, demander pardon de sa mauvaise pensée.

Il demeure bien entendu que pour réussir il n'est pas nécessaire de choisir comme but :

Sa femme,

L'œil de son ami ou les carreaux de son voisin.



Battre sa femme comme plâtre, la laisser tranquille.



QUELQUES MOTS SUR L'ASTROLOGIE

Les premiers astrologues furent des savants sérieux qui apprirent à observer les mouvements des astres, à en tirer des conséquences naturelles, à calculer l'époque des retours de certains phénomènes reconnus périodiques. Mais, pendant que se développait la science réelle, prenaient place à côté des savants des hommes qui voulurent se donner de l'importance en frappant l'esprit de la foule, en abusant de sa crédulité, de sa confiance, de ce besoin de tous les temps et de tous les âges de chercher à pressentir les événements futurs. Ces hommes attribuèrent aux astres et à leurs mouvements une influence tantôt bonne, tantôt néfaste sur les destinées humaines. De là, division bientôt établie entre les astronomes qui recherchaient par l'étude du ciel les lois qui régissent les phénomènes célestes et les astrologues qui prétendaient appliquer les mêmes observations à la prescience de l'avenir.

Le nom d'astronomes, donné aux premiers, leur vient de deux mots grecs qui veulent dire *loi et astre*; celui d'astrologues, appliqué aux seconds, dérive d'un mot grec qui signifie *discoureurs sur les astres*.

Il est bon de dire que pendant l'antiquité et une partie du moyen âge, astronomes et astrologues se confondirent souvent et que, pour la foule, il n'y eut guère de différence entre les deux ordres d'observateurs.

Mais dans l'astrologie, il faut distinguer deux catégories : l'astrologie naturelle et l'astrologie judiciaire. La première s'occupe de l'observation des astres au point de vue de la division du temps, de l'ordre et de la marche des saisons, du départ et du retour des beaux jours, de la prédiction de certains faits astronomiques et météorologiques que le calcul permet de prévoir, tels que les éclipses de soleil et de lune, les conjonctions d'astres, etc. C'est à cette partie de l'astrologie que se rattache l'établissement des almanachs. Aujourd'hui, ce que l'on appelait jadis l'astrologie naturelle est le domaine des savants de notre Bureau des longitudes et de l'Observatoire de Montsouris.

L'astrologie judiciaire est celle qui s'occupe de la prédiction de l'avenir.

Qui, le premier, eut l'idée d'attribuer aux astres une influence sur la destinée humaine ? On l'ignore. Au dire d'Eusèbe, c'est Abraham qui en aurait été le promoteur ; mais, suivant l'historien Suidas, c'est à Zoroastre qu'il faudrait en reporter l'invention. Le fait réellement certain, c'est que, depuis les temps les plus reculés, l'astrologie existait en Chaldée, en Chine et en Grèce.

La doctrine astrologique des Chaldéens reposait sur les mouvements des planètes qu'ils appelaient *interprètes*. Le plus influent de ces astres était Saturne ou *Helus*.

D'après cette doctrine, chacun des interprètes célestes annonce les événements futurs suivant les caractères de son lever et de son coucher, sa couleur, l'état de la température et de l'atmosphère dans certaines circonstances données. Les apparitions des comètes, les éclipses, les conjonctions et les phases des astres étaient autant d'éléments que l'on exploitait pour pressentir l'avenir. Les prêtres chaldéens, à la fois astronomes et astrologues, chimistes et médecins, eurent dans l'antiquité une réputation universelle et, sur les souverains comme sur les peuples orientaux, une influence marquée. Ils avaient leur principal observatoire à Babylone, et parmi leurs prédictions, la plus célèbre comme la plus connue est celle qu'ils firent à Alexandre. Le conquérant devait mourir à Babylone s'il rentrait dans cette ville, prophétie qui s'accomplit à la lettre. Il n'était guère besoin pour la faire de consulter les astres, mais la connaissance des habitudes d'Alexandre, de son amour désordonné des plaisirs et de la débauche, rendait plus que probable sa fin dans une ville lui offrant toutes les occasions de se livrer à ses passions.

Les Chinois, qui commencèrent de très-bonne heure leurs études astronomiques, s'adonnèrent presque aussitôt aux pratiques de l'astrologie. Tout en partageant au sujet de l'influence générale des astres sur les événements humains, des croyances analogues à celles des Chaldéens, ils admettaient en outre une étroite corrélation entre les actions du souverain et les phénomènes astronomiques. Ils affectaient de croire que par leurs actions, bonnes ou mauvaises, les empereurs du Céleste Empire pouvaient modifier la marche des astres. De là l'idée que les éclipses

étaient un présage de malheur et la répugnance toute naturelle qu'ils éprouvaient de les annoncer. Quand une éclipse devait avoir lieu, ils omettaient de la signaler dans l'espérance qu'une circonstance atmosphérique, brouillard ou temps couvert, empêcherait de la remarquer. Par contre, ils en annonçaient à des époques quelconques pour avoir l'occasion, ces éclipses ne se produisant pas, d'aller féliciter le prince de ce que, par ses vertus, il avait préservé l'astre des attaques du dragon qui devait le dévorer. Du reste, quand il devenait impossible de dissimuler une éclipse de soleil ou de lune, le peuple était prévenu d'avoir à se rendre dans les rues et sur les places publiques avec tous les instruments bruyants qu'il pourrait réunir afin d'épouvanter le monstre et de sauver le flambeau des nuits. Quant à l'Empereur, il s'humiliait devant l'autel des ancêtres, et par cette action méritoire apaisait la colère des dieux, qui témoignaient de leur satisfaction en rendant au soleil et à la lune leur éclat naturel. D'un autre côté, les conjonctions de planètes étaient considérées par les astrologues chinois comme le signe le plus certain de bonheur et de réussite. Ce genre de phénomène n'étant visible que pour les seuls astronomes, ils avaient soin, quand le souverain, un prince royal ou un personnage de rang élevé devait entreprendre une action importante, d'imaginer des conjonctions de planètes et de les annoncer pour une date rapprochée du jour choisi par le personnage auquel ils voulaient faire leur cour.

Les Grecs attribuaient l'astrologie judiciaire au Lacédémonien Chilon, auteur d'un ensemble de règles empiriques appliquées depuis par les astrologues pour

prédire ce que devait être, sous le rapport physique et moral, un enfant dont on tirait l'horoscope.

Chilon admettait que la chaleur et le froid, l'humidité et la sécheresse sont les quatre éléments ou les quatre facteurs du tempérament humain. Suivant que la naissance a lieu pendant un jour brillant et chaud ou durant la nuit froide et humide, le tempérament est différemment impressionné et même formé. Avec le tempérament se modifie la santé; avec la santé, les facultés et le caractère, santé, facultés et caractère qui doivent nécessairement influencer sur le cours des événements de la vie. Ainsi comprise, l'astrologie devenait presque science d'observation.

A Rome, l'astrologie fut en grand honneur, comme, du reste, toutes les pratiques divinatoires. Au temps des Césars, les astrologues furent tour à tour protégés ou persécutés, cruellement punis parfois de la non-réalisation d'une prédiction agréable ou de l'accomplissement d'un horoscope fâcheux. Exilé dans l'île de Rhodes, Tibère avait fait venir auprès de lui des astrologues qu'il consultait souvent. Mais, défiant autant qu'il était crédule, il faisait précipiter du haut d'un rocher dans la mer ceux de ces devins qu'il soupçonnait chercher à le tromper par ignorance, mauvaise foi ou cupidité. L'un d'eux, nommé Trasullus, plus hardi que ses confrères, osa promettre à Tibère la pourpre impériale. Conduit au bord du précipice si fatal à ses confrères, et consulté ironiquement par Tibère sur ce qui allait lui arriver à lui-même, Trasullus répondit, non sans trembler, qu'un grand danger le menaçait. Son maître prit pour de la perspicacité ce qui était le résultat d'une profonde terreur, lui fit grâce de la vie, l'embrassa, l'assurant

qu'il avait confiance dans sa prédiction, et lui promit une brillante récompense alors qu'il serait devenu le maître de l'Empire romain.

Les Arabes furent en Orient, sous le rapport astrologique, les héritiers des Grecs, des Romains et de tous les peuples orientaux. Leurs astrologues attribuèrent à chaque planète une influence sur chacun de nos organes.

Ainsi, le soleil présidait au cœur, au cerveau, à la moelle et à l'œil droit;

Mercure, à la langue, aux mains, aux jambes, aux facultés imaginatives;

Saturne, à la rate, au foie, à l'oreille droite;

Jupiter, à la poitrine, au nombril, aux intestins;

Mars, au sang, aux reins, aux narines, au chyle, aux passions;

La Lune, aux poumons, à l'estomac, à l'œil gauche et à la croissance;

Vénus, à la chair, à l'embonpoint, à la génération.

Partant de ces données, les astrologues arabes admettaient que les qualités physiques et morales de l'homme sont en rapport avec la planète sous l'influence de laquelle il est né; il doit, en conséquence, subir la domination des organes présidés par cette planète. Ainsi, l'enfant né sous la domination du soleil, c'est-à-dire en plein midi, sera beau et fort, brave et généreux; il devra posséder toutes les qualités qui font l'homme complet et remarquable. C'est • ce qui eut lieu pour le fils de Louis XIII que l'astrologue, adepte des doctrines arabes, affirma être né sous l'influence de l'astre du jour et à qui il prédit le plus brillant avenir.

Si l'enfant venait au monde sous l'influence de la

lune, il était faible au moral et au physique. Sous l'influence de Jupiter, il devait être d'un caractère juste ; sous celle de Mercure, beau parleur, instruit, intelligent et porté aux combinaisons de toute nature ; né sous la domination de Vénus, il devait être passionné ; sous celle de Mars, brave et heureux.

Au moyen âge, les astrologues furent des personnages importants que l'on ne cessa jamais de persécuter, de poursuivre, de martyriser même, tout en ayant cependant une grande confiance en eux.

Malgré son surnom de sage qui lui fut donné, moins pour la sagesse de sa conduite que pour son savoir, Charles V avait une foi aveugle dans les prédictions de ses astrologues, notamment dans celles que lui faisait le médecin italien Thomas Pisan, père de la célèbre Christine de Pisan. La fameuse bibliothèque de neuf cents volumes que Charles V avait rassemblée au Louvre eut pour origine sa passion pour les livres d'astrologie.

C'est surtout à l'époque de la Renaissance que le rôle de l'astrologie acquit une importance véritable, que les astrologues eurent leur place dans les palais royaux, dans les demeures seigneuriales, et même, dans plusieurs circonstances, jouèrent un rôle politique.

Louis XI avait grande confiance dans les astrologues, mais surtout dans ceux qui avaient le talent de rendre un horoscope conforme à ses desseins secrets. Toutefois, son humeur changeante rendait précaire la faveur de ses familiers ; comme Tibère, il eut un jour la curiosité de demander à l'un de ses astrologues si, habile à augurer de l'avenir des autres, il connaissait l'heure de sa propre mort. — Oui, Sire,

répondit le devin, je le sais : ce sera trois heures avant celle de Votre Majesté. Le superstitieux prince, bien qu'il eût à se plaindre des fourberies de l'astrologue, n'osa le faire jeter aux oubliettes comme il en avait eu l'intention.



L'astrologue sur la place publique au douzième siècle.

Avec Catherine et Marie de Médicis, l'astrologue devint l'un des personnages importants de la cour. C'est pour Ruggieri, son devin favori, que la reine Catherine avait fait construire à Paris, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la halle aux blés, un observatoire dont il ne reste plus qu'une colonne. Ce Ruggieri était un Florentin s'occupant d'astrologie et de chimie, très-habile dans l'art de fabriquer les parfums, mais qui ne paraît pas avoir mérité la noire

réputation d'empoisonneur que lui ont faite les romanciers. Il était l'auteur d'un almanach paru pendant onze ans, de 1604 à 1616, dont la vogue fut très-grande.



L'astrologue de Catherine de Médicis.

C'est au seizième siècle que florissaient les astrologues dont le nom est devenu populaire :

Michel de Notre-Dame, plus connu sous le nom de Nostradamus, qui vécut de 1503 à 1506. C'était un médecin juif qui, par sa science autant que par son dévouement, s'acquit une grande réputation dans le Midi, et notamment lors d'une peste qui éclata à Lyon et à Aix en Provence. Esprit fin et habile, il sut exploiter les faiblesses de son temps, et, en 1555, il publia en style obscur une série de prédictions,

qui le firent considérer comme l'un des premiers astrologues du temps. Appelé à la cour, il tira l'horoscope de l'enfant qui devait être Henri III, puisqu'il fut médecin de Charles IX. C'est pendant un voyage entrepris en Provence à la suite du Roi, que Michel Nostradamus mourut à Aix.

Cardan vivait à la même époque puisque, né à Pavie en 1501, il mourut en 1576. Comme Nostradamus, il était médecin, et affectait de se croire accompagné d'un esprit familier qui lui inspirait ses pensées et ses actes. Cardan était en quelque sorte un précurseur de nos modernes spirites.

C'est également en plein seizième siècle que florissait Jean Stoffler, alors considéré comme l'un des hommes les plus savants de l'Europe.

Jean Stoffler est surtout connu par une prédiction de déluge universel pour le mois de février 1524.

Se basant sur ce fait que, pendant le mois de février 1524, les trois planètes Saturne, Jupiter et Mars se trouvaient en conjonction dans le signe des Poissons, Stoffler crut pouvoir annoncer pour ce mois un déluge universel comparable à celui qui avait jadis noyé l'humanité, à l'exception de Noé et sa famille. La notoriété de Stoffler le fit croire sur parole : chacun trembla et, selon la mesure de ses moyens, se prépara à imiter le second père des hommes. Les gens riches acquirent des navires, les moins aisés eurent des barques ou des radeaux ; un médecin de Toulouse, épouvanté, ne crut pas trop faire par la construction d'une arche véritable destinée à recevoir sa famille, ses domestiques et ses animaux. Peine et préparatifs inutiles. Non-seulement le déluge n'eut



L'astrologie sous Louis XV.

pas lieu, mais ce mois de février, si menaçant, fut remarquable par sa sécheresse.

Stoffler eût été perdu de réputation, s'il n'avait annoncé que lui-même succomberait à la suite d'une chute. En effet, un lourd in-folio qui lui tomba sur la tête vint terminer une discussion philosophique commencée et le cours de son existence.

Mathieu Laensberg était chanoine de l'abbaye de Saint-Barthélemy, à Liège, pendant la première moitié du dix-septième siècle. Il se fit connaître par la publication d'un almanach dont on ignore la date première, mais qui en 1635 existait depuis plusieurs années. Cet almanach, collection de prédictions pour le temps atmosphérique, pour les événements futurs, et d'horoscopes des enfants nés à certaines époques, acquit bien vite une vogue immense qui s'est prolongée jusqu'à nous, puisque l'almanach appelé communément *Liégeois* en est la continuation.

Bien qu'au moment de la naissance de Louis XIV, un astrologue eût annoncé au royal enfant un avenir brillant et d'avance l'eût salué du nom de grand, c'est justement sous le règne de ce prince que l'astrologie, sans disparaître tout à fait, tombe dans le discredit. La culture intellectuelle devenait plus générale, les sciences d'observation étaient nées, les classes supérieures cessèrent de croire aux prédictions astrologiques. Il n'y eut plus que la petite bourgeoisie et le peuple qui conservèrent encore un reste de foi dans la science des astrologues et apportèrent leur obole dans leur baraque de foires et de fêtes foraines.

Le comte de Boulainvilliers fut le dernier astrologue du grand monde; mais Voltaire, qui le connut,

rapporte que la science du bonhomme n'était guère profonde. En 1738, Boulainvilliers, tirant l'horoscope de Voltaire, lui annonça qu'il ne passerait pas l'âge de trente-deux ans. Or, on sait que Voltaire démentit singulièrement ce fâcheux horoscope, puisqu'il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Actuellement, l'astrologie a fait son temps, mais le somnambulisme, le spiritisme, l'art de tirer les cartes et de deviner l'avenir par l'inspection des lignes de la main sont encore en pleine faveur. P. L.



PETITE REVUE INDUSTRIELLE ET SCIENTIFIQUE.

LE VÉSUVÉ ET LA CAUSE DES ÉRUPTIONS VOLCANIQUES.

Le volcan du Vésuve s'est encore agité en 1876, et ses mouvements ont été l'occasion de rechercher quelle est la cause véritable des éruptions.

Suivant les anciennes théories, un volcan serait une espèce de cheminée, de vomitoire par lequel les matières supposées maintenues à l'intérieur de la terre seraient projetées au dehors alors que l'accumulation des gaz agirait à leur surface comme le gaz acide carbonique à l'intérieur d'un siphon d'eau de Seltz. — Que le lecteur veuille bien nous pardonner cette comparaison un tant soit peu vulgaire, mais juste.

L'existence des matières minérales en fusion au centre de notre planète est, actuellement au moins, contestée. Cette théorie d'un feu central se basait principalement sur le fait de l'augmentation de la température que l'on croyait constante à mesure que l'on s'enfonce plus profondément dans le sol. Mais depuis plusieurs années, l'expérience a démenti les faits considérés comme acquis, si bien que l'accroissement de température qui, dans certains endroits, est de un degré par dix mètres, s'accroît dans d'autres d'un degré par cinquante, cent, ou même trois cents mètres de profondeur. On a même constaté sur certains points un abaissement au lieu d'un accroissement.

D'un autre côté, remarquant que les volcans sont

presque tous voisins de la mer ou de lacs, et retrouvant en dissolution dans les eaux rejetées par leurs cratères, les gaz et les matières solides expulsées la plupart des sels et acides contenus dans les eaux de l'Océan, on a été amené à formuler une nouvelle théorie des phénomènes éruptifs volcaniques.

Par cette théorie, l'eau douce ou salée, descendant au sein de la terre et arrivant sur des points riches en matières chimiques d'une certaine nature, réagirait sur ces matières pour les transformer, et déterminer des combinaisons chimiques. Or, toute combinaison qui s'opère produit une élévation de température souvent très-intense, d'où production d'une énorme quantité de vapeur d'eau et de gaz dont la tension agit sur les matières rendues incandescentes par l'élévation de la température ambiante ou environnante.

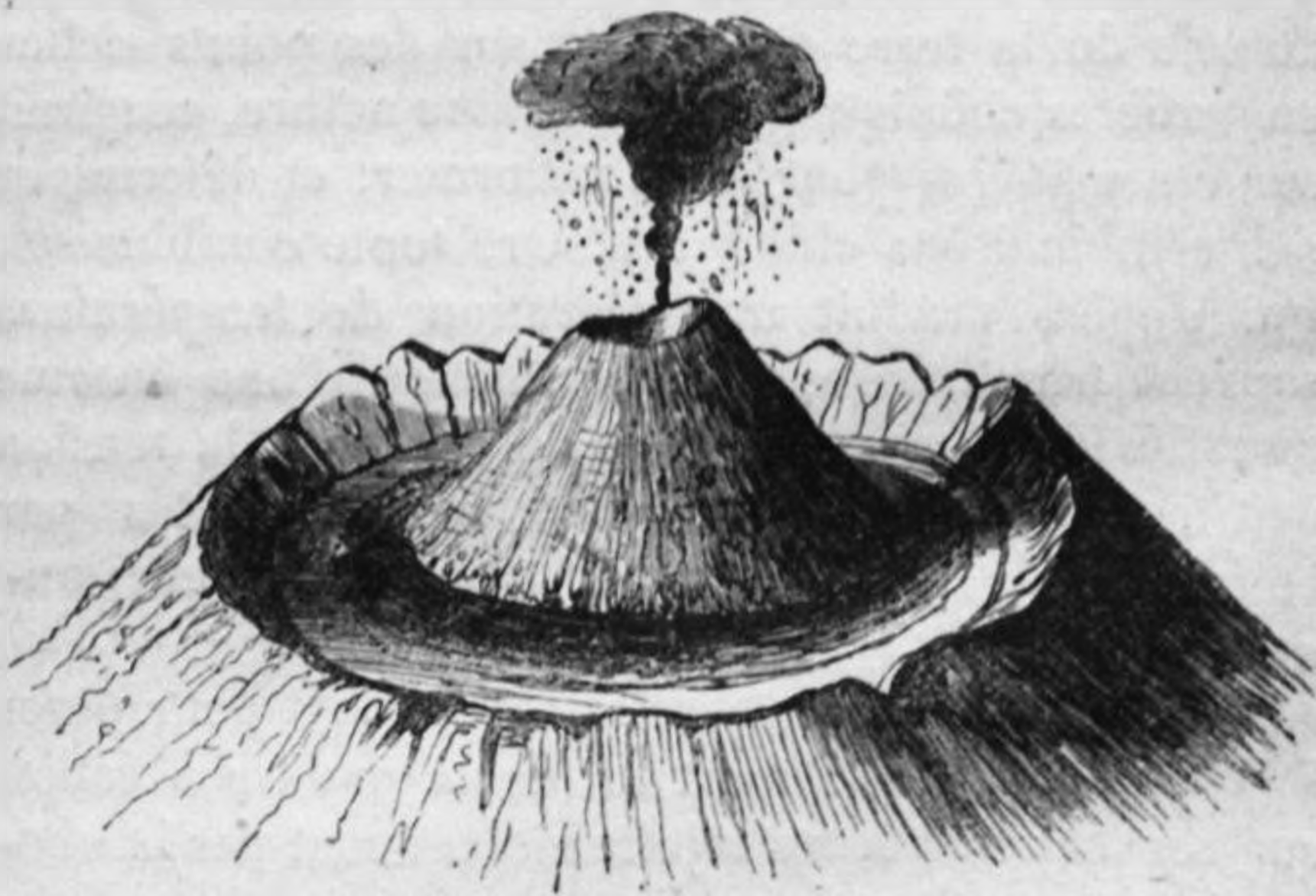
En même temps que cette vapeur agit pour peser à la manière d'un ressort ou de la poudre à canon sur ces matières et les rejette violemment par la cheminée ou cratère du volcan, un excès de vapeur d'eau et de gaz s'échappe également, donnant naissance aux nuages épais et électriques qui dominent ou couronnent le volcan et se résolvent en pluie et en tourbillons de fumée.

Deux petites expériences de chimie rendront sensible le double phénomène du dégagement de chaleur produit par l'eau en contact avec certains corps et l'effet de la vapeur d'eau.

Si, dans un verre à pied, nous versons un tiers de la hauteur d'acide sulfurique concentré et que nous achevions de remplir ce verre avec de l'eau et en versant par petits filets, pour prévenir tout accident, le

verre s'échauffera à un point tel qu'il pourra difficilement être touché. La combinaison de l'eau avec l'acide sulfurique aura donc donné lieu à un dégagement de chaleur des plus sensibles.

La seconde expérience ne tend rien moins qu'à former un volcan artificiel.



Cratère de volcan.

Prenons un vase de terre rempli de sable ou de terreau ; enlevons les deux tiers de ce sable ou de ce terreau et déposons dans le vide formé un petit sac de laine claire ou de mousseline contenant un mélange intime et bien sec de limaille de fer et de soufre. Cela fait, on achève de remplir le pot avec du sable bien tassé, puis on arrose assez abondamment pour que la terre soit bien humectée. Après un temps plus ou moins long, une demi-heure ou une heure, la terre est soulevée, quelquefois violemment projetée hors

du pot, et il se dégage un peu de vapeur mêlée de vapeurs sulfureuses.

L'explication de ce phénomène est assez facile à comprendre. Le fer et le soufre, sans action l'un sur l'autre quand ils sont bien secs, se combinent ensemble au contact de l'eau qui leur fournit un élément nécessaire à la combinaison, le gaz oxygène. Le fer devient alors de l'oxyde de fer ou rouille que le soufre attaque pour transformer le mélange en un corps nouveau qui n'est ni du fer, ni du soufre, mais du sulfure de fer, absolument différent, par sa couleur et ses propriétés, du soufre et du fer qui lui ont donné naissance.

Or, cette combinaison ne s'est pas opérée sans une élévation assez notable de la température, laquelle a été suffisante pour vaporiser un peu d'eau et en même temps accroître la force élastique des vapeurs sulfureuses formées. Cette vapeur d'eau et ces gaz restent enfermés sous le sable tant que le poids de celui-ci peut les maintenir, mais il arrive un moment où leur tension est suffisante pour leur faire soulever la terre ou même pour la rejeter au loin. L'effet produit avec un peu de soufre et de terre est tout à fait analogue au phénomène des éruptions volcaniques, et la cause de cet effet est très-probablement la même dans les deux circonstances.

LE GAZ DE BOIS.

C'est une préoccupation à la mode parmi les savants et les inventeurs que celle de supputer ce qui reste de combustible dans les houillères et ce que deviendra l'industrie quand nous manquera le charbon

ou du moins quand les difficultés d'aller l'extraire au fond de mines de plus en plus profondes auront augmenté son prix.

Pour l'éclairage, notamment, comment pourrat-on remplacer le gaz du charbon ?

Sans doute cette préoccupation est prématurée ; nous n'avons rien à craindre pour nous, ni non plus pour nos petits-neveux avant deux ou trois siècles, et même vinssent-elles à s'épuiser tout à fait dans un délai plus court, que nos mines de charbon seraient facilement remplacées par celles des États-Unis. En effet, ces dernières, dix fois plus vastes en étendue et en puissance que toutes les houillères connues de l'ancien monde, pourront pendant plusieurs dizaines de siècles fournir la houille au monde entier. Il n'est certes pas douteux qu'à un moment donné et d'une part, sous l'aiguillon du besoin, de l'autre, sous celui de bénéfices certains et considérables par l'étendue des demandes, on n'arrive à créer une marine spéciale et économique destinée à nous livrer les charbons des États-Unis à des prix avantageux.

Quoi qu'il en soit, la question de remplacer le gaz de houille par tout autre produit est journellement étudiée, et un chimiste, M. Vincent, a présenté un travail complet sur la production industrielle du gaz de bois.

Le gaz de bois, comme celui de la houille, est un mélange d'hydrogène et de charbon, ou plutôt, pour parler scientifiquement, un mélange du gaz oxyde de carbone — combinaison de l'oxygène avec le carbone — et de gaz des marais ou hydrogène protocarboné. A ce gaz se mêlent diverses essences ou hydrocarbures, entre autres la benzine.

Ce produit s'obtient par la distillation du bois en vases clos qui laisse dans l'appareil du charbon à l'état de braise et des eaux goudronneuses.

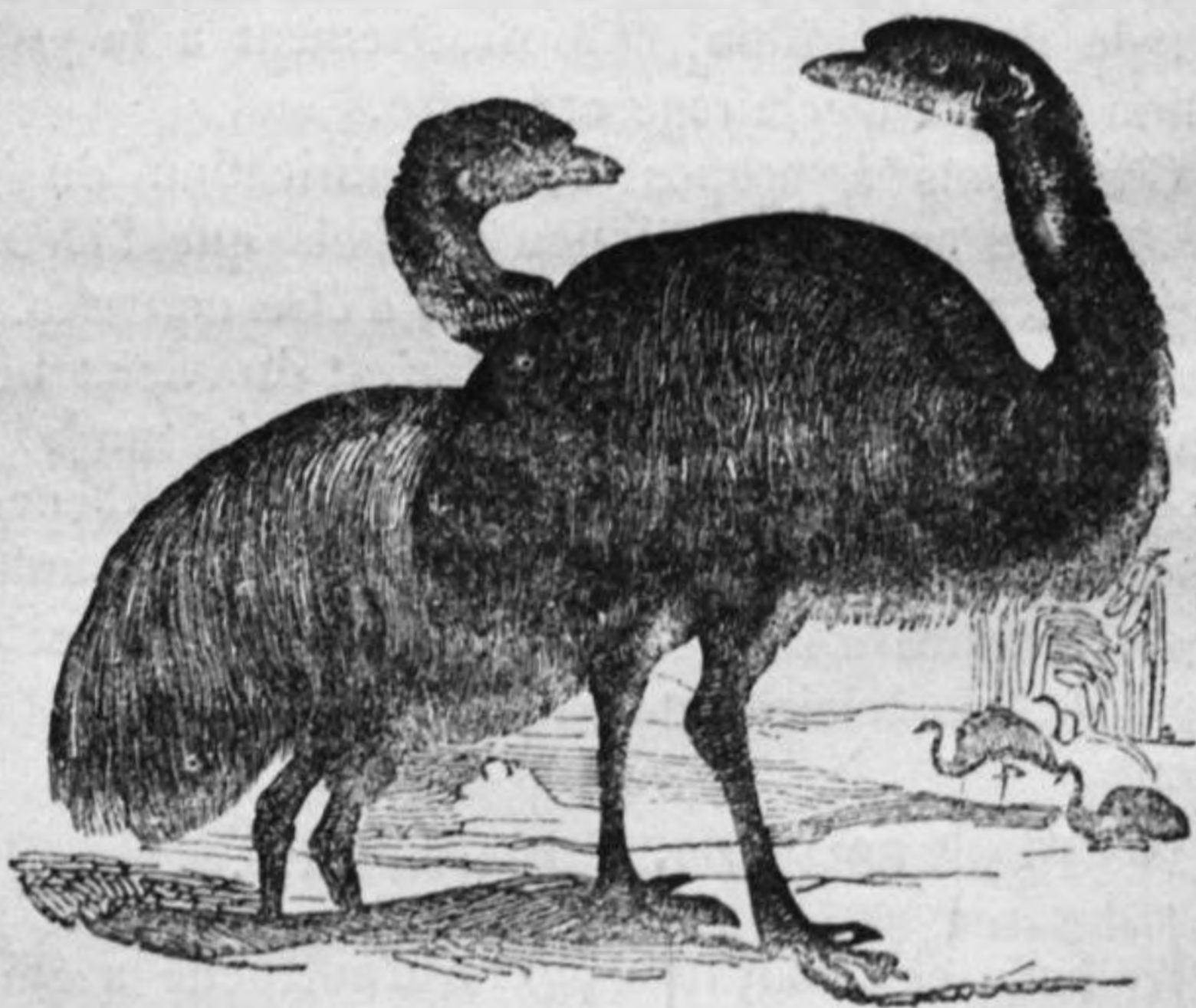
Un avantage marqué de la préparation du gaz au bois consiste en ce que les appareils sont beaucoup moins considérables que ceux exigés pour fabriquer le gaz de la houille; ils prennent aussi moins de place. La raison en est dans la plus grande quantité de gaz produit par le bois, et dans une rapidité plus grande de l'opération, comparativement à la préparation du gaz d'éclairage ordinaire.

Constatons à propos de la fabrication du gaz d'éclairage par la distillation du bois que l'idée de l'appliquer à l'éclairage est loin d'être nouvelle. En réalité, c'est une résurrection, c'est du vieux neuf, pour nous servir d'une expression à la mode. En effet, c'est au bois que le premier promoteur de l'éclairage au gaz, Philippe Lebon, avait demandé le gaz nécessaire à son thermolampe, appareil qui devait à la fois éclairer et chauffer.

LES PLUMES D'AUTRUCHE.

La belle et ondoyante plume d'autruche a été de tous temps un ornement recherché principalement pour les coiffures, et le haut prix qu'elles ont atteint a contribué sinon à la disparition de l'oiseau qui les fournit, du moins à son éloignement des contrées habitées. Les colons anglais du cap de Bonne-Espérance ont eu, il y a une dizaine d'années, l'idée de garder des troupes d'autruches dans de vastes enclos d'où elles ne pouvaient s'échapper. A certaines époques, ces autruches, refoulées par des chasseurs

vers un parc spécial, étaient saisies, enfermées et dépouillées de leurs plumes, puis rendues à la demi-liberté de leur enclos où elles vivaient tranquilles jusqu'à parfaite croissance de nouvelles plumes, récoltées de nouveau comme les premières. Ces autruches se trouvaient donc en quelque sorte traitées et exploitées pour leurs plumes comme les moutons et les chèvres le sont pour leur laine et leur poil.



Ces autruches, à demi domestiques, ou plutôt captives, se sont reproduites comme à l'état sauvage, et pour aider davantage encore à leur multiplication, on a essayé de produire artificiellement l'incubation des œufs.

On sait que l'oiseau pond un assez grand nombre d'œufs qu'il enfouit et abandonne dans le sable, laissant au soleil le soin de les faire éclore. Mais comme

beaucoup d'animaux sont friands de ces œufs, qu'ils les recherchent et les dévorent, il fallait de toute nécessité les soustraire à ces causes de destruction. C'est pourquoi des hommes sont chargés spécialement de rechercher les œufs pondus par les autruches pour les remettre à d'autres ouvriers qui les font éclore dans des appareils spéciaux tout à fait analogues à ces couveuses artificielles servant à l'éclosion des œufs de poule ou de canard.

Grâce à ces dispositions combinées de l'internement des autruches et de l'éclosion artificielle de leurs œufs, le nombre de ces oiseaux captifs, qui était de 80 en 1865, s'élevait à 32,247 en 1875, et il ne cesse de s'accroître. Désormais le commerce est assuré de posséder des plumes d'autruche sans pour cela les payer des prix exorbitants. En 1874, la colonie du Cap en avait expédié en Europe pour une somme de plus de cinq millions de francs. P. L.

LE TOUAGE A VAPEUR.

Le service de touage à chaîne noyée, qui rend tant de services à la navigation de la basse Seine, avait été pressenti par l'illustre maréchal Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy. Maurice de Saxe avait imaginé de remorquer les bateaux sur les canaux et les rivières au moyen d'un câble solidement attaché à la rive, et qui s'enroulait à bord autour d'un cabestan vertical mis en mouvement par des chevaux, à la façon d'un manège de maraîcher. Quand on était arrivé vis-à-vis ou à proximité du point d'attache, on recommençait l'opération en allant tout d'abord attacher le câble un peu plus loin. Cette ingénieuse idée,

qui supprimait le mode si lent et si coûteux du halage par les chevaux, si barbare de la traîne par les hommes, ne reçut aucune application avant 1819. De cette époque à 1850, le résultat fut négatif. Mais, comme nous l'apprend le baron Ernouf, un ingénieur, M. Latour-Dumoulin, ayant apporté au système proposé de nombreux perfectionnements, le système de touage à chaîne noyée fut enfin rendu vraiment praticable. On sait que ce système consiste à déposer au milieu du chenal d'une rivière ou d'un canal une chaîne à maillons plats ou un câble métallique dont les extrémités se rattachent à de solides bornes d'arrêt ou simplement à de fortes ancres. La chaîne ou le câble, guidés par des poulies, s'enroulent sur un treuil à l'avant du bateau remorqueur, se déroulent sur un treuil à l'arrière, et ce mouvement, joint à la résistance à l'avant, détermine la progression du bateau. Les treuils sont mis en mouvement autour de leur axe par une forte machine à vapeur.

Les premiers essais de Latour-Dumoulin furent faits en 1839, entre le pont des Arts et Passy. Depuis 1850, ce mode de touer ou de traîner les bateaux a fait de rapides progrès, si bien que sur la basse Seine, près de deux millions de tonnes de marchandises sont ainsi remorquées du Havre à Paris.

LA MACHINE ÉCRIVANTE.

Le problème d'une machine écrivante a préoccupé bon nombre d'inventeurs, mais aucun n'a jusqu'à présent réalisé l'instrument qui permettrait d'écrire avec une rapidité suffisante pour suivre la parole d'un orateur.

A son tour, l'inventeur d'un fusil américain juste-

ment apprécié, M. Remington, a construit une machine écrivante. Cet appareil se compose d'un nombre de leviers portant à leur extrémité, gravés en relief, les lettres, les chiffres, les signes de ponctuation. L'ensemble de ces leviers au repos forme une figure de cône tronqué. Chaque levier est mis en mouvement par la touche d'un clavier semblable à celui d'un piano. Quand on abaisse une touche, le levier correspondant agit pour amener au centre du plan supérieur du cône son extrémité portant le signe à reproduire.

Un rouleau tourne au-dessus du cône pour amener au centre une bande de papier continu et en même temps un ruban de soie qui a d'abord passé à la surface d'un rouleau encreur. Lorsqu'une touche du clavier est abaissée, le caractère ou le signe vient appuyer sur la bande de soie, la presse sur la bande de papier, et en se relevant laisse une trace imprimée. L'opération s'effectue d'une manière analogue à celle qui s'exécute dans le télégraphe de Morse.

Un mécanisme règle la longueur des lignes et l'espacement des mots, de telle sorte qu'une personne exercée, douée d'une grande agilité de doigts, peut dans un instant très-court produire l'abaissement successif des touches correspondant aux lettres devant former les mots, par suite les phrases d'un discours qu'elle entend.

EXPRESS-TRAINS.

L'année 1878 verra inaugurer entre Paris et Marseille un nouveau service de trains rapides.

Actuellement, il faut au rapide de Marseille, y compris les arrêts aux points principaux du parcours, quinze à seize heures pour accomplir le trajet.

En se servant de locomotives d'une grande puissance motrice, montées sur roues de deux mètres de diamètre, et adoptant les dispositions nécessaires pour que la stabilité de la machine ne soit pas compromise, on arrivera à parcourir en douze heures seulement, arrêts compris, les huit cent soixante-deux kilomètres qui séparent la capitale de la troisième ville de France. Or, pour arriver à ce résultat et en évaluant à environ trois quarts d'heure la somme des arrêts aux stations, on trouve que le train devra parcourir quatre-vingts kilomètres à l'heure, tandis qu'aujourd'hui il n'en franchit dans le même temps que cinquante-huit, ou, pour employer les anciens termes, on fera vingt lieues, tandis qu'on n'en fait guère plus de quatorze à quinze.

Cette vitesse, qui peut à bon droit nous paraître extraordinaire, est cependant adoptée sur plusieurs chemins de fer anglais, notamment sur la ligne de Londres à Edimbourg. Le célèbre train-éclair qui a franchi en trois ou quatre jours la distance de New-York à San-Francisco, ne parcourait en moyenne que quarante à cinquante kilomètres à l'heure. La cause de sa supériorité sur les autres trains résidait surtout dans le fait de la suppression des arrêts ou plutôt de leur réduction au strict nécessaire pour faire eau et charbon.

LA FORCE OUTILLÉE DE LA FRANCE.

Les machines à vapeur employées dans notre pays représentent une force totale d'environ quinze cent mille chevaux-vapeur, représentant la force de quatre millions et demi de chevaux ou bien celle de

trente-deux millions d'hommes dans la force de l'âge. Nos machines décuplent donc la force de notre population industrielle, puisque celle-ci s'élève à un peu plus de trois millions deux cent mille travailleurs en activité.

Depuis 1852, les progrès réalisés par la France dans l'emploi des moteurs à vapeur ont été vraiment remarquables.

Tandis qu'à cette époque nous avions à notre disposition 6,000 machines représentant une force de 75,000 chevaux-vapeur, en 1863, le nombre des machines s'élevait déjà à 22,500 d'une force de 618,000 chevaux. De 1863 à 1873, ces nombres avaient encore doublé, et aujourd'hui nous en sommes à environ 50,000 machines et 1,500,000 chevaux. Comme force d'outillage industriel, nous n'avons devant nous que l'Angleterre.

Ces machines ont produit les résultats suivants :

Avant la Révolution, la main-d'œuvre entraient pour 60 pour 100 dans les objets fabriqués et, la matière pour 40. Aujourd'hui, les machines ont renversé ces chiffres : la main-d'œuvre n'est plus que de 40 pour 100 et la matière première de 60 dans le prix de revient d'un produit fabriqué. Notre production annuelle étant d'environ douze milliards, la main-d'œuvre en a coûté cinq et la matière première sept.

MÉDECINE

Des Glaires, de leurs effets et des désordres qu'elles produisent dans l'économie animale.

L'Elixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, est surtout utile aux personnes qui habitent la cam-

pagne, qui sont éloignées des secours de la médecine, et à la classe ouvrière, à laquelle il épargne des frais considérables de médecine. Ce n'est pas un remède secret, c'est un perfectionnement d'une formule du Codex.

Une expérience de plus de quarante années a démontré jusqu'à l'évidence que l'Elixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, était d'une efficacité incontestable contre les fièvres des contrées marécageuses, et surtout contre cette affection si fréquente à la campagne pendant les travaux des moissons, et que l'on a appelé *embarras gastrique* ou *état saburral*. Cette affection, qui réclame immédiatement un évacuant, se caractérise par la perte complète de l'appétit, un enduit blanchâtre de la langue, des envies de vomir, de la fièvre, un état de courbature générale, etc. Le seul moyen d'arrêter cette affection est d'employer un purgatif. Dans ce cas, on est heureux d'avoir sous la main l'Elixir du docteur Guillié.

Une brochure, véritable traité de médecine usuelle et domestique, est délivrée gratis avec chaque bouteille d'Elixir.

La vogue extrême dont cet Elixir *jouit dans le monde entier*, la quantité immense qui s'en consomme tous les ans, sont la meilleure preuve que l'on puisse donner de sa puissance médicale, des services qu'il rend tous les jours, et surtout de la bénignité de son usage, puisqu'il peut être administré avec un égal succès à la plus tendre enfance et à la plus extrême vieillesse, sans jamais donner lieu à aucune espèce d'accident. — Pour plus amples renseignements, voir aux annonces.

CŒUR GLACÉ

CONTE ORIENTAL

Le prince Mirza régnait sur l'une de ces délicieuses contrées si peu connues, et pour cela tant vantées, qui s'étendent au pied des monts Himalaya, dans cette vallée de Cachemire où, dit-on, fut le paradis terrestre.

Il était jeune et beau, riche et puissant; de tous les biens de ce monde il n'avait plus rien à souhaiter, et si quelque chose devançait l'expression de ses desirs, c'était leur accomplissement.

Une multitude d'esclaves choisis dans toutes les parties du monde parmi les types les plus remarquables de l'un et de l'autre sexe semblaient n'avoir reçu le droit de vivre que pour se consacrer au complet bonheur du maître.

Vainqueur des rois ses voisins, il avait su depuis conquérir leur amitié, leur faire oublier l'amer sentiment de la défaite, se rendre l'arbitre toujours écouté de leurs différends.

Monarque absolu, ses États ne reconnaissaient d'autres lois que les caprices de sa mobile volonté; ses ministres avouaient n'être que ses premiers esclaves; nulle assemblée turbulente ne troublait sa quiétude par des plaintes discordantes ou de mielleux conseils; sans liste civile parcimonieusement réglée d'avance, il puisait à pleines mains dans la bourse de ses sujets, et plus il puisait, plus abondantes coulaient les larmes de joie et de reconnaissance.

Ah ! quel bon peuple était celui que gouvernait le prince Mirza , peuple incapable de chagriner son prince, de contrarier, de critiquer ses faits et gestes ; peuple d'une heureuse ignorance, chez qui n'avaient pas pénétré les idées empoisonnées de l'Occident ; peuple unique, peuple modèle qu'on ne saurait nullement comparer avec notre nation aussi aimable que remuante !

Ah ! quel homme fortuné était le prince Mirza !

Eh bien ! il n'était pas heureux.

Non, non, non... mille fois, non.

Toujours obéi, jamais contredit, que manquait-il donc au bonheur du prince Mirza ? Pourquoi, au sein de tant de félicités, son visage, au lieu de respirer la joie et l'allégresse , restait-il taciturne et sombre ? Quel nuage obscurcissait le radieux soleil de sa prospérité ?

Ce nuage, c'était l'ennui, l'ennui parasite, nonchalant, Sybarite taquin, qui dédaigne le logis des humbles pour venir s'installer au foyer des grands de la terre.

Comme un vautour dévorait le foie sans cesse renaissant du divin Prométhée, l'ennui rongea sans le détruire le cœur de notre sérénissime prince Mirza.

Consultés sur les causes de cette humeur si noire, de cette mélancolie inexplicable, tous les docteurs du royaume convinrent, cela à l'unanimité, n'y comprendre absolument rien. Comme remède, chacun présenta sa méthode, prôna son spécifique, trouva exécration celle et celui de ses confrères.

Mieux avisé, un vieil astrologue, autrefois précepteur de Mirza, découvrit ce principe, qu'à une maladie toute morale il fallait opposer des remèdes moraux. Or, selon lui, le meilleur de ces remèdes n'était autre



L'ancien précepteur du prince Mirza fut appelé.

que la distraction. Il fallait distraire, amuser le prince, chasser de son cerveau les esprits noirs qui s'y étaient logés. Il le fallait, n'importe par quel moyen, à quelque prix que ce fût.

Cette déclaration fit passer dans toute la cour un frisson d'épouvante. Distraire, amuser un prince !... Tâche effroyable dont la seule pensée fit frémir les plus braves, tâche à laquelle pourtant il devenait d'autant plus urgent de se dévouer, que bientôt l'astrologue lut dans les astres que, par un phénomène étrange, bizarre, sans précédent, le cœur du prince ne battait plus. Il vivait pourtant, mais endormi, froid, paralysé dans la poitrine qui lui servait d'enveloppe.

Ah ! ce qu'ignoraient MM. les docteurs, ce que guère ne soupçonnait le savant astrologue, c'est que ce pauvre cœur du prince Mirza n'avait pas encore parlé, c'est que parmi tant de splendides beautés se pressant autour de lui, aucune n'avait su lui inspirer ce sentiment si profond, si vivace qui est toute l'occupation de la vie, si plutôt il n'est la vie elle-même.

Tout fut mis en œuvre pour distraire le prince Mirza. De dépenses trop folles, il ne pouvait être question : le peuple était là.

Peines inutiles, efforts superflus ; le monarque ne goûtait plus les charmes du casse-tête chinois.

Il repoussait ce noble jeu des échecs, autrefois sa passion.

Elles le fatiguaient, ces fêtes dont l'éclat effaçait les splendeurs décrites par le poète des *Mille et une Nuits*.

Il trouva monotone le récit que lui fit la plus belle de ses esclaves des grandes actions de son règne.



Le noble jeu des échecs fut autrefois sa passion.

Il fut bien vite rassasié des pittoresques cavalcades, des imposantes revues, des émouvantes péripéties de

la chasse aux tigres, de la poursuite des rapides gazelles, des plaisirs plus calmes de la pêche à la ligne.

On le fit voyager. Chaque voyage fut une marche triomphale. Le prince s'endormit durant le trajet et n'entendit aucune des acclamations populaires, aucune des pompeuses harangues qu'à l'entrée de chaque ville, bourg ou village, lui nasillaient les gouverneurs.

Sans aucun motif, la guerre fut déclarée à trois rois puissants aussi. De part et d'autre le sang coula à flots, les morts s'entassèrent. Ah ! ce furent de belles hécatombes que chantèrent les poètes, dont se rassasièrent les vautours, que pleurèrent les sœurs, les fiancées et les mères. Toujours vainqueur, Mirza entra dans son palais plus morose encore qu'il n'en était sorti.

De retour d'une ambassade dans l'extrême Occident, le premier ministre prit sur lui de faire démolir Rispa, la ville capitale, — sans daigner se préoccuper des murmures de ses habitants, — pour la reconstruire à la même place sur un plan tout nouveau.

Le prince ne s'aperçut même pas de cette délicate attention, non plus que des sourdes clameurs qui désormais accueillirent son passage.

On eut successivement recours à des saltimbanques d'Europe, à des jongleurs indiens, à des danseurs français, à des charmeurs de serpents de Java, à des boxeurs anglais, à de lascives almées, à des montreurs d'ours apprivoisés, d'ânes et de chiens savants, de chiens et de femmes extraordinaires ; on lui fit voir la lanterne magique, des géants, puis des nains, que remplacèrent bientôt des chanteurs italiens, des nègres d'Afrique, des Peaux-Rouges d'Amérique, lesquels se

virent supplantés par des astronomes allemands, des chimistes français, des physiciens anglais. Un savant professeur fit un cours de sanscrit pendant qu'un de ses confrères expliquait le javanais.

Aucun sourire ne vint illuminer la face morne du prince, mais plus nombreuses encore furent les rides qui plissaient son front.

Un favori de Mirza voulut essayer d'un moyen suprême que lui seul croyait bon... Il composa et lut une tragédie... L'effet en fut stupéfiant... et le prince furieux, croyant qu'on avait voulu l'empoisonner en lui faisant avaler un narcotique, condamna son poète à perdre la tête... par les soins du bourreau.

Mirza ne flattait plus de la main sa fière jument Djamen, et ses superbes chevaux, issus des races célèbres de la Perse et de l'Arabie, se voyant oubliés et dédaignés, sollicitaient en vain une caresse en tournant vers le maître leurs têtes si belles et si intelligentes.

Bienfaisant jadis, grand dans ses largesses, noblement généreux dans sa manière de dispenser aux uns les richesses des autres, il oubliait courtisans et malheureux. Immobile et sans pitié, son regard atone se promenait sur les victimes de sa justice que, dans l'espoir de l'arracher à son mortel ennui, on exécutait sur les terrasses du palais.

Avec le temps, la maladie du prince empira : de morale et de cachée qu'elle était, elle en arriva à se manifester dans le domaine physique par une complication des plus singulières. Le froid qui immobilisait le cœur gagna le sang, les nerfs, les organes, s'empara enfin du corps tout entier. Bien que la vie ne parût pas le moins du monde atteinte, le corps

devint glacial au contact comme l'est cette eau solidifiée qui, dans les contrées polaires, reste éternellement aussi dure que le plus dur cristal.

De même que la chaleur rayonne d'un foyer incandescent et fait sentir à distance sa vivifiante influence, de même le froid qui s'exhala du corps du prince impressionna douloureusement tous ceux qui s'approchèrent de sa personne sacrée.

En vain le soleil dardait ses rayons les plus chauds, les feux allumés leur dévorante ardeur; en vain on fit venir des contrées lointaines les fourrures les plus fines, les tissus les plus soyeux; en vain on battit la semelle avec acharnement : tous, petits et grands, courtisans et valets que leurs fonctions appelaient ou retenaient près du prince, grelottaient et tremblaient jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la sphère d'influence frigorifique.

Dans ce pays où l'hiver était inconnu, un hiver perpétuel semblait s'être attaché à la personne du souverain : c'était son infatigable compagnon, son plus fidèle courtisan.

Là où passait Mirza, la végétation se flétrissait en perdant sa verte parure; les animaux, sentant se suspendre en eux le mouvement et la vie, tombaient endormis d'un sommeil léthargique; le ciel prenait une teinte plombée, et si la pluie venait à tomber, chaque gouttelette se transformait en flocon cristallisé.

Le mal devenait une calamité.

L'Etat, c'était le prince.

Celui-ci indisposé, l'Etat était malade.

Il n'y paraissait pas, mais le malaise n'en existait pas moins.

On ordonna des prières publiques. Tous les dieux

bons et mauvais furent invoqués à la fois ; on fit des processions pendant lesquelles des faquirs se précipitèrent en foule sous les roues du char qui portait l'idole ; on fit jeûner le peuple.

Brahma, Bouddha, Vichnou, Schiva restèrent sourds à tant de supplications, et force fut de s'en remettre à leur bon vouloir de terminer un état de choses si extraordinaire et vraiment inquiétant.

.
Un jour, comme s'il se fût réveillé d'un long assoupissement, l'indifférent, l'ennuyé, le glacé prince Mirza eut, entre deux bâillements, la fantaisie d'une promenade sur le lac, dont les eaux bleues et scintillantes venaient clapoter au pied de son palais.

Bien encapuchonnés, soigneusement emmitouflés, tous les courtisans suivirent le maître, et, comme lui, s'embarquèrent sur d'élégants esquifs dorés dont la brise agitait les flammes aux mille couleurs, les banderoles de soie et de cachemire, les ondoyantes plumes d'autruche et les tresses de crin, et tour à tour soulevait ou laissait retomber la toile des tendelets aux vives bariolures.

Dès qu'ils aperçurent le prince, des esclaves s'agenouillèrent et courbèrent jusqu'au sol leurs corps d'ébène, qui servirent ainsi de marchepied au souverain pour monter dans un élégant caïque, tapissé à l'intérieur d'une peau de panthère.

D'un imperceptible signe de tête, Mirza donna le signal du départ.

Les avirons dorés miroitant aux rayons du soleil plongèrent, battirent l'eau en cadence ; la flottille s'agita..... puis s'arrêta..... toutes à la fois, les barques cessèrent de répondre aux efforts des rameurs.

Surpris, irrité, le prince se leva. Toute la cour frémit de l'expression de sa physionomie..... Mais si les hommes tremblaient au froncement des sourcils du prince Mirza, qu'importait aux éléments? ..

L'eau du lac, tout à l'heure si mobile, si turbulente, s'arrêta dans son éternel mouvement; elle parut se figer. On vit de longues aiguilles subitement formées s'élancer dans toutes les directions, s'enchevêtrer, se fortifier par leur réunion avec d'autres, et quand parut terminé ce feu d'artifice cristallin, toute la surface du lac se trouva recouverte d'une croûte légèrement mamelonnée, solide et inerte.

Cette espèce d'opposition de la nature à ses volontés parut singulière au prince, d'autant plus singulière qu'à force de se l'entendre répéter, il avait fini par se croire le dieu du pays, le souverain seigneur du ciel, de la terre et des hommes. Il sentit le rouge flot de la colère monter à son visage, et si, malgré l'orientalisme de ses idées, il eut la sagesse de ne pas imiter le fameux Xerxès en faisant battre de verges les eaux du lac, du moins ordonna-t-il de briser la glace, d'ouvrir un passage à son caïque, et cela sur-le-champ : il ne savait pas attendre.

On se mit à l'œuvre, mais inutiles furent les efforts de milliers de travailleurs que rassembla le grand vizir, dont il excita l'ardeur par ses encouragements, ses largesses, ses menaces et ses coups.

Pendant une heure, une batterie de monstrueux canons, arrivée tout récemment de Chine, tira à triple charge, à feu plongeant... Les lourds boulets de bronze ricochèrent sans réussir à entamer la croûte solide et allèrent se perdre au loin hors de toute portée visuelle.

On abattit les arbres d'alentour ; toute une forêt y passa , pour en former un gigantesque bûcher , et quand, faute d'aliments, le feu menaça de s'éteindre, on l'entretint avec les meubles, puis avec les chaumières démolies des malheureux qui vivaient sur les bords du lac et dont les gémissements n'attendrissent pas le cœur de Mirza... La ville capitale elle-même fut mise à contribution ; tout un faubourg démoli disparut dans les flammes.

En même temps on fit couler du plomb fondu, puis un torrent de bronze liquéfié.

On vit alors la glace se fondre à l'entour du brasier, crépiter et comme s'enflammer sous l'ardente étreinte de la lave métallique, s'élever dans les airs en colonnes tordues, puis retomber en gerbes écumeuses mêlées aux tourbillons de fumée que déchiraient incessamment de fugitives langues de feu. C'était grandiose et terrible...

Victoire !...

Erreur !...

La glace ne se liquéfiait un instant que pour se reformer de nouveau : la puissance inerte du froid avait raison de la puissance active du calorique.

Trop gonflé d'orgueil pour s'avouer vaincu, le prince voulut tenter un dernier effort : celui-là infructueux, force lui serait d'abandonner la partie.

Selon ses ordres, toute sa suite, et elle était nombreuse, se massa sur un seul point du lac gelé — celui jugé le plus faible — et, pendant que l'on ravivait la flamme des bûchers, que l'artillerie tonnait à coups redoublés, les courtisans, par une série de secousses régulières et bien d'ensemble, pesèrent de toutes leurs forces sur la glace.

Nul doute, avait judicieusement pensé Mirza, qu'ajouté à la pesanteur corporelle de ses courtisans, pour la plupart d'une obésité plus que respectable, le poids des lourdes flagorneries emmagasinées dans leur pesant esprit n'amenât la rupture de la croûte entêtée.

Le bon sens qui remplissait ce raisonnement et même en débordait ne laissait guère de place au moindre sentiment humanitaire.

Du reste, à quoi bon des idées d'humanité ?

Mirza n'entendait-il pas tous les jours, toutes les heures, tous les instants, ses courtisans lui dire, lui répéter, lui protester que pour eux le suprême bonheur serait de sacrifier leur vie à leur prince, le suprême honneur que leur prince daignât accepter ce sacrifice ? Non-seulement il l'acceptait, mais il le demandait..... n'étaient-ils pas au comble de leurs vœux ?

Mais le cœur est si bon des lèvres, et si grand est dans chacun l'instinct de sauvegarder du moindre accroc le manteau de son âme, que jeunes ou vieux, valides ou impotents, tous les courtisans eussent donné beaucoup pour s'évader sans tambour ni trompette.

Impossible, le maître avait commandé ; d'ailleurs, un cercle de troupes se resserrant sans cesse autour du groupe rendait chimérique toute tentative de désertion. Une suprême espérance leur restait pourtant, à ces martyrs du dévouement ; satisfait de leur obéissance, touché de leur abnégation, convaincu de leurs protestations, le prince ne voudrait pas pousser plus loin, et...

Vain espoir !

Mirza, pendant qu'on exécutait ses ordres, descen-

dit sur la glace, tourna le dos au groupe transi, gagna la rive et s'éloigna du lac.

Il oubliait sa promenade interrompue, la révolte des eaux, ses serviteurs exposés, toute la fleur de son empire en danger de submersion; il ne se souvenait de rien; pour lui, le monde paraissait ne plus exister ou plutôt semblait s'être résumé tout entier en un être charmant dont ses regards, depuis quelques instants, ne pouvaient plus se détacher.

— Quelle est cette belle enfant qui pleure là-bas, agenouillée sur la terre, et qui reste insensible aux caresses d'une jolie chèvre blanche? demanda-t-il à son confident, le seul que, de toute sa suite, il eût retenu auprès de lui.

— C'est Léila, une orpheline.

— Ah! dit le prince, voyons-la, cette enfant.

Il s'approcha.

La jeune fille, la tête cachée dans ses mains, pleurait silencieusement; elle ne vit pas Mirza debout auprès d'elle.

Celui-ci la toucha à l'épaule.

Si faible qu'eût été la pression des doigts souverains, la jeune fille tressaillit, releva la tête, mais alors, effrayée, voulut s'enfuir.

C'était une merveilleuse beauté que la jeune Léila, beauté noble à laquelle la douleur semblait ajouter plus de noblesse encore : ses yeux noirs et profonds respiraient une douce fierté; sa démarche était celle d'une reine. Aux yeux éblouis de Mirza, elle réalisait avec sa chevelure noire d'ébène, flottant au gré du vent, l'idéal tant de fois entrevu dans des songes fiévreux.

— Quelle est la cause de tes larmes, ma belle enfant ? demanda le prince d'une voix émue...

— Ah ! prince, dit-elle, et en même temps ses joues se couvrirent d'un vif incarnat.



C'était une merveilleuse beauté que la jeune Léila.

— Parle, reprit avec douceur Mirza fasciné...

— Prince... Elle hésita... puis s'enhardit...

— Prince, je pleure ma pauvre chaumière brûlée par tes esclaves, mon beau pays dévasté par tes ordres, dit la jeune fille d'un ton à la fois sévère et triste ; mais, ô prince, ce qui surtout fait couler mes pleurs, c'est l'amour de ton peuple perdu par toi.

Mirza eut un frémissement de colère qu'il reprima aussitôt ; il retint même le bras de son confident...

— Belle Léila, reprit-il, souffre que je répare mon crime. Tu n'as plus de chaumière, accepte mon palais ; par mes ordres, ta couche de fougères t'a été enlevée, accepte mon trône ; tu n'as plus de famille, sois la souveraine de ce pays...

Et comme la jeune fille le regardait d'un air étonnée ..

— Léila, crois-en la sincérité de mes paroles, ajouta le prince dont la voix tremblait, car je t'aime...

Au même instant retentirent d'effroyables craquements mêlés aux décharges de l'artillerie, aux cris de triomphe des uns, aux accents de détresse des autres, au clapotis des flots que, pour regagner la rive, fendaient d'une coupe vigoureuse les courtisans à demi submergés.

Puis, quand tout ce tumulte eut cessé, de nouveau se fit entendre le gazouillement des oiseaux, le bêlement des brebis ; les arbres reverdirent, les fleurs des prés s'ouvrirent sous l'influence bienfaisante des chauds rayons du soleil ; les champs se couvrirent des prémices d'une abondante récolte, et la nature joyeuse sembla s'associer au bonheur du prince Mirza dont le cœur paralysé venait d'être revivifié par l'amour.

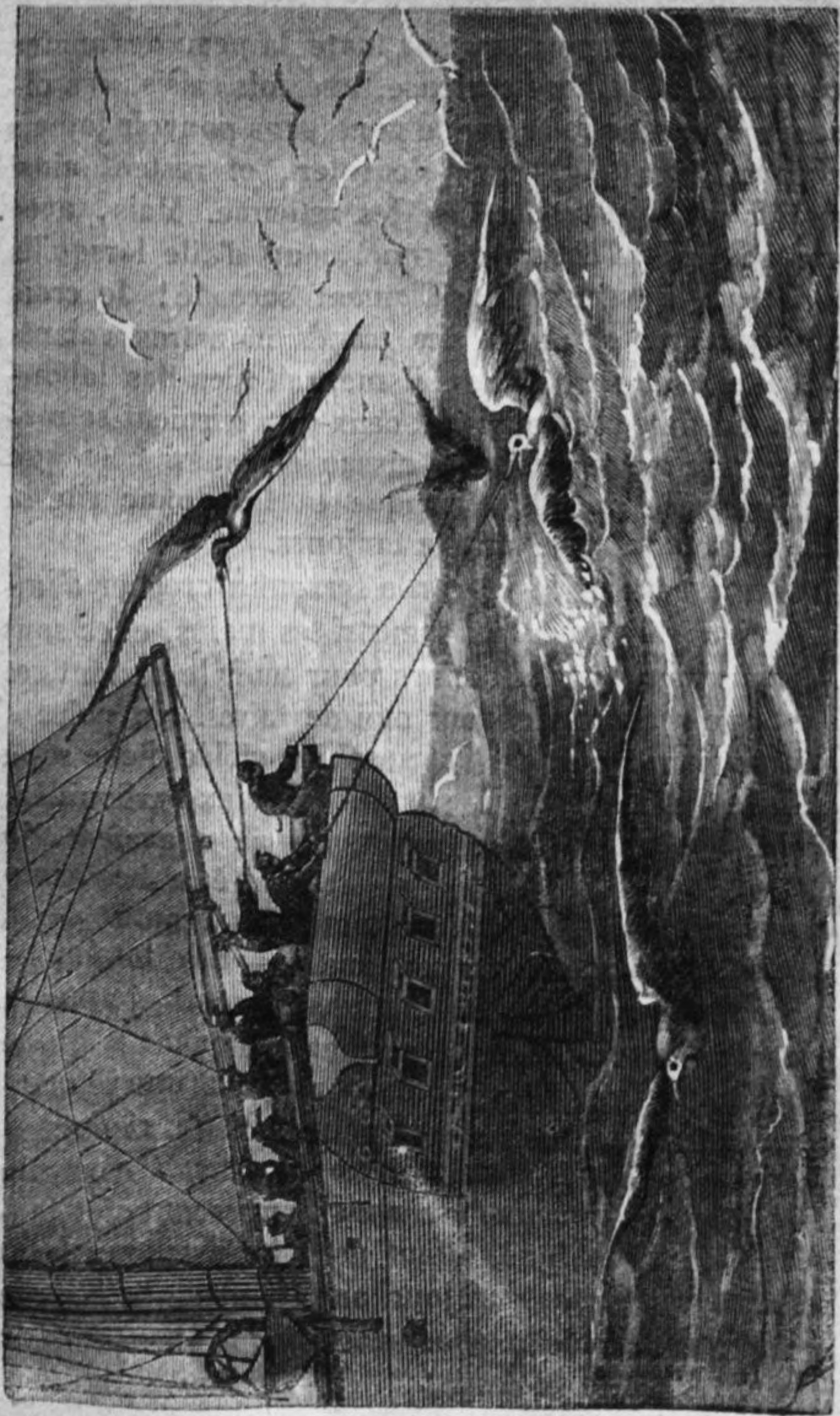
P. LAURENCIN.



LA CHASSE A L'ALBATROS ¹.

Peu de jours après cette catastrophe, nous avons enfin une accalmie, et les oiseaux de mer, poussés par la faim, approchent de plus près le navire pour glaner dans son sillage. En suspendant simplement une balle de plomb à un long fil de soie sous l'arrière, les damiers, ou pigeons du Cap, viennent s'entortiller les ailes dans ces lignes presque invisibles. — Les frégates au vol alourdi se laissent prendre de nuit dans le gréement; mais les albatros surtout nous mettent en émoi. Quand le premier solitaire des mers australes nous apparut sur l'horizon, on l'aurait pris pour une pirogue rasant l'écume des lames : peu à peu il s'approche; son corps, ses longues ailes sont d'une blancheur brillante; ses yeux sont roses, et un collier de même couleur est tracé sur son cou. C'est l'oiseau du monde qui a les plus grandes ailes! Plusieurs de ces albatros s'attachèrent vite à notre navire, et leur troupe vorace ne cessa, dans d'éternels circuits, de planer autour de nous. Au bout d'une corde de cinq cents mètres, nous jetons un appât : aussitôt l'oiseau affamé décrit en planant une lente spirale, et fait briller au soleil les reflets soyeux de ses ailes *qui ont quinze pieds d'envergure* : il se pose sur la vague en maintenant, comme les voiles d'une galère antique, ses antennes à demi repliées, saisit sa proie, plonge à pic dès qu'il sent l'hameçon, et il faut plusieurs matelots pour l'amener jusque sur le

¹ Extrait du *Voyage autour du Monde*, par le comte de Beauvoir. Nouvelle édition illustrée, paraissant en livraisons à 10 centim. s. — E. Plon et C^{ie}, éditeurs, et chez tous les marchands de journaux. En envoyant 12 fr. aux éditeurs, on recevra l'ouvrage complet par série de cinq livraisons et à mesure de leur publication.



La chasse à l'albatros.

pont : j'en eus pour ma part toute la peau des mains emportée. — Chose curieuse, une fois saisis, ces oiseaux courent affolés sur le pont, sans pouvoir jamais prendre leur élan pour s'envoler, et restent ainsi captifs sans qu'aucun lien les retienne. Mais, avec quinze pieds d'envergure, quel coup d'aile lorsqu'ils fouettent le vent d'un sifflement saccadé ! Je crois vraiment que si un de ces grands monstres volants s'abattait sur nos plaines, il mettrait bien des laboureurs en fuite ; et pourtant ceux-ci pourraient se rassurer, car ce gigantesque oiseau est aussi bête que lâche : une mouette l'attaque et lui donne vite la chasse, ce qui nous amuse toujours.

S'il est vrai que la corde servant à crocher d'immenses albatros m'a bien meurtri les mains, elles sont heureusement encore bonnes pour tenir le sextant, et c'est une grande joie pour moi de faire « le point » chaque jour. Loin de l'atmosphère viciée d'une salle d'étude de collège, où, sur des tableaux barbouillés, la cosmographie et la trigonométrie m'avaient, je l'avoue, toujours un peu — et peut-être beaucoup ennuyé, je puis ici admirer toutes les beautés de la théorie et la mettre en pratique. — Elle fut émouvante l'heure où, dans la solitude des mers, je pus la première fois me dire, le sextant en main : « En ce jour, à cette heure, je suis là, — au point que je marque sur la carte, avec le ciel pour point de repère ! »

Ne nous faut-il pas aussi un bon fonds d'entrain pour que nos journées ne nous paraissent point longues ? Il est vrai que, allant droit à l'Est, et faisant souvent cent lieues par jour au-devant de la marche apparente du soleil, nous n'avons que des jours de *vingt-trois heures et demie* !

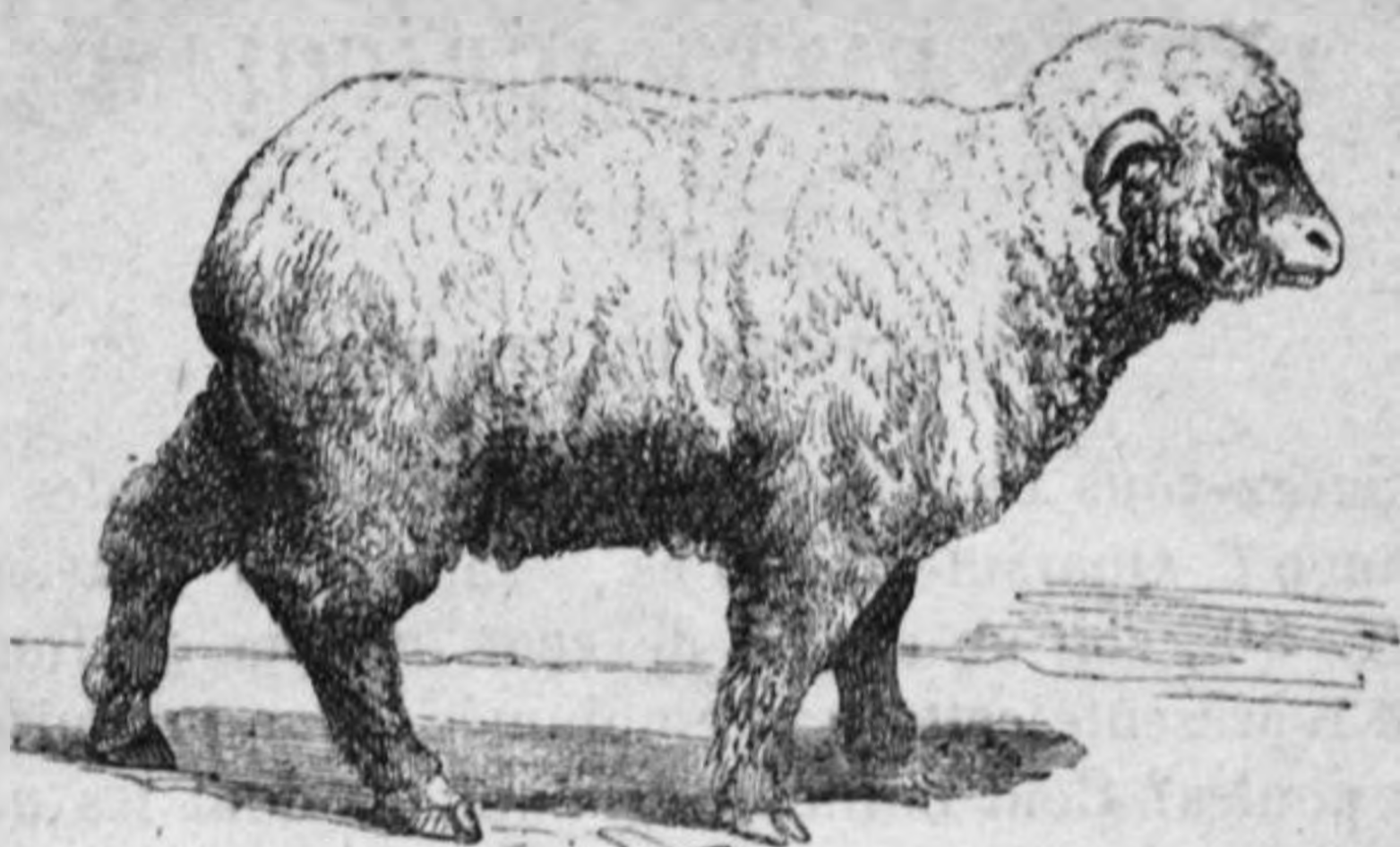
DE BEAUVOIR.

PETITS FAITS AGRICOLES.

LES POULES EN FRANCE.

Savez-vous ce que nous possédons de poules en France ? Quarante millions, valant en moyenne 2 fr. 50, soit un capital de cent millions de francs que représente cette gent emplumée. Que produisent ces poules ? Cent millions de poulets, dont les neuf dixièmes sont élevés pour la consommation, les dix autres millions devant servir à remplacer les coqs et les poules sacrifiées pour cause de vieillesse. En estimant la moyenne de production de chaque poule à cent œufs, vendus en moyenne 6 centimes, on obtient un produit de deux cent quarante millions de francs. Enfin, en ajoutant les uns aux autres les différents revenus que nous donnent les seuls poules et poulets, on arrive au total vraiment respectable de quatre cents millions de francs. Eh bien, tout considérable qu'il soit, les agronomes ont établi que si poules et poulets étaient élevés et engraisés industriellement et non par le simple abandon dans la basse-cour ou la ferme, la France pourrait en tripler les bénéfices.





LES DÉCHETS DE LAINE.

Les déchets de laine constituent un engrais excellent très recherché des agriculteurs. On leur attribue surtout la propriété de détruire les vers blancs qui dévastent les plans de fraisiers.

Malheureusement la laine est d'une décomposition lente, et le cultivateur qui emploie l'engrais de laine travaille plutôt pour l'avenir que pour le présent. Il faut, en effet, quatre ans, quelquefois cinq, pour que la laine soit absolument consommée, ait disparu transformée en terreau. Un agronome du Nord a appliqué aux déchets de laine un procédé de torréfaction qui la rend pulvérulente et en permet une diffusion facile. Cette poudre brunâtre, et d'une odeur qui rappelle celle de la chicorée, renferme une proportion de 6 à 8 pour 100 d'azote. Or, on sait que l'azote est l'un des amendements considérés comme des plus efficaces. En mélangeant cette poudre avec des quantités de 7 à 8 pour 100 de phosphate pur, 5 à 6 pour 100 de sels de potasse, une certaine proportion de plâtre ou

sulfate de chaux, 10 pour 100 de sels ammoniacaux et 3 pour 100 de sels de magnésie, on compose, soi-même au besoin, un engrais riche, de facile emploi et d'un prix qui ne dépasse pas vingt francs les 100 kilogrammes. Cet engrais serait très-recommandé pour les jardins ; c'est à ce titre que nous le citons dans notre recueil.

PROTECTION AUX PERDRIX.

Les perdrix sont-elles des animaux que l'on doit considérer comme nuisibles à l'agriculture ? Bon nombre de cultivateurs le croient ; mais d'après M. Viau, membre de la Société zoologique de France, la perdrix est, au contraire, un animal protecteur de nos récoltes, et, comme tel, nous lui devons aide et protection.

M. Viau a rapporté qu'entre l'ouverture et la fermeture de la chasse, il avait ouvert le gésier de soixante-trois perdrix grasses, et dans la quantité d'aliments non encore digérés, il n'a pu constater en tout la présence que de trois grains de blé.

Ce fait semblerait condamner ce préjugé populaire qui veut qu'au moment des semences, les perdrix se gorgent de grains de blé en fermentation, et que ce genre de nourriture excite en elle un phénomène nerveux qui se manifeste surtout par une plus grande rapidité dans leur vol. Ce redoublement d'activité, il faut l'attribuer, suivant M. Viau, à la terminaison des nids et à l'approche de la ponte.

Si l'observateur n'a pas trouvé dans l'estomac des perdrix des grains de blé ou de seigle, en revanche cet estomac contenait une grande quantité de la petite

graine triangulaire du liseron des champs et des petites touffes de cette plante sauvage qui croît et se multiplie dans les champs avec autant de ténacité que le chiendent. C'est souvent à cause de l'abondance de ce liseron que les agriculteurs font retourner deux ou trois fois leurs terres, ou, pour nous servir du terme consacré, leur font donner deux ou trois façons.

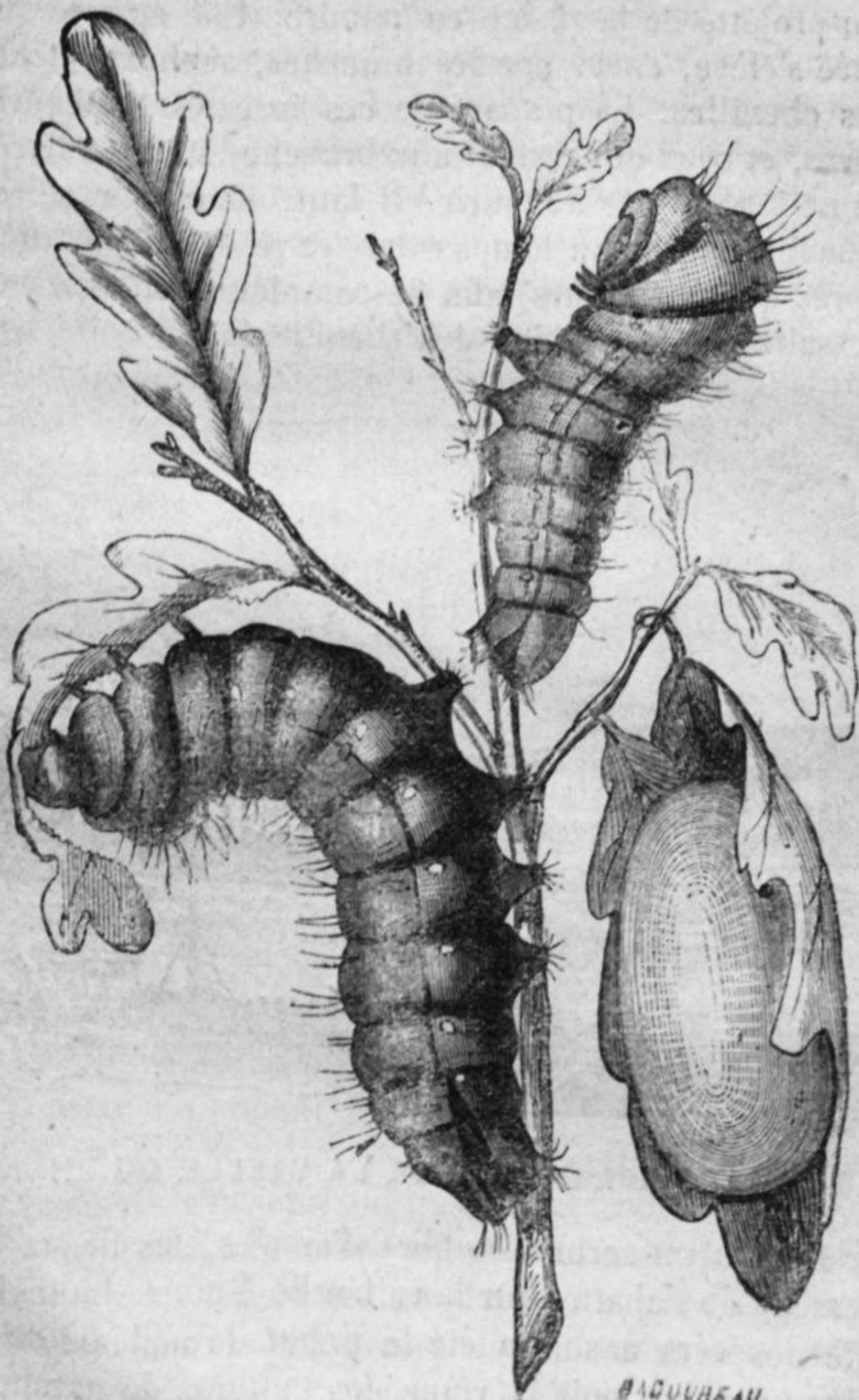
En contribuant, dans une large mesure, à la destruction de ce parasite tenace, la perdrix nous rend un service des plus signalés. Aussi dans l'intérêt de l'agriculture comme dans celui de la chasse, le cultivateur, et surtout les autorités municipales, devraient-ils sévir contre les destructeurs de couvées de perdrix, et, loin d'empêcher la multiplication de ces utiles oiseaux, devraient, au contraire, la favoriser de leur mieux.

DESTRUCTION DES CHENILLES.

Les chenilles constituent un fléau périodique contre lequel on ne connaît que deux remèdes : la multiplication des oiseaux insectivores et l'échenillage. Cette dernière opération est même prescrite par les arrêtés préfectoraux et municipaux, et quiconque se refuse à écheniller ou néglige cette opération s'expose non-seulement à voir les feuilles de ses arbres dévorées à peu près complètement, mais aussi il encourt des peines légales.

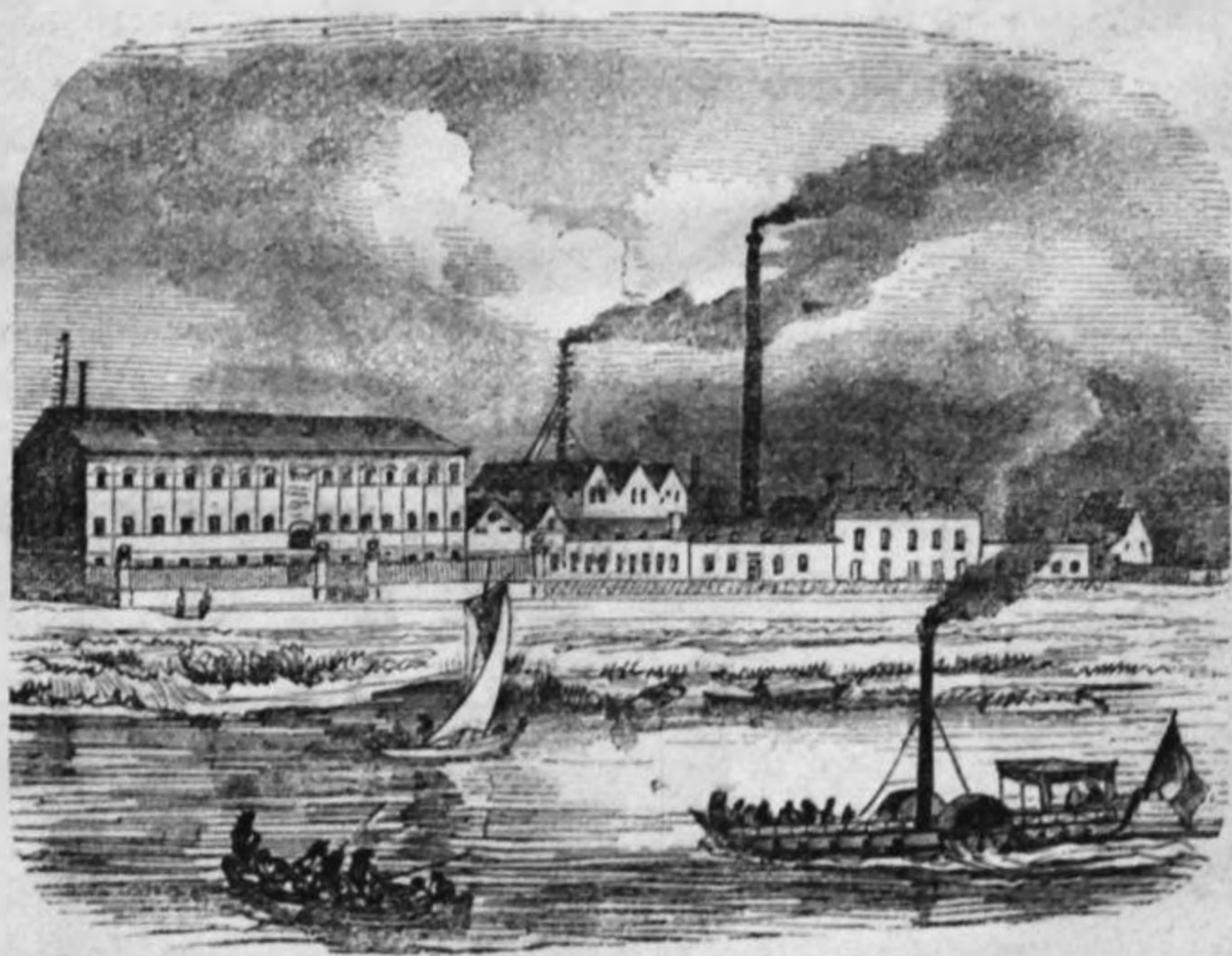
Écheniller est cependant une opération longue, pénible et quelquefois à peine efficace. Un arboriculteur a essayé d'un procédé qui, s'il tient toutes ses promesses, rendra facile et rapide l'opération de la destruction des chenilles. On prend un fourneau ou ré-

chaud portatif que l'on place sous les pommiers,



B. DUCHEAU

poiriers ou autres arbres chargés de chenilles. Le réchaud est rempli de charbons ardents sur lesquels on projette de la résine en poudre. Une épaisse fumée s'élève, enveloppe les branches, asphyxie et tue les chenilles. La plupart de ces insectes tombent à terre, et ceux qui restent aux branches sont paralysés et ne tardent pas à mourir. Il faut, pour agir efficacement, choisir un temps calme et répéter l'opération après quelques jours, afin de compléter, si c'est nécessaire, la destruction des chenilles.



LE CANAL D'IRRIGATION DE LA VALLÉE DU RHONE.

Depuis un certain nombre d'années, les fléaux ne cessent de s'abattre sur la vallée du Rhône. La maladie des vers à soie a été le début, la maladie de la vigne a suivi, puis la ruine des cultures de garance,

par suite de la fabrication industrielle de l'alizarine artificielle, a été consommée.

Un ingénieur, M. Dumont, a pensé que si la culture de la garance ne peut être relevée et si l'élevage des vers à soie, dont la maladie est à peu près enrayée aujourd'hui, doit attendre plusieurs années encore avant de retrouver son ancienne prospérité, on peut immédiatement sauver les vignes en appliquant, d'une manière générale, le procédé de la submersion. Les viticulteurs qui ont pu, ainsi que l'a recommandé M. Faucon, inonder leurs vignobles pendant la saison d'hiver, ont sauvé leurs ceps des ravages du phylloxera et ont obtenu de bonnes récoltes.

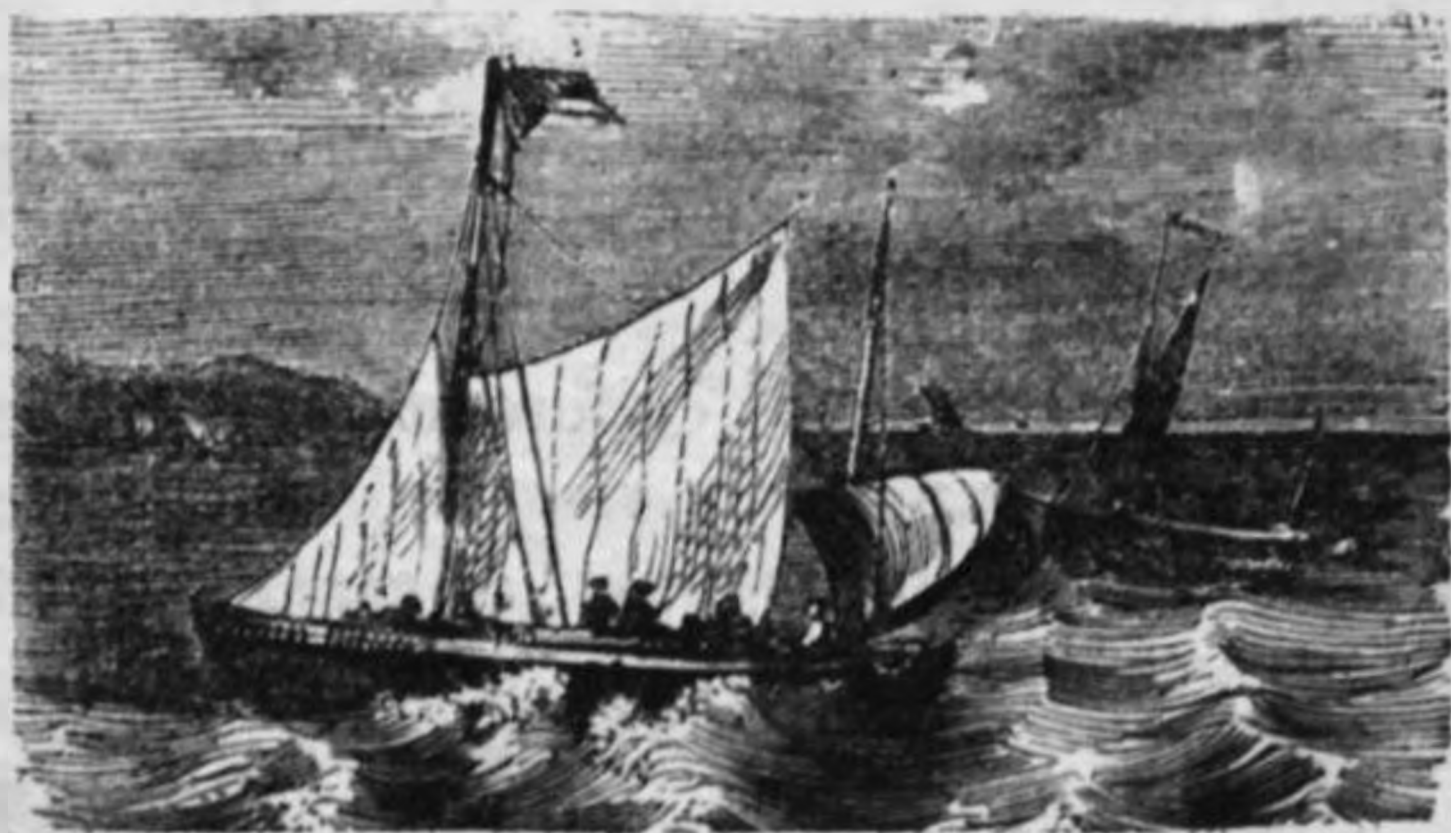
Mais pour submerger les vignes, il faut de l'eau en quantité énorme et surtout à portée des vignobles. C'est pourquoi M. Aristide Dumont a été chargé par le gouvernement de faire les études d'un canal d'irrigation destiné à répandre dans la vallée du Rhône les eaux du fleuve qui aujourd'hui ne se trouvent qu'à la disposition des seuls cultivateurs riverains. Ce canal prendrait l'eau au dessus du bourg des Roches-de-Condrieu pour traverser, en les irriguant, les départements de la Drôme, de Vaucluse, du Gard, de l'Hérault et de l'Aude, et se terminerait dans les environs de Montpellier. La dépense totale est évaluée à cent dix millions de francs.

Indépendamment de la culture de la vigne qu'il rendrait possible sur quatre-vingt mille hectares de terrains pouvant être submergés, ce canal permettrait d'obtenir dans l'avenir, sur des terrains à peu près incultes, un demi-million de tonnes de foin, sans compter l'herbe, pour nourrir au moins cent mille têtes de bétail.

Quatre ans devant suffire pour l'achèvement de ce canal, source certaine de richesses pour les particuliers et de fructueux revenus pour l'État, on ne peut que souhaiter le voir réalisé dans le plus bref délai et que regretter que l'administration, depuis trois ans qu'elle possède les plans et devis, ne se soit pas encore décidée à le faire ouvrir.

PROCÉDÉ POUR FAIRE DE L'ENCRE ROUGE

Prendre 125 grammes de râpures de *bois de Brésil*, 30 grammes d'*alun* et 30 grammes de *crème de tartre*. Faire bouillir ce mélange dans un litre d'eau clarifiée jusqu'à ce que celle-ci soit diminuée de moitié; filtrer à chaud l'infusion ainsi obtenue, au travers d'un filtre de laine, et y ajouter ensuite 30 grammes de *gomme arabique* et 30 grammes de beau *sucré*. On obtiendra ainsi de bonne encre rouge à laquelle il suffira, pour l'empêcher de moisir, d'ajouter un peu de sel. Cette encre devra être renfermée dans des bouteilles bien closes.



UN DEBUT DANS LA VIE D'EXPLORATEUR

LE MARQUIS DE COMPIÈGNE

Un voyageur jeune encore, mais dont le nom avait acquis une grande notoriété, est mort au Caire au mois de mars 1876, à la suite d'un duel. M. le marquis de Compiègne avait débuté par être auditeur au conseil d'Etat ; mais, saisi par l'amour des voyages, il avait parcouru une partie de l'Amérique, entrepris et mené à bonne fin un voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Par sa relation de ce dernier voyage (1), et par les découvertes géographiques et scientifiques qu'il avait signalées, M. de Compiègne s'était élevé du premier coup au rang des voyageurs illustres, et il soutenait dignement l'honneur du nom français à côté de Livingstone, de Baker, de Cameron. Le résultat principal des courses de M. de Compiègne dans l'Afrique centrale a été de nous faire connaître le cours du fleuve Ogouvé, l'un des principaux de cette région, de fournir des indications précieuses sur les dialectes des habitants de ces pays et de rapporter un grand nombre de spécimens d'espèces animales à peu près inconnues de nos naturalistes ou très-rares dans les collections européennes.

Quelques mois avant sa mort, il avait publié sous le titre : *Voyages, chasses et guerres*, un intéressant volume auquel nous empruntons le récit suivant :

« Nous vîmes arriver à Sand-point, en face de la

(1) *Afrique équatoriale* : I. *Gabonais, Pahouins, Gallois*. II. *Okanda, Bangouens, Osyeba* etc. — Deux volumes in-18, avec gravures et cartes. Prix de chaque volume : 4 francs. E. Plon et C^{ie}, éditeurs.

demeure de Titus, un bateau d'aspect misérable, dont les voiles en lambeaux ne semblaient se gonfler que par un vrai miracle ; il en sortit trois hommes, ou plutôt trois sauvages, armés de longues carabines, vêtus de grandes redingotes noires toutes déchirées, et de pantalons vingt fois rapiécés, avec des guêtres de cuir.

« Ce sont d'excellents chasseurs, les Holcome, me dit Titus ; ils viennent sans doute m'apporter des peaux d'ours. »

Les Holcome apportaient en effet cinq peaux d'ours ; ils habitaient au milieu des marais une petite plantation, sur laquelle ils me firent des récits prodigieusement attachants pour moi. Chez eux les ours, les cerfs, les chats sauvages, les racoons s'y trouvaient à foison ; les dindons sauvages n'y étaient pas rares ; quant aux aigrettes et aux spatules roses, sur le compte desquels je me renseignai tout spécialement, on les y trouvait en telle quantité, qu'il serait facile aux fils Holcome d'en tuer cinquante par jour. « Au reste, me dit le père, vous pouvez vous en assurer par vous-même ; si vous aimez la chasse, venez vous installer dans notre ferme. Il n'y a pas un endroit dans toute la Floride où l'on voie plus de gibier. »

Une seule chose me faisait hésiter à prendre Holcome au mot et à aller passer chez lui quelques semaines : l'aspect repoussant de cet individu et de ses fils m'inspirait une défiance instinctive ; je pris Titus à part et lui demandai ce qu'il fallait penser des Holcome :

« Ne vous effrayez pas de leur extérieur, me dit-il ; ce sont de braves gens, et vous serez très-bien chez eux. »

Titus, en me parlant ainsi, savait très-bien que les Holcome n'étaient pas de braves gens et que je serais très-mal dans cet intérieur; mais les Holcome lui devaient de l'argent, et il conçut immédiatement la pensée de mettre une saisie-arrêt sur ce que j'aurais à leur payer pour mon séjour chez eux. J'offris donc à Holcome de partir avec lui; il fut convenu que je payerais au père, pour me nourrir et me loger pendant un mois, cinq dollars (vingt-cinq francs), et à un de ses fils, pour chasser à mon profit durant ce temps, vingt-cinq dollars.

Le lendemain, dès l'aube, nous mîmes à la voile; il ventait frais, et nous fîmes assez bonne route. Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes près d'une forêt entourée de marécages appelée Cider-Camp. Un grand bateau était déjà mouillé devant Cider-Camp, et un homme se chauffait les mains à un grand feu sur le rivage : j'avais eu toute la journée des vomissements et une fièvre de cheval.

« Vous avez de la chance, me dit Holcome, voici le docteur Moore, il vous soignera. »

Au moment où nous débarquions, le docteur Moore vint à nous et serra la main de Holcome qu'il connaissait de longue date. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez distingué de manières, à l'aspect doux et serviable. On lui expliqua mon cas : il m'examina avec soin, m'apprit que j'avais le *swamp fever* (ou fièvre de marais), ce que je savais aussi bien que lui, et me prescrivit une nourriture saine et abondante. En fait de nourriture saine et abondante, nous n'avions ce soir-là que les restes de l'opossum de la veille et de la bouillie de maïs. Le docteur me fit ensuite présent de deux oranges, un cadeau vrai-

ment royal pour moi, et nous passâmes la nuit couchés côte à côte. Le lendemain matin, comme il allait dans une direction opposée, nous nous quittâmes, non sans protestations réciproques d'amitié.



Holcome, le chasseur.

« Il est très-bien, le docteur, dis-je à Holcome en regardant le bateau de Moore filer sous le vent, mais il a choisi un singulier endroit pour exercer la médecine : il faut naviguer pendant trois jours pour aller d'un client à l'autre, et de plus, soit dit sans vous offenser, les clients ne doivent pas être très-payants ici, — Je ne crois pas que Moore ait jamais été méde-



Le marquis de Compiègne.

cin, me répondit Holcome; en tous cas, il n'exerce pas la médecine ici.

— Et pourquoi l'appelle-t-on docteur, alors ?

— Parce qu'il en sait plus long que nous.

— Vraiment, et pourquoi est-il venu ici ?

— Parce qu'il a été obligé de quitter son pays.

— Obligé ?

— Oh ! à peu près : il a tué son beau-frère !

— Tué son beau-frère... en duel ?

— Ils ont eu une querelle, et il lui a brûlé la cervelle. »

Je commençais à me faire aux mœurs du pays ; mais, c'est égal, ce trait de mon nouvel ami me parut roide.

Nous passâmes tout le jour et toute la nuit en bateau.

« Demain matin, me dit Holcome, nous arriverons dans mes propriétés. »

Le 24 février, en effet, à sept heures du matin, nous étions en face d'un monticule émergeant d'un marécage et couvert d'arbres touffus. Un espace de trois à quatre cents mètres carrés avait été défriché par le feu et planté de cannes à sucre et de céréales. Dans cette clairière on distinguait une petite cabane en très-mauvais état, devant laquelle se chauffaient au soleil trois gros chiens et toute une nichée d'enfants. A notre vue, chiens et enfants se levèrent ensemble, aboyant et criant à qui mieux mieux : les enfants avaient des figures en lame de couteau et des yeux de fouine, tout le portrait de leur père : on eût dit une nichée de chacals ; puis arriva un grand garçon à l'aspect méchant et brutal, et enfin une grande fille de vingt ans environ, haute de six pieds, bâtie

comme un Hercule et d'une saleté sordide. Tous à la fois entouraient leur père en criant :

« Papa, as-tu rapporté du maïs? Papa, as-tu rapporté du sucre? Papa, est-ce que nous mangerons du lard, ce soir?

— Quelle belle famille! fit Holcome avec une admiration sans mélange, j'en ai neuf comme cela!

— Donnez-vous donc la peine d'entrer dans notre maison », me dit de son air le plus gracieux miss Nancy, la demoiselle géante.

Et elle me précéda jusqu'à *leur maison*. Certes, je ne comptais pas trouver Holcome logé comme un ambassadeur, mais j'avoue que je ne m'étais pas attendu à ce superlatif de misère et surtout de saleté : pas de table, pas de couchette, une terre humide pour plancher; il n'y avait littéralement que les quatre murs faits avec des troncs de palmiers et un toit en chaume. Seulement, entre ce toit et le sommet des murs, on avait aligné des bambous serrés les uns contre les autres, de manière à former une sorte de claire-voie sur laquelle gisaient quelques haillons, un fusil, des choux palmistes et quatre marmites plus ou moins fêlées. C'est là ce que Holcome appelait son grenier : on y montait par une petite échelle. Toute la chambre avait quatre mètres de longueur sur trois de largeur : c'est là qu'il allait me falloir vivre pendant un mois avec dix personnes et trois chiens.

« Diable! dis-je à Holcome, et où coucheraï-je?

— Mon Dieu! me dit-il, ma famille et moi nous couchons généralement par terre, mais si vous préférez coucher dans le grenier, vous y serez très-bien.»

Le sol était noir de puces, ce n'est pas une manière de parler : on les voyait courir sur le sol comme

une colonne de fourmis *bashikoué* dans un sentier *gabonais*. Je me berçais de la douce illusion que ces animalcules malfaisants ne savaient pas grimper, en sorte que je préférerais élire mon domicile dans le grenier. On rangea les marmites cassées, on étala une couverture sur les bambous, on mit à mes côtés une cruche pleine d'eau, et je m'étendis sur cette couche singulière où, perché au-dessus des Holcome, je passai presque entièrement mes jours et mes nuits pendant six semaines.

A peine m'eurent-ils installé dans mes appartements, Holcome la fouine, Tom la brute, et Russ l'ours (ce sont les surnoms qu'une connaissance approfondie de leur caractère me fit donner plus tard à nos hôtes), jaloux de me montrer leur habileté comme chasseurs, prirent leurs fusils et s'enfoncèrent dans les bois. Ils revinrent à quatre heures littéralement chargés de gibier. Tom portait un grand cerf sur ses épaules, Holcome avait deux canards et trois racoons, et, ce qui me fit non moins de plaisir, Russ m'avait tué une douzaine d'aigrettes blanches. Un quatrième rejeton d'Holcome, Fetch, resté près de la maison, avait pêché à la ligne et pris plusieurs poissons. Il y avait donc de quoi faire un repas monstre. La fièvre m'avait quitté, et, comme il arrive souvent après les accès de fièvre paludéenne, j'avais une faim vorace. Il faut avoir passé par la *vraie misère* pour savoir combien la faim rapproche l'homme de la brute : j'éprouvais une joie bestiale en voyant arriver toute cette viande. « Enfin, pensai-je, je vais donc faire un festin de Balthazar. » Pour tromper mon impatience, je pris mon fusil, et, me trainant à quelque deux cents mètres de la maison, je m'assis sur le



Russ, le tueur d'ours.

bord de l'eau. J'espérais pouvoir tirer une espèce de pélican nouvelle pour moi et rare en Floride : les pélicans blancs, dont j'avais vu en arrivant une grande bande qui pêchait là. Vers six heures je rentrai : devant l'habitation, une marinite gigantesque était suspendue au-dessus d'un feu brillant; pareils aux sorcières de Macbeth, les Holcome, grands et petits, dansaient et hurlaient tout autour; je m'approche tout alléché, je vérifie le contenu du réceptacle : horreur et déception ! Dans cette chaudière infernale bouillaient à la fois des morceaux de cerf, les deux canards, un demi-racoon et tout le poisson. J'invec-tivai énergiquement Fetch, le cuisinier, qui, blessé dans son amour-propre de gâte-sauce, répondit en grommelant que, quand on était si difficile, on n'avait rien de mieux à faire que de rester chez soi. Il me fallut couper un morceau de la partie encore intacte du cerf et la faire griller sur des charbons.

Je trainai une misérable existence dans la tanière des Holcome; la fièvre et la faiblesse m'empêchaient d'ordinaire de suivre mes hôtes dans leurs chasses, d'autant plus fatigantes qu'il fallait faire au moins dix milles en bateau avant d'arriver aux forêts dans lesquelles se trouvait le gibier. Je passais toutes mes journées perché sur mon lit, dont les bambous me paraissaient de plus en plus durs, rongé de puces, agacé par le tapage incessant de la marmaille. Ma seule distraction, quand je n'avais pas la fièvre, était de me promener, mon fusil d'une main, un bâton de l'autre, dans cette île devenue pour moi une véritable prison; je n'avais pas même la consolation de voir ma collection d'histoire naturelle s'augmenter rapidement : il était bien, bien rare que mes chasseurs

payés, Russ et Tom, m'apportassent quelque pièce que je n'eusse pas encore.

D'un autre côté, il semblait que les Holcome eussent tué le premier jour tout ce qu'il y avait de gibier mangeable, maintenant ils n'apportaient plus que des racoons. Le racoon est un animal à peu près de même taille et de même espèce que le renard, duquel il diffère surtout par la couleur de son pelage, qui est jaune sale et noir. La famille Holcome en aimait avec passion la chair à la fois coriace et huileuse.

« Allons! criaient en chœur enfants et grandes personnes, quand les chasseurs revenaient, nous aurons ce soir *a big, fat coon*, un gros, gras racoon. » Ce gros, gras racoon, que l'on mangeait invariablement bouilli, et dont la graisse jaune surnageait par quantités énormes dans la marmite, avait fini par me causer un dégoût tel que, bien des mois après, le seul nom du fétide animal me donnait encore des nausées. Les lignes étant cassées, on ne prenait plus de poisson. La famille Holcome s'étant jetée, comme la misère sur le pauvre monde, sur les petites provisions de biscuits, de café et de sucre que nous avions apportées de chez Titus, il n'en resta plus une parcelle au bout de cinq ou six jours. Je serais mort de faim, car je me serais, Dieu me le pardonne! plutôt laissé mourir de faim que de manger du gros, gras racoon, si l'on n'avait retrouvé pour moi dans le jardin une petite quantité de patates douces que je faisais cuire sous la cendre. D'ailleurs, la fièvre m'ôtait pendant douze heures sur vingt-quatre l'envie de manger : les nuits, les nuits surtout, me paraissaient mortellement longues ; il m'était presque impossible de fermer l'œil ; au milieu de la chambre

brûlait un assez grand feu que l'on entretenait avec soin pour chasser les moustiques. D'abord, tous les Holcome, vaincus par les fatigues de la journée, s'endormaient comme des marmottes, et le son de leur ronflement sonore comme la trompette du jugement dernier remplissait la chambre. J'avais beau siffler, pousser des cris, faire pleuvoir du haut de ma niche tout ce qui me tombait sous la main, rien ne bronchait. Vers deux heures du matin, quand ce premier élan de sommeil commençait à se calmer, quelqu'une des dix personnes couchées en bas s'éveillait, expulsait les chiens, qui infailliblement s'étaient introduits dans la case, puis, martyrisée par les puces, allait à la clarté du foyer se livrer à une grande poursuite de ces minuscules ennemis, vigoureux sauteurs, comme on le sait, et fort difficiles à attraper. Bientôt un autre membre de la famille s'éveillait à son tour, grognait un formidable « *Damn the fleas!* » (Au diable les puces!) et venait rejoindre le premier auprès du feu : un autre suivait son exemple, puis un autre, si bien que, vers deux heures du matin, toute la famille Holcome, assise en rond, donnait la chasse aux puces et faisait craquer sous ses dents vigoureuses toutes celles qu'elle parvenait à attraper.

Tel était l'ordinaire : il était du reste constamment assaisonné par des incidents supplémentaires. Une nuit, mademoiselle Holcome, la géante, eut le délire : elle se leva dans le costume le plus simple, et, déclarant qu'elle voyait le ciel entr'ouvert et sa mère qui lui tendait les bras, se mit à gesticuler comme une possédée : on eut toutes les peines du monde à la calmer. Une autre fois, Russ, l'ours, sous le fallacieux prétexte de tuer un hibou perché sur la maison,

envoya un coup de fusil dans la toiture à un pied au-dessus de ma tête.

Combien de fois, dans ces longues nuits d'insomnie, je me suis relevé pour aller regarder à quelle hauteur était le Chariot, constellation qui me servait d'horloge ! Avec quelle joie je saluais l'apparition de l'étoile du matin, et, avant elle, le cri d'un petit pluvier, le plus matinal de tous les oiseaux !

Marquis DE COMPIÈGNE.



Épithaphe copiée au cimetière Montparnasse :

A mon amie !

*Ici repose Jeanne-Agathe-Rose B..., dite la vierge
phénomène, bien connue par sa beauté et son bon cœur,
Elle pesait 540.*

*Son véritable ami ne se consolera jamais.
Ainsi soit-il.*

UN ANGE GARDIEN

Ce que je vais vous raconter est une histoire vraie. Je ne l'ai nullement inventée, mais seulement retenue d'un charmant conteur. Ce conteur, qui était-il donc ? Vraiment son nom m'échappe... C'est... mais passons... toujours est-il que voici l'histoire.

Lui était notaire. Elle était quelquefois battue quand son mari, qui n'avait qu'un vice, mais un véritable et maître vice, s'y était abandonné avec trop de cet esprit de suite que tout bon notaire doit apporter dans tous les actes de sa vie et de son étude. Il aimait la bouteille, et contre sa panse rebondie sa raison trébuchait à peu près tous les jours sur le coup de deux heures à deux heures trente-cinq. Quand le temps était froid et humide, en automne et en hiver, nulles conséquences trop fâcheuses ne dérivait de son péché ; mais si le soleil dardait ses chauds rayons, alors l'ivresse notariée prenait des allures vraiment pittoresques et parfois tapageuses. Du rose le plus tendre et du plus pur azur, les idées de notre tabelion s'assombrissaient peu à peu, la nuance de ses sentiments se fonçait du rose au rouge et de l'azur au noir. Si d'abord il avait ri et chanté, il continuait en gourmandant les enfants, bousculant ses clercs, secouant et battant madame la notairesse ; puis terminant par l'explosion, il cassait assiettes et verres, qui volaient par la fenêtre à la rencontre de quelques têtes de clients.

Arrivé à ce paroxysme, la colère tombait, les bons sentiments renaissaient, et comme la pluie succède à



Il prenait des allures vraiment pittoresques.

l'ouragan, le bonhomme, se sentant envahi par les remords, avait honte de son intempérance, était navré de sa conduite, il s'en prenait à lui-même, il en voulait à la bouteille qu'il envoyait rejoindre les victimes de sa fureur, et enfin, se laissant choir dans son fauteuil, il se lamentait et se répétait à lui-même : Pauvre père !... pauvre père !... Il mettait dans ce cri de pitié de lui-même pour lui-même cette fixité d'idées qui caractérise l'ivrogne par habitude, répétant sans relâche : Pauvre père !

Devant un tel désespoir, qui n'aurait été touché ? Devant un tel repentir, qui n'aurait pardonné ? Tous ceux qu'avait effrayés et éloignés sa colère revenaient alors à lui, son chien tout d'abord, puis sa femme, ses enfants, sa servante, en dernier lieu ses clercs, et pour le calmer, on lui offrait la camomille conjugale et filiale en répétant avec lui : Pauvre père !...

Mais dans cette maison, enfer à midi, patriarcale à six heures le soir, Margot, une pie noire et luisante, avait reçu l'hospitalité. Au même titre que le chat qui ronronnait, que le chien qui léchait la main de son maître, Margot faisait partie de la famille ; elle avait ses entrées à l'étude comme au parloir, dans la salle à manger comme dans le salon, et partout son franc parler ; elle aussi, devant la misère et le repentir du maître, répétait, à force de l'avoir entendu : Pauvre père !... pauvre père !...

Cette scène de famille se renouvelait à peu près tous les jours, été comme hiver ; mais une année, quand soufflèrent les premières brises printanières, quand la nature en réveil vint faire vibrer jusqu'au fond des cœurs des sentiments intimes, Margot la pie ne put échapper à la loi commune ; un soir d'avril,

sa voix manqua au concert de condoléances et de pardon... Un « pauvre père » fit défaut au notaire éperdu dans les songes vaporeux d'une ivresse de Jurançon.

Huit jours, quinze jours se passèrent, puis un, puis deux mois... Margot ne revenait... Sa note manquait toujours... Bref, on n'y pensa plus, et M. le notaire n'en déranger pas pour cela un point à ses fâcheuses habitudes.

Trois mois après, en juin, je crois, madame la notairesse eut à se rendre au bourg voisin, et, pour couper au plus court, prit la traverse qui passe sous bois. Le même jour et à la même heure, M. le conservateur des hypothèques résidant au bourg, jugeant celles-ci suffisamment conservées sous la surveillance de son clerc, prenait le même sentier de traverse pour se rendre au village voisin du bourg. Tout naturellement il y eut rencontre, tout naturellement aussi on s'arrêta un instant, et, par galanterie, M. le conservateur voulut accompagner madame la notairesse en lui exprimant, de vive voix, cette fois, la respectueuse admiration que, jusque-là, ses yeux seuls avaient pu lui manifester. Madame la notairesse était séduisante vraiment; M. le conservateur ne manquait ni d'esprit ni d'humour; si bien que la promenade sembla courte, et que, fortuitement, le chemin empierré du village et du bourg se trouva abandonné pour le sentier fleuri des amoureux. On marcha la main dans la main, on s'assit au pied d'un hêtre touffu, et sans doute M. le conservateur allait porter à ses lèvres cette main blanche et potelée, moite et complaisante, lorsqu'une voix, qui semblait venir d'en haut, leur modela doucement, d'un ton plaintif et

triste d'abord : Pauvre père ! pauvre père ! puis se renforçant et devenant menaçante , aiguë : Pauvre père ! pauvre père ! disait-elle , et , dans leur terreur , les quasi-coupables s'imaginaient l'entendre sortir des entrailles de la terre , de l'arbre qui les abritait , de ceux qui bordaient le chemin.

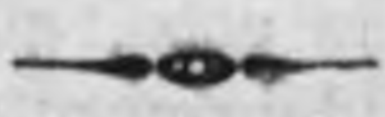
Eperdus , ils furent sur pied d'un bond , et pendant que M. le conservateur regagnait en toute hâte le bourg , oubliant la course si pressée qu'il devait faire au village , elle , madame la notairesse , ne songeait plus à ce qui l'obligeait à aller au bourg , et , sans regarder derrière elle , rentrait dans sa maison pour retrouver M. le notaire plongé dans la confection d'un bail aux innombrables clauses...

— Comment , vous ici ! dit-elle haletante , vous n'étiez donc pas dans le bois ?...

— Dans le bois , mais non , puisque je tabellionne... répondit-il en levant ses lunettes.

Et avant qu'elle fût revenue de son émotion , la vitre résonna sous les coups redoublés d'un bec d'oiseau... C'était Margot , Margot qui , elle aussi , revenait au giron de la famille , non pas seule , mais avec trois petites pies qui voletaient autour de leur mère en caquetant comme si elles étaient enchantées d'être au monde.

Madame la notairesse comprit ; elle ouvrit à l'oiseau , elle le prit et le caressa en se surprenant à l'appeler mon ange , et pendant qu'une larme perlait au bord de ses beaux cils , elle se penchait vers son mari et l'embrassait au front en murmurant : Pauvre père !...



VARIÉTÉS.



LE SERPENT DE MER.

Le serpent de mer est-il un mythe, ou bien son existence est-elle incontestable?

Nous croyons que dans l'état actuel de nos connaissances, et malgré les progrès remarquables de l'histoire naturelle, la plus grande partie des animaux marins n'a encore été étudiée que très-superficiellement. Par conséquent, il serait difficile de se prononcer en toute sûreté sur l'existence ou la non-existence du serpent de mer. Rappelons cependant qu'il y a une vingtaine d'années, un aviso français, l'*Alecton*, rencontra en plein Océan un animal gigantesque qu'il essaya vainement de harponner et dont il ne put ramener à bord qu'un fragment d'un poids considérable. La perte de ce fragment ne parut pas affaiblir le monstre, qui disparut dans les flots. L'animal rencontré par l'*Alecton* était un poulpe gigantesque dont les ten-

tacules ou bras plus gros que le corps d'un homme et longs de plus de dix mètres apparaissaient à la surface de l'eau comme autant d'énormes serpents.

Il se peut que des marins ayant aperçu des poulpes gigantesques semblables à celui que rencontra l'*Alecton*, en aient été effrayés au point de ne pas en distinguer suffisamment la forme, ou bien que, la distance les ayant trompés, ils aient cru voir des serpents de mer.

Cependant un officier de la marine française affirme que dans le golfe du Mexique, sur les côtes du Centre Amérique, on rencontre parfois, nageant en pleine mer, des serpents mesurant deux mètres de long sur huit ou dix centimètres de circonférence, paraissant vivre dans leur élément propre, et non comme s'ils se trouvaient accidentellement dans l'Océan. L'impossibilité de s'emparer de quelqu'un de ces animaux n'a malheureusement pas encore permis de se rendre compte de leur nature, de leur conformation, et de savoir s'ils sont armés de crochets venimeux.

On raconte aussi que, dans les mêmes parages, on a parfois vu surgir à la surface de l'eau un énorme animal, au corps très-allongé, nageant à fleur d'eau en déployant au-dessus des flots une sorte de membrane assez large et élevée offrant de loin l'apparence d'une voile blanche et diaphane.

Notons également que, même dans nos ports de mer, les pêcheurs apportent des congres ou anguilles de mer plus gros que la cuisse d'un homme et longs de plus de deux mètres. Il est vraisemblable que dans les parties tout à fait inexplorées des océans peuvent exister des congres de dimensions vraiment colossales,

et que leur apparition à la surface des eaux peut avoir été l'origine des légendes du grand serpent de mer.

Récemment, en juillet 1876, le capitaine Drewar, du brick anglais *la Pauline*, crut devoir, à son retour en Angleterre, se rendre, lui et son équipage, devant le juge du tribunal du petit port de Riffles pour faire sous serment la déclaration suivante :

Le 8 juillet, se trouvant au large du cap Saint-Roque, sur la côte du Brésil, le capitaine Drewar vit assez près de son bâtiment trois grands cachalots. Autour du corps de l'un d'eux un énorme serpent de dix mètres de long se tenait enroulé. Ce serpent, dont la circonférence parut être de deux ou trois mètres, fit plusieurs fois le tour de sa victime et, l'entraînant sous les flots, disparut avec elle. Cinq jours après, un serpent, peut-être le même, fut aperçu à deux cents mètres de la *Pauline* ; il nageait silencieusement, à fleur d'eau, sauf la tête qui dominait la mer et la queue dont l'extrémité se balançait et se tordait sur elle-même. Le capitaine fit feu, mais le serpent disparut sans qu'on pût savoir s'il avait été atteint.

Ces quelques faits, s'ils ne sont pas encore suffisants pour démontrer d'une manière absolue l'existence des serpents de mer, n'en sont pas moins une preuve qu'il existe au sein de l'Océan des animaux géants à peu près inconnus. En tous cas, ils doivent sans aucun doute éveiller l'attention des marins, des voyageurs et des naturalistes.

LA BALEINE ET LES BALEINES.

Les baleines de corsets de nos élégantes ont subi une telle augmentation de prix que cette pièce impor-

tante de leur vêtement se maintient elle-même à un prix de vente assez élevé.

D'où vient cette augmentation ?

Est-ce une grève des corsetières qui en est la cause ?

Nullement, ce ne sont pas mesdames les corsetières qui se révoltent, mais les baleines elles-mêmes.

Pourchassées sur toutes les mers, traquées dans leurs derniers refuges, cachalots et baleines ont émigré et désormais ne se rencontrent plus que dans les régions les plus froides et les plus difficilement accessibles.

Or, ce sont ces gigantesques animaux, dont la bouche est ornée de fanons, qui fournissent la matière première des corsets, c'est-à-dire ces lames cornées, longues, étroites, minces, élastiques, qui soutiennent et enjolivent la taille, et que du nom de l'animal on a appelées baleines.

Les fanons sont des lames assez larges et frangées sur les bords qui garnissent la vaste bouche des cétacés du genre baleine. Ces fanons ont pour destination de servir de dents à l'animal et en même temps de grilles par les intervalles desquels passe l'eau, expulsée au dehors, mais que ne peuvent traverser les poissons, crustacés et mollusques dont se nourrit la baleine.

Enlevés de la bouche, les fanons sont séparés les uns des autres, nettoyés, débarrassés de leur bord frangé, puis débités en planches. Ces planches, ayant été amollies par leur exposition à l'action de la vapeur d'eau dans des étuves, sont découpées au moyen de couteaux mécaniques en baguettes minces suivant le sens longitudinal.

Ce sont ces baguettes ou lamelles qui constituent les baleines du corset.

La matière devenant de plus en plus rare, par suite de plus en plus chère, on a essayé de former des baleines artificielles en employant la corne, mais jamais on n'a pu parvenir à réaliser un produit suffisant pour satisfaire la clientèle.

Jadis la pêche de la baleine était pratiquée par les marins français des côtes de Gascogne, de Bretagne et de Normandie ; mais depuis 1869 qu'a désarmé à Nantes le *Wasa*, le dernier de nos bâtiments baleiniers, cette pêche est devenue l'apanage exclusif des Anglais et surtout des Américains du Nord.

Cette pêche, qui s'exerce dans les régions les plus froides du nord, est tout à la fois des plus pénibles et des plus périlleuses. Dans l'hiver de 1876, onze de ces baleiniers, surpris par le froid et la congélation de la mer, ont été enserrés par les glaces, soulevés et brisés. Leurs équipages ont pu se sauver, mais la flotte baleinière et une valeur de deux millions de francs en tonnes d'huile, fanons de baleine et ivoire de morse ont été perdues.

SERPENTS MÉLOMANES.

On nous avait dit, et nous avons cru, que le crotale, appelé plus généralement serpent à sonnettes, est le plus dangereux des reptiles connus.

Erreur, profonde erreur, paraît-il.

Le crotale est inoffensif, c'est le plus doux et le plus bénin des serpents, nous assure M. Trécul, le savant académicien.

En 1848, nous a raconté M. Trécul dans une séance de l'Académie des sciences, je voyageais dans l'Amérique du Nord, où il y a beaucoup de serpents à sonnettes. Je prenais la baguette de mon fusil et j'y attachais une ficelle comme pour faire une ligne de pêche. Au bout de la ficelle était ménagé un nœud coulant. On rencontrait un crotale, on le réveillait, on l'agaçait, il se redressait, sifflait, se balançait d'un air menaçant. C'était le moment choisi pour lui passer le nœud coulant autour du cou. Saisi et enlevé, l'animal ne bougeait plus, semblait un jonc en bois de sycomore, et il devenait facile, ou de le tuer ou de l'enfermer dans une boîte pour le conserver...

Ces détails, donnés par M. Trécul pour prendre la plupart des serpents à sonnettes dont il a enrichi les galeries du Muséum, arrivaient à propos d'une communication faite par M. Lucan, médecin à Laudana (Congo). M. Lucan avait envoyé à l'Académie un piège avec lequel les nègres prennent et détruisent les serpents venimeux, notamment le crotale. Ce piège est un tube dont les parois, formées de roseaux entrelacés, se resserrent dès que le serpent s'y est introduit et par suite des efforts que fait l'animal pour s'échapper.

Cette espèce de souricière est amorcée à l'une de ses extrémités à peu près comme le sont nos différents pièges, c'est-à-dire que l'appât destiné à séduire le serpent se trouve placé de telle sorte que celui-ci ne peut l'atteindre sans passer par le tube; celui-ci est, en apparence, assez large pour lui laisser libre circulation.

Puisque nous parlons *serpents*, ne quittons pas cet intéressant sujet sans raconter une histoire qui nous a

été donnée comme absolument authentique par un de nos amis, capitaine au long cours.

Cet ami venait de quitter la côte du Sénégal avec un chargement de laine quand, après cinq ou six jours de mer, il descendit dans la cale pour inspecter le mode d'arrimage ou d'installation des marchandises. Quel fut son étonnement, et ajoutons aussi son malaise, quand il se trouva tout à coup en présence d'un boa constrictor de quatre mètres de long !

Remonté sur le pont en toute hâte, il donna l'ordre de fermer la cale en attendant que les dispositions fussent prises pour se rendre maître du reptile sans le moindre danger. Cette opération, conduite par un vieux maître d'équipage provençal, qui ne craignait ni Dieu ni diable et encore moins les serpents, fut d'autant plus facile que le boa était plongé dans une torpeur digestive provenant de ce que, la veille, il avait englouti dans sa vaste gueule le chat du bord, pour son malheur égaré parmi les balles de laine.

Mais comment ce boa avait-il pénétré dans un navire resté au milieu de la rivière sans approcher du rivage ? Pourquoi cet animal avait-il eu la singulière idée de se glisser de sa retraite jusqu'au fleuve, de le traverser pour arriver, sans être aperçu, jusque dans la cale ?

Ce pourquoi, on fut longtemps à le découvrir, quand un jour un matelot, ayant saisi un vieil accordéon, se mit à le réparer, puis à en tirer des sons ; on vit le boa conservé sur le pont, dans une grande caisse percée de trous, se réveiller, se remuer, puis se redresser autant que le lui permettait son étroite prison.

Ce fait, qui tout naturellement attira l'attention du

capitaine et de l'équipage, réveilla en même temps leurs souvenirs.

Les matelots se rappelèrent en effet que peu de jours avant le départ du bâtiment, on avait dansé à bord aux sons de ce même accordéon. Sans nul doute, les accords de l'instrument avaient agi sur le système nerveux du boa comme autrefois les sons de la lyre d'Orphée sur les animaux féroces de la Macédoine : captivé, subjugué, fasciné, le serpent s'était glissé jusqu'à la source quasi harmonieuse, sans songer qu'il abandonnait pour toujours ses bois natals et allait perdre sa liberté.



STATISTIQUE DES DÉMÉNAGEMENTS A PARIS.

Il résulte d'un travail de statistique relatif au nombre des déménagements qui s'opèrent à Paris que la ville contient trente-six mille maisons et qu'il faut compter une moyenne annuelle de quatre déménagements par maison, soit en tout : cent quarante-quatre

mille déménagements. Devant ce chiffre, on ne peut s'étonner du nombre et de la prospérité des entreprises de transports de mobiliers.

LE NOMBRE DE LETTRES DANS LE MONDE ENTIER.

Un Allemand fanatique de statistique évalue à trois milliards trois cents millions le nombre des lettres transportées par la poste de tous les pays du monde, et le poids de ces missives à trente-trois millions de kilogrammes. Etendues toutes les unes à côté des autres, ajoute-t-il, ces lettres couvriraient un espace de quarante-quatre mille hectares, ou à peu près l'étendue de la principauté de Schauenbourg-Lippe, aujourd'hui prussienne.

UN ÉBOULEMENT DE MONTAGNES EN HONGRIE

ET LA DYNAMITE.

Les grands éboulements de montagnes tendraient-ils à se répéter? L'année dernière, nous avons à signaler l'effroyable accident arrivé à l'île de la Réunion. Cette année nous enregistrons l'éboulement survenu dans la nuit du 18 au 19 janvier en Autriche, dans la province de Styrie. Une montagne s'est en partie écroulée près de Steinbrück et a couvert de ses débris le chemin de fer qu'elle dominait. D'après les calculs des ingénieurs, le bloc rocheux détaché de la masse principale mesurait près de deux millions de mètres cubes et s'élevait à la hauteur de dix-sept mètres, soit l'élévation de cinq étages. Non-seulement la voie du chemin de fer a été obstruée,

mais la rivière de la Saan s'étant trouvée barrée, les eaux ont reflué vers leur source en couvrant et inondant plaines, prairies et villages. Pour rendre à la rivière sa liberté, à la voie ferrée sa libre circulation, il a fallu pratiquer des passages parmi le bloc écroulé en faisant sauter les quartiers de roche au moyen de la dynamite. Du reste, l'obstacle a été traité comme si l'on avait eu devant soi un canal à ouvrir, une tranchée à pratiquer dans une montagne naturelle, et non dans un massif de constitution accidentelle.

LE COMMERCE DES ANIMAUX FÉROCES.

Tout est l'objet d'un commerce, même les animaux féroces. Ce commerce en Europe se trouve entre les mains de deux maisons seulement, celles d'un Italien nommé Casanova et celles d'un Allemand de Hambourg du nom de Charles Hogenbeck. En 1862, Casanova fit un traité avec diverses tribus africaines, s'engageant à leur acheter tous les animaux qu'elles pourraient capturer. De ce traité résulta l'importation de plusieurs centaines de mammifères et de reptiles, cédés depuis aux différents établissements zoologiques du continent. En 1874, le voyageur Von Reich d'Asfeld alla au pays de Kossala, prit ou reçut des chefs africains 26 girafes, 22 éléphants, 4 buffles du Cap, 6 antilopes d'espèce rare, 2 tapirs, 2 gorilles, 5 hyènes et 3 léopards. Sans doute piqué au jeu, le chef de la maison Hogenbeck importa 33 girafes, 10 éléphants, 13 antilopes, 4 lions, 5 léopards, 4 hyènes, 5 autruches, 8 rhinocéros et un très-grand nombre de serpents. Il fallut de soixante-dix à quatre-vingts jours pour amener ces animaux de Kossala à

Hambourg. De Kossala à la côte, on avait amené les éléphants, les girafes, les buffles, les antilopes, à pied, attachés les uns aux autres au moyen de cordes et de chaînes. Quant aux animaux féroces, ils étaient enfermés dans une cage, et plus d'une fois les nègres négligents, ayant omis de bien assujettir les portes, furent victimes de leurs captifs qui reprirent leur liberté.

BAINS DE RIVIÈRE... AUTREFOIS.

Nos pères, quand ils voulaient se baigner en rivière, ne se gênaient pas autant que nous ; se déshabiller aussi complètement que possible et se mettre à l'eau était pour eux une chose aussi facile que naturelle. Les endroits les plus fréquentés de la Seine au temps de Louis XIV étaient hors de la ville, sur la grève au-dessus de laquelle s'élève aujourd'hui l'entrepôt des vins.

En 1716, des ordonnances du prévôt de Paris défendirent de se baigner sans être suffisamment vêtu, mais il est probable que ces ordonnances n'étaient guère respectées, car, en 1742, elles furent renouvelées avec la sanction d'un emprisonnement contre les délinquants. A cette époque, des industriels eurent l'idée de former en pleine Seine des enceintes de bateaux auxquels venaient se rattacher les chaînes supportant un fond de bois maintenu dans l'eau à une certaine profondeur.

Ces premiers établissements de bains furent d'abord fréquentés des petites gens qui, se croyant suffisamment garantis contre les regards des passants par les faibles voiles tendues d'un bateau à l'autre, se dis-

pensaient de porter le moindre vêtement. Depuis un demi-siècle, les établissements de bains froids montés sur la rivière se sont multipliés, et aujourd'hui ils se subdivisent en plusieurs catégories suivant leur prix d'entrée et le confortable de leurs installations, mais surtout le genre de société qui les fréquente. Chose curieuse, c'est en 1858 seulement qu'une ordonnance de police prescrivit formellement aux maîtres des établissements de bains à bas prix, dits les bains à *quatre sous*, de veiller à ce que leurs clients fussent toujours revêtus d'un costume de bain ; jusqu'alors..... l'ancienne habitude avait prévalu !...

LA STATUE LA PLUS COLOSSALE DU MONDE.

Un groupe de Français avait ouvert en 1874 et 1875 une souscription pour l'érection, en Amérique, d'un monument destiné à rappeler le concours donné en 1776 aux colonies révoltées contre l'Angleterre et qui sont devenues les Etats-Unis. Le produit de cette souscription a été destiné à la fonte d'une statue colossale de la Liberté éclairant le monde dont l'exécution a été confiée au sculpteur français Bartoldi.

Cette œuvre colossale ne sera guère achevée avant 1878 ou 1879, mais un fragment a pu être envoyé à l'exposition de Philadelphie dès le mois de juillet 1876. Ce fragment était la main devant porter le fanal que soutiendra la statue ; car, suivant le vœu du comité franco-américain, celle-ci doit être à la fois un monument commémoratif et un phare. Ses dimensions sont vraiment curieuses à noter.

Cette main a 4 mètres 30 de longueur, son index 2 mètres de long sur 50 centimètres de diamètre, ou

un peu plus de 1 mètre 50 de circonférence. L'ongle du pouce a 31 centimètres de hauteur sur 36 de largeur. Le diamètre du bras est de 2 mètres, et la longueur de l'avant-bras est de 6 mètres. Le fût du flambeau que porte la main mesure 1 mètre 15 de diamètre. Enfin, sur le rebord de ce flambeau devant former plate-forme, pourront se tenir à l'aise une dizaine au moins de personnes. Comme on le voit, cette statue dont nous pourrons, nous aussi, admirer quelques fragments, si ce n'est même l'œuvre entière, à notre Exposition de 1878, laissera bien loin derrière elle le fameux colosse de Rhodes. Comme ce dernier, elle servira de fanal pour guider les navires, et comme celui-ci s'élevait à l'entrée du port de Rhodes, la Liberté surgira du fond de l'Océan ayant pour base l'îlot de Bedloe à l'entrée de l'Hudson. En tout, ce phare d'une disposition toute nouvelle doit mesurer 71 mètres, savoir 25 mètres pour le soubassement, 34 pour le corps et 13 pour le bras et le flambeau.

Quand cette œuvre sera achevée et montée, elle constituera l'ouvrage le plus colossal sorti des ateliers des fondeurs et n'aura, dans la flèche de Rouen, la *Bavaria* de Munich et Notre-Dame du Puy, en France, que d'humbles satellites.

LA POSTE AUX CHIENS.

Dans les contrées que baigne cette grande mer intérieure d'eaux douces formée par les cinq grands lacs, Supérieur, Huron, Erié, Michigan et Ontario, l'hiver sévit avec une rigueur inconnue dans nos climats, et la neige s'amasse à une hauteur énorme pour

se maintenir pendant plusieurs mois. Cette accumulation et ce maintien de la neige rendent souvent les communications non pas seulement difficiles, mais absolument impossibles, comme la congélation des lacs arrête toute navigation. Les relations commerciales et même postales se trouvent alors suspendues entre certains centres de population. Ce n'est qu'à des traîneaux qu'ont recours les voyageurs qui ont un intérêt tout à fait pressant de circuler.

Pour les dépêches postales, le gouvernement des Etats-Unis a pris des mesures pour assurer l'échange aussi régulièrement que possible des dépêches officielles et privées, et il a recours à tous les moyens de locomotion.

Dans l'état de Michigan, le service de la poste est établi au moyen de service de traîneaux attelés chacun de quatre chiens de forte taille, d'une race tenant du barbet et du boule-dogue.

Les traîneaux sont conduits par des facteurs auxquels il est formellement interdit de monter sur le véhicule qui leur est confié et qui sont chargés de diriger les chiens, de leur frayer la route et d'écarter les obstacles. Afin d'abréger les distances, ils évitent les grandes routes, d'ailleurs perdues sous la neige, et se rendent à travers champs et prairies directement à leur destination. Si, pour se retrouver dans l'immense solitude, les conducteurs se servent comme point de repère d'arbres remarquables, de bouquets de bois dont les troncs émergent de la vaste plaine neigeuse, les chiens peuvent souvent être abandonnés à eux-mêmes, car, grâce à leur flair et après deux ou trois voyages seulement, ils se dirigent sans hésiter vers leur destination.

Le facteur conducteur marche ordinairement derrière le traîneau, portant à la main un bâton ferré qui lui sert à assurer sa marche sur la neige qui vient de durcir et d'égaliser le passage du traîneau.

Sur certains points, au passage de ravins peu larges, des ponts tout à fait primitifs, puisqu'ils se composent de deux troncs d'arbres parallèles jetés en travers du vide et réunis par des planches, ont été établis, servant au passage des traîneaux postaux durant l'hiver, aux communications agricoles pendant l'été. Quant aux cours d'eau, ils sont toujours gelés quand fonctionne la poste aux chiens.

Il faut environ trois jours pour franchir les trente-trois lieues qui séparent Marquette de Sault-Sainte-Marie; les conducteurs et les attelages parcourent donc chaque jour une étape de onze lieues. Le soir, lorsque vient l'heure de s'arrêter pour prendre le repas et se reposer, le conducteur choisit un endroit convenablement abrité du vent, s'adosse à une colline ou à un bouquet de sapins, installe une tente sous laquelle il reposera avec ses chiens, et allume le feu pour la préparation de ses aliments. Il ne s'endort sur le traîneau qu'après avoir pourvu à tous les besoins de ses animaux qui, dès le matin, l'éveillent par leurs aboiements, et d'eux-mêmes vont se mettre à leur place respective devant le traîneau en attendant que leur maître les attelle.



HYGIENE. — LES PRÉSERVATIFS.

L'hygiène est une science tellement nécessaire à l'homme, au point de vue privé et au point de vue public, qu'il n'est permis à personne d'en ignorer les premiers éléments. Aussi regardons-nous comme un devoir de *vulgariser* une des parties les plus utiles de cette science, les notions relatives aux *antiseptiques*, dont les corps savants se sont tant occupés depuis quelques années.

Si l'homme ne peut pas toujours éviter les maladies auxquelles l'exposent les professions qu'il exerce, les variations de température qu'il est obligé de subir, etc., il en est d'autres qu'il peut conjurer, qu'il peut même, quelquefois, complètement éviter ; nous voulons parler des maladies contagieuses.

Jusqu'à ce jour, on s'était contenté, pour combattre les dangers de l'encombrement, les odeurs, les émanations malsaines, d'employer comme désinfectant des vapeurs de chlore, d'iode, etc. ; mais ces vapeurs, outre l'inconvénient qu'elles avaient d'irriter les surfaces malades, les membranes muqueuses des yeux et de la gorge, avaient l'inconvénient immense de ne pas détruire les *ferments morbides*, c'est-à-dire les germes ou corpuscules contenus dans l'air, dont le développement, soit au contact des plaies, soit au contact des matières organiques, détermine chez les blessés l'infection purulente, la pourriture d'hôpital, les érysipèles, etc., et provoque dans les villes de redoutables épidémies.

L'acide phénique a, sur les désinfectants proprement dits, le grand avantage d'arrêter et de prévenir les fermentations. L'acide phénique possède des propriétés antiseptiques incontestables, et par cela même il doit

être considéré comme un moyen préventif de premier ordre.

C'est à Runge et à Laurent que revient le mérite d'avoir les premiers décrit l'acide phénique ; c'est à Bobœuf que revient celui d'en avoir rendu les applications plus faciles, en le combinant avec la soude (phénate de soude) ou *Phénol-Bobœuf*, auquel l'Institut a décerné, en 1861, l'un de ses prix Montyon.

Nul agent n'est plus propre que le *Phénol-Bobœuf* à mettre l'organisme à l'abri des maladies parasitaires et contagieuses, à modifier, à assainir l'atmosphère d'une chambre, d'un hôpital, d'une ville, etc. Il doit donc être d'une application générale à la médecine préventive, à la prophylaxie, à l'hygiène privée et à l'hygiène publique.

De tous les désinfectants et les antiseptiques reconnus par la science, le *Phénol-Bobœuf* doit être placé au premier rang. L'Institut et toutes les Académies l'ont récompensé. L'expérience de chaque jour démontre combien ces récompenses sont justes et légitimes. C'est donc à lui que nous devons conserver notre préférence et notre faveur.

Une autre préparation similaire, le *Phénol-Bobœuf parfumé*, est digne également de la plus grande attention par les services qu'elle peut rendre dans les usages journaliers, comme lotion pour la toilette, comme dentifrice, et surtout comme un excellent stimulant de la peau.

On voit que chaque jour l'opinion publique ratifie les décisions de la science relativement au *Phénol-Bobœuf*.

Docteur BROCHARD,

Rédacteur en chef de la *Jeune Mère*.





LÉBEDKA

Serge Manourof était grand chasseur, par goût d'abord, par habitude ensuite ; quand on passe toute l'année en province et qu'on peut chasser sur ses propres terres, sans permis ni garde champêtre, on aurait bien tort de négliger le seul ou à peu près le seul plaisir vraiment digne d'un homme que puisse offrir la solitude.

Serge aimait aussi les chevaux. Depuis un temps immémorial, les Manourof avaient fondé un haras superbe, où les propriétaires des environs se fournissaient d'étalons et de poulinières. Les produits de ce haras n'étaient pas très-nombreux, mais ils étaient tous remarquables par leur perfection. Serge passait une vie heureuse entre son haras et son fusil.

Mais, pour chasser, un fusil ne suffit pas; il faut des chiens, et Serge avait une meute, — non pas une meute bruyante, pour la montre, mais une collection de chiens bien choisis, bien appareillés, capables de chasser, ensemble ou isolément suivant leurs aptitudes diverses, le renard, l'ours, la lièvre ou le gibier à plumes. Le chenil était bien tenu, les portées soigneusement comptées, et jamais aucun chien n'était vendu.

— Le chien, disait Serge, est une trop noble bête pour qu'on puisse le payer avec de l'argent.

Il donnait donc ses chiens, — car il n'était pas avare.

La reine du chenil, et aussi de la maison, était *Lébedka*, grand lévrier femelle de Sibérie, aux poils d'argent, sans tache, frisés et soyeux comme ceux d'une chèvre d'Angora. Elle était si grande, qu'assise sur son séant elle dominait la table de toute la hauteur de son cou de cygne et de sa longue tête fine. Pendant le dîner, si son maître l'oubliait, elle lui léchait le cou, sans autre effort que de lever un peu le museau, et lui rappelait ainsi sa présence. Elle obtenait alors le petit morceau de pain blanc, objet de ses désirs, la seule friandise que lui permit Manourof.

Lébedka, dont le nom veut dire « cygne », méritait cette noble appellation par la grâce de son allure. Quand elle forçait le lièvre à la course, ses quatre pattes allongée formaient avec son corps une seule ligne à peine onduleuse; elle était si légère, qu'elle ne laissait presque pas d'empreinte sur la terre meuble; sa douceur n'avait pas d'égale; sa soumission sans bornes lui faisait braver son instinct jusqu'à quitter la piste au sifflet de son maître, tandis qu'au-

cun appel étranger ne lui faisait seulement dresser l'oreille.

Lébedka avait trois ans et demi. C'est l'âge où un chien a donné la mesure de ses qualités. La jolie bête avait prouvé qu'elle était parfaite, — parfaite au point de n'avoir agréé pour époux que le plus beau, le plus blanc des lévriers de la meute, un superbe animal presque aussi remarquable qu'elle-même, mais marqué d'une tache grise à l'oreille, et moins irréprochable à la chasse.

Aussi Serge avait-il refusé cent fois de se séparer de sa chienne. Il avait donné les petits lévriers de son unique portée, — il n'était pas avare, nous l'avons dit, — mais il n'en voulait pas élever d'autres, de peur de fatiguer Lébedka. Elle était si belle, si blanche, si douce ! Elle allait et venait dans la maison avec l'air royal d'une souveraine qui sait que tout lui appartient. Elle s'allongeait aux pieds de son maître ou derrière sa chaise pendant le jour, — elle dormait sur une natte au pied de son lit, et dès qu'il ouvrait les yeux, à toute heure de la nuit, il rencontrait le regard de ses yeux bruns, profonds et doux comme des yeux de Circassienne, avec une expression d'intelligence et de bonté qui n'appartient point à l'homme.

Certain propriétaire des environs, nommé Marsine, s'était pris de passion pour Lébedka. Il l'avait vue à la chasse, et savait ce qu'elle valait. D'ailleurs il possédait un lévrier gris de fer, et son idée était d'en perpétuer la race. Lébedka lui paraissait seule digne de prolonger la dynastie de son lévrier.

Il fit part de son idée à Manourof, mais n'obtint qu'un médiocre succès.

— Lébedka est à moi, dit le jeune homme, je me la suis réservée ; je suis fâché de te la refuser. Choisis parmi les autres chiennes de son espèce celle qui te plaira ; je te la donne de grand cœur, mais Lébedka est à moi.

Marsine ne se rebuta point d'un premier échec. Il était de ceux qui obtiennent souvent par importunité ce qu'on est fâché de leur donner. Il revint à la charge.

— Je ne te demande pas de me la donner, je te prie de me la vendre ! dit-il quelques semaines plus tard. Veux-tu cinq cents roubles argent ?

— Je ne suis pas marchand de chiens, répondit Serge, et Lébedka vaut bien plus de cinq cents roubles. Choisis dans mon chenil la chienne que tu voudras, te dis-je, et laisse-moi tranquille.

Quelques mois après, Manourof se trouva bien embarrassé. On lui demandait une *troïka* de chevaux noirs.

Il avait bien au haras deux superbes chevaux de volée, noirs et brillants comme le jais, — mais le cheval de brancard ne se trouvait pas. Il faut, pour cet usage, une bête solide, large du poitrail et de la croupe, ferme de l'échine, et capable de supporter à un moment donné la masse de l'équipage qui, en réalité, se trouve peser uniquement sur elle.

Serge parlait un jour de son embarras devant Marsine, qui était venu dîner avec lui à la mode de la campagne, sans cérémonie et sans invitation.

— J'ai ton affaire ! dit Marsine, qui avait aussi un haras. Mes chevaux sont moins jolis, mais plus robustes que les tiens. Tu ne fais que des chevaux de luxe, toi !

— J'aime tout ce qui est beau, répondit placidement Manourof.

Lébedka vint poser sa tête sur l'épaule de son maître, et le regarda avec tendresse.

— C'est parce que tu es belle que je t'aime ! dit-il à son lévrier, et il baisa doucement la tête serpentine aux yeux d'agate.

— Veux-tu que je te fournisse un cheval ? reprit Marsine.

— Je ne demande pas mieux. Qu'en veux-tu ?

— Troquons ? Donne-moi ta chienne, tu auras mon cheval.

— Grand merci, c'est trop cher ! répondit Serge en riant. Nous sommes deux camarades, Lébedka et moi. Je ne vendrais pas mon frère, — trouve bon que je garde ma belle amie. D'ailleurs, elle ne voudrait pas te suivre.

Marsine ne répondit pas, et lança un mauvais regard au superbe animal.

— Est-ce vrai, dit-il après un silence assez prolongé, — est-ce vrai, Lébedka, que tu ne voudrais pas de moi pour maître ?

La bête tourna la tête vers lui d'un air indifférent, et reporta ses yeux sur Serge.

— Veux-tu aller avec lui ? demanda celui-ci en indiquant Marsine.

Lébedka se dressa avec la grâce paresseuse de sa race ; une ondulation serpentine parcourut son corps, elle s'étira longuement sur ses pattes de devant, puis s'approcha de Marsine, qu'elle flaira de tous côtés. Celui-ci avançait la main pour la flatter, — elle recula avec un grondement de menace, en montrant ses dents blanches et pointues comme des aiguilles

Serge se mit à rire.

— Vous feriez mauvais ménage, dit-il; allons, allons, ma belle, viens ici, laisse-le tranquille.

Non sans gronder encore, la noble bête obéit. Marsine la suivit d'un regard haineux.

— Quand tu seras à moi, pensait-il, il faudra bien que tu cesses de m'en vouloir!

Un mois s'écoula; Serge avait trouvé ailleurs le cheval dont il avait besoin; les chasses d'automne avaient commencé, et tous les matins, avant le lever du soleil, il s'en allait aux champs avec Lébedka. Jamais ils ne rentraient sans rapporter deux ou trois lièvres, artistiquement pris par la chienne, qui ne tachait jamais d'une goutte de sang la robe de neige dont elle était fière : — d'un coup de dent, elle cassait les reins au pauvre animal, sans gâter la fourrure. Serge avait tapissé le parquet de sa chambre avec la peau des lièvres qu'elle lui avait ainsi rapportés.

En revenant d'une foire de district, Marsine s'arrêta pour passer la nuit chez son ami. Le lendemain matin, il fut de la partie. En voyant à l'œuvre la belle chasseresse, il sentit revenir plus ardent que jamais le désir de se l'approprier.

— Vends-moi ta bête, Serge, je t'en supplie, dit-il à Manourof.

— Je t'ai déjà dit que non, répondit celui-ci avec quelque sécheresse. Je ne comprends pas comment tu ne vois pas que cela m'ennuie de te refuser quelque chose, ajouta-t-il en riant afin de pallier la dureté de sa réponse.

— Je te la volerai, alors, dit brutalement Marsine.

— Essaie! répondit Serge, croyant à une plaisan-

terie. Tu ne l'auras pas depuis deux heures, qu'elle aura déjà repris le chemin de chez nous.

A l'heure du déjeuner, les deux amis se dirigèrent vers la maison. Désireux de ne pas témoigner d'humeur à son voisin, Serge déploya plus de cordialité que jamais.

La pluie s'étant mise à tomber, la promenade n'était plus possible : Marsine proposa une partie de piquet ; on apporta des cartes.

Manourof n'était pas très-habile au jeu. Comme tous ceux que cela ennuie, il était distrait, et sa distraction finit par lui coûter cher. Il avait perdu une assez grosse somme lorsqu'il devint nerveux ; sa mauvaise chance l'agaçait, — non pour l'argent perdu, mais à cause d'un vieux levain de superstition qui naît avec le Russe, et que la vie de campagne ne contribue pas peu à développer.

— C'est un mauvais jour ! dit-il avec dépit en se voyant battu pour la cinquième fois.

— Pas pour moi, fit observer Marsine en mêlant les cartes avec un sourire machiavélique. Ne jouons plus d'argent, veux-tu ?

— Quoi, alors ?

— Jouons des chevaux.

— C'est une idée ! s'écria Serge. Voyons si la chance est meilleure avec les chevaux qu'avec les roubles.

Il se remit au jeu avec une ardeur nouvelle, gagna, perdit, perdit encore, et finalement se trouva débiteur de trois poulains et d'un millier de roubles.

— Je perdrais jusqu'à minuit, dit-il, découragé, ce n'est pas la peine de continuer.

— Veux-tu que je te donne ta revanche? dit Marsine. Je te joue tout ce que tu as perdu... contre...

— Contre quoi?

— Contre Lébedka.

— Grand merci! dit Serge en riant, j'aime mieux te payer... Mais quelle ténacité! continua-t-il en se dirigeant vers son bureau, où il prit la somme qu'il avait perdue. Tu n'as pas des masses d'idées, mais celles que tu as te tiennent bien.

— Ta chienne me plaît..., répondit Marsine en regardant par la fenêtre.

— Eh bien! mon cher, tu pourras te vanter d'avoir eu dans ta vie une passion malheureuse.

La nuit venait; le dîner fut servi, puis Marsine demanda son équipage, malgré la pluie qui n'avait pas cessé.

— Je ferai conduire demain chez toi les chevaux que tu m'as gagnés, dit Serge comme son ami prenait congé de lui.

— Ce n'est pas la peine, ne te presse pas. Je viendrai les chercher, ou bien j'enverrai.

Voyant la porte ouverte, Lébedka mit le bout de son museau à l'air; la fraîcheur humide la tenta, et elle sortit sans se presser, avec un joli balancement de hanches qui faisait luire comme de l'argent les longues mèches soyeuses de sa blanche toison. Serge n'y prit pas garde.

Marsine la regarda disparaître dans la nuit noire, — et prit son mouchoir de poche à la main.

— Je crois que je m'enrhume, dit-il. Ecoute, Serge, encore une proposition... la dernière... Veux-tu tout ce que tu as perdu aujourd'hui... et mon plus beau cheval... pour ta chienne?

Manourof secoua la tête négativement.

— Je double l'offre!... fit Marsine comme saisi de la fièvre.

Il tremblait d'agitation nerveuse. Ses yeux brillaient, et ses mains tordaient avec une sorte de crispation le mouchoir qu'il tenait toujours.

— Veux-tu une troïka de mes meilleurs chevaux et trois mille roubles comptant?

— Non ! dit Serge. Tu me fais de la peine, mon cher ami ; mais quand j'ai dit non, c'est non.

— Soit ! dit Marsine qui parut calmé, sans rancune, au revoir.

Serge voulait l'accompagner sur le perron avec son valet de chambre.

— Ce n'est pas la peine, dit Marsine. Il fait un temps abominable ; rentre, tu vas t'enrhumer.

En sortant, il heurta si maladroitement le domestique que celui-ci fit un faux pas ; la bougie qu'il tenait à la main s'éteignit. Il jura plus tard que Marsine l'avait soufflée ; mais, dans le moment, son maître l'appela *dourak* (imbécile) et l'envoya en chercher une autre.

Pendant ce temps, Marsine était sorti, fermant la porte derrière lui. Serge rentra à pas lents dans le salon ; il y était depuis un moment, lorsqu'il entendit le bruit des roues quittant le perron.

— Il aura eu de la peine à s'installer sans lumière, pensa-t-il ; tant pis pour lui, il m'ennuie, ce garçon-là !

Il s'assit sur le canapé et, au bout d'une seconde, chercha quelque chose autour de lui.

— Tiens ! se dit-il, Lébedka n'est pas rentrée.

Avec le temps qu'il fait, elle va être abominablement sale.

Il prit son manteau, et sortit sur le perron. Ses yeux essayèrent vainement de découvrir la tache blanche que faisait ordinairement le lévrier dans l'obscurité ; il siffla doucement, puis plus fort ; — rien ne répondit. Il lança alors dans la nuit un appel si aigu que toute la maison accourut.

— Lébedka est perdue, dit-il. Cherchez-la.

Il ne voulait pas dire tout haut ce qu'il pensait. — Il ne pouvait pas dire à ses gens que son ami lui avait volé son chien ! Des valets munis de torches parcoururent bientôt toute l'enceinte des communs et du jardin. Mille appels se firent entendre, — vainement !

Serge rentra le cœur gros : il avait bonne envie de pleurer, si bonne envie qu'il se mit les poings sur les yeux en se disant avec énergie : — Je ne veux pas !

La perte de la chienne lui était bien douloureuse, — mais, si fort qu'il l'aimât, il l'aurait peut-être bien donnée pour que son ami n'eût point commis cette action sans nom.

Au bout d'un instant, la solitude lui parut si lourde, qu'il retourna sur le perron. Par habitude plutôt que par espoir, il lança encore dans l'espace un coup de sifflet perçant. Un faible aboiement, lointain comme un écho, lui répondit.

Il tendit l'oreille et recommença. Plus près, derrière la forêt, le même aboiement se fit entendre. Serge rappela ses gens et leur indiqua la direction. Déjà un palefrenier à cheval, muni d'une torche, se dirigeait vers la porte de l'enclos, qu'il allait ouvrir. Une masse blanche franchit d'un bond la claire-voie, haute d'une toise, et tomba aux pieds de Serge.

C'était Lébedka. Elle se roula deux ou trois fois aux pieds de son maître en gémissant de joie, et resta pâmée.

Il l'enleva, ma foi ! dans ses bras, lourde et couverte de boue comme elle l'était, et l'emporta dans le salon, sur le canapé. Tous les gens l'y suivirent, oubliant aussi le décorum, dans leur joie : ils aimaient la bonne bête, qui n'avait aucune peccadille sur la conscience.

On roula Lébedka dans des couvertures, on lui fit boire du lait chaud, et elle n'eut pas même un rhume de cerveau.

Marsine seul aurait pu raconter de combien de morsures elle avait émaillé ses mains et ses bras : il garda le silence.

Dans sa joie, Manourof avait presque pardonné la perfidie de son ami ; l'affection dont Lébedka venait de lui donner une preuve éclatante lui faisait prendre en pitié le malheureux qu'elle accablait de sa haine.

Il se garda bien d'envoyer à son ex-ami les chevaux que celui-ci lui avait gagnés.

— J'aurais l'air de vouloir rompre, se dit-il ; qu'il vienne lui-même, ou qu'il les envoie chercher.

Huit jours s'écoulèrent sans que Marsine donnât signe de vie ; enfin, le dimanche suivant, de bon matin, son cocher vint réclamer de sa part les chevaux qu'il avait gagnés.

Serge, suivi du messenger, se rendit au *taboun*, — on appelle *taboun* un troupeau de chevaux, et par extension l'enceinte palissadée dans laquelle sont enfermés les chevaux pendant la belle saison ; — il choisit en sa présence trois bêtes sans défauts ni vice, et leur fit passer une longe. Trois palefreniers les firent

sortir non sans quelque difficulté, et les dirigèrent vers la maison.

Pendant cette opération, Lébedka avait suivi son maître, comme toujours. Le cocher de Marsine semblait ne pas même l'avoir vue. Au moment où Serge surveillait attentivement la fermeture du cadenas à secret qui assujettissait le porte de son *taboun*, le cocher présenta à la chienne, dans le creux de sa main, une friandise sans doute fort appétissante, car elle l'avalait sans hésitation et se purlécha ensuite d'un air satisfait. La chose était si bien de son goût, qu'elle vint à plusieurs reprises flairer les poches du cocher; mais celui-ci, indifférent, sembla n'avoir jamais fait attention à elle.

Il partit, du reste, sur-le-champ, prétextant la nécessité de parcourir en plein jour, avec ces jeunes chevaux encore peu dressés, la route longue et difficile qui menait chez son maître.

— Comme tu voudras ! Que le bon Dieu t'accompagne ! dit Serge, qui caressa une dernière fois le museau de ses poulains.

En entrant dans la cour, il fut très-étonné de voir Lébedka s'approcher de l'auge placée auprès du puits, et y boire à longs traits.

— Il ne fait pas chaud, pourtant, se dit-il, — et ce n'est pas son heure !...

Puis il se rendit au salon et se mit à pianoter. Rien n'est long comme les après-midi du dimanche à la campagne, quand il ne vient pas de voisins.

Deux ou trois fois, Lébedka demanda de sortir ; elle rentrait au bout d'un moment et se recouchait sur le tapis, mais, contrairement à son habitude, elle ne

dormait pas. Ses yeux, fixés sur ceux de son maître, exprimaient une sorte d'angoisse.

A trois heures, le valet de chiens vint la chercher pour la soupe. Elle le suivit d'un air morne.

— C'est singulier ! se dit Serge en la voyant passer. Lébedka engraisse ! Il faudra que j'y veille.

Et il entama une autre valse. Au bout d'une minute, le valet de chiens rentra effaré. — Votre Honneur ! dit-il, Lébedka refuse la soupe.

— Hein ? fit Serge en se levant.

— Elle boit tout le temps ! Voilà la quatrième fois qu'elle boit depuis une heure.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Serge. Ce n'est pas naturel...

— Non, Votre Honneur, ce n'est pas naturel ! répéta le valet de chiens d'un air concentré.

Serge leva la tête. Leurs yeux se rencontrèrent. Le jeune homme pâlit et sortit rapidement.

Lébedka était couchée dans la cour, devant l'écuelle pleine ; elle ne pouvait plus se tenir debout ; sa respiration haletante faisait battre ses flancs démesurément gonflés... En voyant son maître, elle essaya de se lever, et cet effort lui fit rendre un peu d'eau. Elle laissa retomber sa belle tête blanche et fine.

Serge mit un genou en terre auprès d'elle, et la caressa doucement.

Toute la maison se tenait alentour, attentive, respectueuse et muette. Tous aimaient leur maître et savaient qu'un grand chagrin l'attendait.

Serge passait doucement sa main sur la tête du levrier qui le remerciait du regard. Il se hasarda à parcourir d'une main compatissante ce pauvre corps déformé, gonflé outre mesure. Comme il approchait

de la région de l'estomac, Lébedka poussa un cri plaintif, et un peu d'eau sortit encore de sa bouche.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... demanda Serge stupéfié de la soudaineté du coup.

— Elle a avalé une éponge frite... répondit le valet de chiens.

De toutes les cruautés que l'homme peut exercer envers la bête, celle-ci est peut-être la plus odieuse. Quand on veut se débarrasser d'un chien, on fait frire une éponge dans du beurre très-salé ; l'éponge se ratatine et devient très-petite. Bientôt l'animal a soif, — il boit, et l'éponge, débarrassée du beurre par la chaleur de l'estomac, se gonfle peu à peu ; la pauvre bête, toujours altérée, boit de plus en plus, jusqu'à ce que l'extrême distension de l'estomac amène la mort. Il n'y a ici ni contre-poison, ni remède. C'est une mort lente, certaine, précédée d'une agonie épouvantable.

— En es-tu sûr? demanda Serge, blême d'indignation.

— Je l'ai vue flairer le cocher, répondit le valet des chiens ; c'est ce lâche Marsine qui l'a tuée... Je vous demande pardon, Votre Honneur, dit-il confus en s'apercevant qu'il venait d'insulter un noble, lui simple serf.

. — Lâche, en effet! murmura Manourof. Ne pouvant pas l'avoir, il n'a pas voulu me la laisser... Elle va mourir? demanda-t-il.

— Oui, Votre Honneur.

— Dans combien de temps?

Le valet de chiens hésita.

— Dans trois ou quatre heures..., peut-être demain. Elle est très-robuste, ce sera long.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de remède ?

Le valet de chiens fit de la main un triste geste négatif.

Serge monta à sa chambre, prit un revolver, le chargea, l'arma, et redescendit. Lébedka avait fermé les yeux ; une écume blanche lui venait sur les lèvres par moments ; elle poussait de temps en temps un gémissement aigu, se débattait, et retombait épuisée. Serge se pencha sur elle, — il ne retenait plus ses larmes, qui tombèrent, rapides et chaudes, sur la tête intelligente de son amie.

— Adieu, dit-il, ma belle, ma bonne Lébedka, — tu étais trop bonne et trop belle... adieu...

Il l'embrassa sur le front, et lui lâcha son revolver dans l'oreille. Elle tressaillit — et ne remua plus.

Pendant longtemps, Serge garda dans son revolver une balle pour Marsine. C'est aux prières et aux larmes de la vieille madame Manourof — la mère de Serge — que le misérable doit d'être encore de ce monde.

HENRY GRÉVILLE.



GUANO DU PÉROU.

Trouver le moyen de produire beaucoup et à peu de frais, voilà le problème de l'agriculture. L'industrie commence à le résoudre par les machines agricoles, mais cette solution n'est pas complète ; car il ne suffit pas de diminuer la dépense tout en augmentant la somme du travail, il faut avant tout rendre la terre féconde. La science nous vient alors en aide : elle nous offre les engrais nouveaux ; parmi les plus puissants et les plus productifs, elle place en première ligne le *Guano du Pérou*.

C'est sur les rochers qui s'avancent dans la mer, en formant de nombreux promontoires, et sur les îles désertes, le long de la côte péruvienne, que se trouvent les gisements les plus riches de cet engrais merveilleux.

Nulle part au monde on ne trouve une quantité aussi considérable d'oiseaux et de poissons. Anciennement leur nombre était encore plus grand. Les premiers navigateurs qui fréquentèrent ces parages racontent qu'il y avait des moments où le soleil disparaissait complètement derrière des nuées d'oiseaux qui s'envolaient tout à coup. Agiles et voraces, ces *Guanays* donnent la chasse aux poissons qui vivent par bancs serrés dans les eaux de ces îles et de ces falaises. C'est par milliards que l'on évalue le nombre de ces chasseurs ailés et de leurs proies.

D'autre part, quand la tempête sévit sur ces mers, les poissons viennent échouer par masses innombrables, leurs débris pourrissent avec le fumier des oiseaux, et les siècles se succédant entassent les couches et les accumulent.

Un ingénieur anglais a parqué, dans une île du nord du Pérou, une tribu de jeunes pélicans ne volant pas encore, et il a calculé qu'il devait y avoir sur l'île environ 2,500,000 oiseaux, produisant annuellement 10,000 tonnes de guano.

La qualité de cet engrais, dont l'origine est si surprenante, s'estime d'abord par sa composition chimique et par la comparaison avec le fumier de ferme. D'après les chimistes les plus distingués, le *Guano du Pérou* représente cinquante fois son poids de fumier de ferme.

Le prince de Galles, qui, comme tous les grands sei

gneurs anglais, ne dédaigne pas de s'occuper des progrès de la culture, a fait semer du guano dans un terrain du parc de Windsor. Le résultat de cette expérience a pleinement confirmé les chiffres déjà obtenus.

C'est, de tous les engrais, le plus actif, le moins coûteux, et le plus productif. Et non-seulement le *Guano du Pérou* est supérieur aux engrais ordinaires de la culture, il l'est encore aux autres guanos de Bolivie, de Patagonie, d'Australie etc., par cette raison bien simple qu'il ne pleut jamais dans les îles ni sur les côtes où il se forme, et qu'il nous arrive avec toutes ses propriétés fertilisantes. — La pluie, on le sait, lave les fumiers et leur enlève toute valeur; il en est ainsi de presque tous les autres guanos plus ou moins lavés : ils perdent une partie de l'ammoniaque et de l'azote qu'ils contiennent, et ils ne produisent plus alors qu'une faible partie des résultats qu'on pouvait en attendre.

Le vrai *Guano du Pérou*, dont on a déjà épuisé plusieurs bancs, mais qui existe encore en gisements considérables au Pérou, n'occasionne jamais ces mécomptes ruineux; sa qualité est toujours éprouvée, et son application aux diverses cultures est des plus faciles. On l'emploie pour les céréales et les prairies, les betteraves, les pommes de terre, le chanvre, le colza, le houblon, le tabac, les vignes, etc.

Il est impossible d'examiner ici toutes les cultures qui profitent avantageusement du guano. Cette esquisse ne doit pas aller au delà de quelques indications précises sur l'origine et la valeur de cet engrais, réalisant l'un des plus grands progrès de l'agriculture. — C'est donc un préjugé de croire que ce nouveau procédé ruine le sol, et amène forcément la stérilité des terres. Employé avec intelligence et dans les conditions voulues, le vrai *Guano du Pérou* n'a jamais donné qu'abondance et richesse.

Pour avoir du vrai guano et éviter la contrefaçon, s'adresser aux agents du gouvernement du Pérou — la Compagnie française de consignation du guano du Pérou, — 39, faubourg Poissonnière, Paris, ou à ses représentants. (Voir aux annonces.)

BONNE IDÉE.

Nous recevons, au moment de mettre sous presse, la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de publier :

« Saïgon (Cochinchine), 23 juin 1877.

« Je ne saurais trop vous remercier des *articles intéressants* que, chaque année, vous semez au milieu des *articles amusants* de vos charmants Almanachs. L'an dernier, mettant en relief une maison française bien connue et très-appréciée ici comme ailleurs, vous avez publié sous le titre : *Le tir et les nouvelles armes*, un article annonçant, — ce que les journaux n'avaient pas signalé, — que la maison Galand venait de faire paraître un Album très-intéressant, qu'elle offrait *gratuitement* à tous vos lecteurs.

« Nous nous sommes empressés, quelques collègues et moi, de profiter de votre excellent avis, et nous vous en sommes reconnaissants; car nous avons trouvé une jouissance infinie à lire ce charmant ouvrage, bien pensé, bien écrit, et qui, pour nous, a été une grande ressource. Songez donc que nous sommes ici dans l'impossibilité de nous procurer aucune arme, fût-elle la plus détestable, et voilà que, grâce à vous, nous avons pu, d'emblée, choisir dans l'arsenal le mieux approvisionné du monde. — En nous servant des indications fournies par son Album, nous avons pu adresser à M. Galand nos commandes de fusils à longue portée, de carabines express, de revolvers, que sais-je moi; et tout cela, réclamé d'une façon précise, et si facilement que nous avons pu établir nous-mêmes nos factures, nous est parvenu par le plus prochain bateau dans les meilleures conditions.

« M. Galand est sans contredit le plus entendu et le mieux fourni de vos armuriers parisiens. Nous le savions tous; mais sans votre Almanach, comment aurions-nous su que son Album pouvait nous faciliter des rapports aussi agréables avec lui, et nous procurer le moyen de nous munir d'armes à notre goût et appropriées à nos besoins? — Merci donc, Monsieur, et bravo pour l'excellente idée que vous avez eue; mais développez cela. Bien des produits de notre industrie nous font défaut ici, et vos *articles intéressants* nous plairont, je vous assure, à l'égal de vos articles amusants.

« DE WARNES D'AMONT. »

LA NOUVELLE VIE MILITAIRE.



Première déception.



Exercices pyrrhiques.

La Nouvelle Vie militaire, à laquelle sont empruntés ces croquis, est une publication humoristique de M. Adrien HUART, illustrée d'innombrables dessins noirs et coloriés de Draner, qui paraît par livraisons à 10 centimes et par séries de 50 centimes (chez tous les libraires). Aujourd'hui que tout le monde est astreint au service militaire, chacun voudra lire ces pages amusantes, pleines de bonne humeur et de renseignements précieux sur la vie du soldat.

LE BAL DES GENS DE MAISON ¹.

Arrivé vers une heure du matin devant la salle Valentino, richement éclairée, décorée de tapis et d'arbustes, j'ai assisté au défilé des voitures qui amenaient ces messieurs et ces dames. En voyant leur tenue, je me suis senti honteux de la mienne. Tous les cavaliers étaient en cravate blanche et en habit noir, aussi irréprochablement gantés que s'il se fût agi d'un bal à l'ambassade d'Italie. La conscience de mon infériorité m'a longtemps retenu à la porte, et sans les encouragements d'un sergent de ville, qui m'affirma avoir vu passer deux ou trois personnes en cravate noire et en pantalon gris (des gens de la presse sans doute, mais non des gens de maison), et la bienveillance d'un commissaire que ma timidité intéressa, je n'aurais probablement point osé dépasser le seuil.

Ceux qui assistent au bal des gens de maison en curieux, dans l'espoir d'un spectacle amusant et pittoresque, sont bien attrapés. La distinction de ces messieurs est parfaite. On se croirait chez leurs maîtres. Ou plutôt leurs maîtres, s'ils assistaient à un bal donné par souscription dans la salle Valentino, ne seraient probablement pas d'une mise ni d'une tenue aussi irréprochables. Quoiqu'ils fussent en famille, et qu'il soit bien naturel de se détendre un peu quand on a passé une année tout entière dans

¹ Extrait des *Esquisses et Croquis parisiens*, par Bernadille. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50. (E. Plon et C^{ie}, éditeurs.)

l'antichambre et sous la livrée, je n'en ai pas vu un seul danser sur les mains, ou hasarder de ces cavaliers-seuls que les municipaux surveillent d'un œil sévère. Seulement, vers deux heures du matin, au moment où je suis parti, j'ai surpris quelques imitations de cris d'animaux vaguement esquissés en guise d'accompagnement à l'orchestre. Mais les habitués de Mabille et des bals de l'Opéra, qui ne sont pas des domestiques, en font bien d'autres, et n'attendent pas si longtemps. Le mot de Figaro m'est revenu à la mémoire, et je me suis demandé si beaucoup de maîtres auraient été dignes de danser avec leurs valets.

Il fallait voir les figures dignes, à la fois aimables et nobles, des cavaliers; leurs coiffures augustes, leurs majestueux favoris en côtelettes ! On reconnaissait parmi eux toutes les variétés de la grande famille : l'intendant solennel, le cocher rougeaud et solidement nourri, le laquais rogue et hautain, le valet de chambre aux manières pleines de séduction, le cuisinier au teint fleuri et au menton double.

Quant aux « dames », la vive soubrette coudoyait l'ample cordon bleu, et la femme de charge, pareille à une confidente de tragédie, montrait son profil sculptural à côté de la mine chiffonnée de la camériste. Quelques dames de compagnie se promenaient comme des reines au milieu des quadrilles. Tout cela en grand costume de soirée, vêtu de robes blanches, avec garnitures de dentelle et queues de dix-huit pouces de long, fleurs dans les cheveux et bouquets au corsage. Les femmes de chambre, non contentes d'avoir mis au pillage la garde-robe de Madame, avaient versé dans leurs mouchoirs des litres entiers d'eau de Cologne et de vinaigre aromatique, et les

palefreniers eux-mêmes étaient parvenus à neutraliser l'odeur de l'écurie à force de parfums.

Pourtant, dans le nombre, il s'était glissé quelques robes de mérinos qui faisaient tache et se sentaient aussi déplacées que mon pantalon gris. La haute livrée les regardait d'un air dédaigneux en passant :

« Ah ! ma chère, disait une maritorne horriblement décolletée à une amie en traîne à la Watteau, en lui montrant du bout de son éventail une robe marron à 1 fr. 25 le mètre, regardez donc ça ! Le bal est bien mal composé cette année.

— Que voulez-vous, ma belle ! C'est une bonne pour tout faire. Il en faut. »

Plus loin, une gouvernante de grand style lorgnait avec une expression indéfinissable les gros *abatis* rouges d'une laveuse de vaisselle qui passait, heureuse et triomphante, au bras d'un garçon de restaurant. Hélas ! il faut bien le dire, si parfois, en voyant les toilettes, on se fût cru dans une réunion de duchesses, il suffisait en général, pour se détromper, de regarder les pieds et les mains des danseuses. Le président Dupin lui-même eût porté envie à quelques-unes des gigantesques bottines vernies qui sautaient en cadence sur le parquet de Valentino.

J'ai pris plaisir à épier le manège et les petites mines, les poses, les sourires, les jeux de prunelle et d'éventail de ces dames. J'y retrouvais, reflétées comme dans un miroir un peu terni, toutes les façons du grand monde. Il y avait la coquette, la langoureuse, la sucrée, la précieuse, la sémillante, la vaporeuse... N'est-ce pas Balzac qui a dit que toute femme de chambre a en elle l'étoffe d'une mar-

quise? Je l'ai bien vu, l'autre nuit, à Valentino. Seulement, les mains et les pieds!... Ah! les terribles pieds et les mains désastreuses!

Durant l'heure entière que j'ai passée au bal, un trio de nègres, affreux et superbes, s'est promené mélancoliquement en faisant le tour de la salle. Ces infortunés brûlaient d'envie de danser la bamboula : le désir éclatait dans leurs yeux, mais le sentiment de leur infériorité les accablait. Enfin, encouragés par la vue d'un mulâtre qui se livrait aux évolutions chorégraphiques les plus impétueuses, je les vis se consulter tout bas, puis se diriger d'un pas oblique et hésitant vers les dames qui faisaient tapisserie. Là, ils avisèrent la bonne pour tout faire, en robe de mérinos, et, après de nouveaux chuchotements, l'un des nègres se dirigea vers elle, tandis que les deux autres l'escortaient à quelques pas en arrière. Je n'entendis point la demande, mais j'entendis la réponse :

« Merci, fit la robe marron en prenant une attitude de reine, je suis *retainte*. »

Le trio, consterné, se replia en bon ordre. Un instant après, je le vis entourant d'un air obséquieux le mulâtre, qui recevait ses avances avec une froideur voisine de la morgue; et dix minutes plus tard, j'aperçus le mulâtre lui-même, l'échine convexe et la lèvre fleurie d'un sourire très-plat, faisant sa cour à un personnage d'une prestance imposante, — quelque *chasseur* de grande maison, — qui se tenait roide comme un pieu, et accueillait ses hommages de très-haut. Tandis que, troublé par le silence glacial et le dédaigneux port de tête du gros homme, le mulâtre effectuait une retraite qui ressemblait furieu-

sement à une déroute, le *chasseur* entr'ouvrit ses lèvres austères et laissa tomber à mi-voix ces trois syllabes foudroyantes :

« Moricaud ! »

Cette petite comédie, qui n'a rien d'inédit, m'amusa infiniment, et je pris un plaisir de misanthrope à voir ces ricochets de la vanité humaine, qui trouve moyen de se fourrer partout. C'est l'éternelle histoire du cocher d'équipage qui méprise le cocher de fiacre, qui méprise le cocher d'omnibus, qui, à son tour, méprise le laquais, qui méprise le palefrenier, - qui méprise les bourgeois dénués de chevaux et d'écurie. Il n'y a pas besoin d'aller à Valentino et de se coucher à trois heures du matin pour voir ces choses-là.



TOILERIE GÉNÉRALE
rue des Deux-Boules, 9, à Paris

Sacs, Bâches et Emballages. — Toile et Sacs à raisins. —
Abris en toile de toutes sortes. (*Voir aux Annonces.*)

LE COLIS 2775

Le 16 janvier 18..., arrivait de Grenoble à Paris, en destination de la gare de Lyon, bureau restant, une caisse en bois d'assez grandes dimensions et solidement clouée.

Une carte était collée sur le couvercle...; cette carte, écrite à la main, portait un nom :

Alfred Jolibois.

Pas d'autre indication.

La caisse ressemblait, du reste, à toutes les caisses. On la mit dans un hangar avec d'autres colis. Elle y resta cinq jours.

Le chef magasinier était assis, le matin du sixième jour, dans le hangar, déjeunant et lisant son journal, quand une odeur singulière lui fit lever la tête.

C'était une odeur fade, comme celle des viandes avancées. Il appela un magasinier.

— Y a-t-il ici du gibier ?

Il n'y en avait pas.

Etrange ! Le chef magasinier fit le tour du hangar, flaira les colis l'un après l'autre, et finalement reconnut que l'odeur partait de la caisse en question.

Il dégelait depuis plusieurs jours ; c'était cela sans doute qui avait déterminé l'échauffement à l'intérieur.

Il était étonnant, en tous cas, qu'une caisse renfermant des matières sujettes à détérioration eût été expédiée comme un simple colis ; il était surtout étonnant qu'on ne l'eût pas réclamée depuis six jours.

Et puis, ce M. Alfred Jolibois, écrit à la main sur

une carte, sans adresse, qui le connaissait? L'expéditeur était un M. Louis, de Grenoble. Tout le monde s'appelle Louis, Pierre, Paul... On n'en était pas plus avancé.



Arrivée du colis 2775.

De là à la pensée d'un crime, il n'y avait qu'un pas. Tout le monde avait encore présente à l'esprit la caisse où l'on avait trouvé le corps d'une femme coupée en morceaux, dans une gare d'une des principales villes d'Europe. Les émanations, le mystère, l'insuffisance des indications, la caisse elle-même, longue, étroite, avec les planches à peine rabotées,

suffisaient amplement, dans le cas actuel, à réveiller le souvenir de cette horrible découverte.

Justement passait le sous-chef de la gare; le magasinier lui fit part de ses soupçons.

— C'est vrai, au fait... Diable!

Et le sous-chef manda le commissaire de police.

Tout annonçait un crime. Le commissaire de police ordonna l'ouverture de la caisse.

On vit quelque chose d'horrible. Couchée à plat dans de la sciure, sans mains, sans pieds, une forme d'une apparence vaguement humaine, tant les mutilations l'avaient rendue méconnaissable, occupait le fond de la caisse. Pas de tête, on l'avait coupée. La peau avait été enlevée sur tout le corps. Quant aux chairs, elles étaient devenues d'un bleu noir, hideux. Le cadavre portait à la poitrine une large blessure, suite d'un coup de couteau assurément. Le crime paraissait remonter à huit ou dix jours.

Le commissaire fit aussitôt transporter la caisse dans un magasin spécial et télégraphia à Grenoble.

— Connaissez-vous un M. Jolibois?

— Non.

— Connaissez-vous un M. Louis?

— Non.

C'était formel. On était en présence d'un crime monstrueux accompli au milieu des plus mystérieuses circonstances. •

En même temps qu'il télégraphiait à Grenoble, le commissaire faisait prévenir le procureur de la République.

Déjà le bruit s'était répandu; des voyageurs se pressaient aux abords du cabinet du commissaire de police. Il fallut disperser les rassemblements. On di-

sait qu'on avait cru reconnaître le cadavre d'un des principaux négociants de Grenoble, d'autres parlaient d'un grand-père assassiné par son petit-fils. Une chose seule paraissait claire, le cadavre était celui d'une personne d'âge naturellement affaissée et très-obèse.

L'agitation était à son comble dans la gare.

Tout à coup un mouvement se fit à l'intérieur, un petit homme à lunettes, l'air digne et froid, chauve, venant d'entrer en compagnie d'un autre petit homme à lunettes bleues, celui-là dans le cabinet du commissaire de police.

Tout le monde sut en un instant que c'étaient le procureur de la République et son greffier.

L'attention était tellement dirigée de ce côté, qu'un monsieur descendait du train de Lyon et désirait un renseignement qui put à peine se faire entendre.

— Mais enfin, me direz-vous...?

— Quoi?

— C'est la seconde fois que je vous demande si vous n'avez pas reçu une caisse, bureau restant?

— Quelle caisse?

— Une caisse déposée à Grenoble, il y a six jours.

L'employé fit un bond.

Grenoble! six jours! c'est peut-être l'assassin.

Il pria l'inconnu de le suivre, lui fit traverser rapidement le groupe des personnes qui piétinaient à la porte du commissaire de police, et tout à coup le poussant dans le cabinet :

— C'est le monsieur qui vient réclamer le n° 2775, dit-il.

Le personnage introduit ainsi était un homme de haute taille, la barbe longue, la peau bistrée, l'air résolu. Il portait une pelisse; ses manières étaient

distinguées. A coup sûr, si c'était l'assassin, ce n'était pas un assassin vulgaire. Il parut légèrement impressionné à la vue des personnes qui remplissaient le cabinet et qui toutes le regardaient. Il fit pourtant quelques pas et réitéra la question qu'il avait posée à l'employé, mais cette fois d'une voix moins assurée.

Ce fut le procureur de la République qui lui répondit lui-même :

— N'est-ce pas une caisse en planches ?

— Parfaitement.

— Et vous venez la réclamer ?

— Oui.

— Vous êtes alors M. Alfred...

— Jolibois... J'ai cet honneur.

Depuis quelques instants, le monsieur à la pelisse semblait mal à l'aise et jetait à droite et à gauche des regards inquiets, comme s'il eût redouté une surprise. Ses regards furent remarqués. Peut-être se sentait-il deviné, menacé. Peut-être cherchait-il une issue.

Le commissaire fit un signe ; les issues furent aussitôt coupées par des agents.

Le monsieur se troubla visiblement.

— Vous pâlissez, monsieur, lui dit le magistrat.

— Du tout, mais cette odeur...

— Cette odeur, monsieur, vient de votre caisse.

— De ma caisse ! grands dieux ! aurait-on découvert ?

Et son visage se décomposa entièrement.

Nul doute ; on tenait l'auteur du crime.

La caisse était dans un coin du cabinet, on l'y mena.

Le procureur de la République prit de nouveau la parole.

— Vous reconnaissez que cette caisse est la vôtre ?

— Je vous ai déjà dit que oui.

— Permettez... vous êtes en présence de la justice... Procédons logiquement, s'il vous plaît. Reconnaissez-vous aussi la victime ?

— Je m'en flatte... c'est moi qui ai fait le coup.

— Précisez. Dans quelles circonstances ?

— J'étais à Briançon... Nous avions un vieux compte à régler ensemble.

Depuis longtemps déjà, je le guettais. Un jour, je le rencontre au détour d'un chemin, dans la montagne... Il vient à moi, je le couche en joue. Je le manque une première fois. La seconde fois, ma balle ne fait que l'effleurer... Déjà il est sur moi, il me serre dans ses bras, il va m'étouffer... Je parviens heureusement à mettre la main sur mon couteau, et le temps de le regarder dans les yeux, je lui plonge la lame dans le ventre jusqu'à la garde... Cette blessure que vous voyez là, monsieur, c'est moi qui la lui ai faite... Il roule à terre, je me relève ; il était mort. (En ricanant.) On l'a mis dans une caisse. Je comptais être en même temps que la caisse à Paris... Par malheur, j'ai été retenu en chemin.

Rarement on avait vu pareil cynisme, peut-être avait-on affaire à un fou.

— Ainsi donc, vous avouez, dit le magistrat. Mais il ne vous a pas suffi de frapper... Ces mutilations...

— Sans doute. Il n'y avait pas moyen de l'expédier autrement.

— Puis vous l'avez écorché

— Dame !

— La justice appréciera... Je vous poserai une dernière question. Son nom ?

— Son nom?... Cela n'est pas sérieux, monsieur.



Vous auriez agi comme moi. •

— Soyez convenable. Quel est son nom ?

— Je vous promets que je ne me suis jamais soucié de le lui demander.

— Vous avez donc frappé un être que vous connaissiez à peine ?

— Vous auriez agi comme moi.

— Vous avait-il causé quelque dommage, au moins?

— Aucun, personnellement.

— Pourtant, on ne tue pas sans raison son semblable!

— Mon semblable!

Le monsieur eut un rire nerveux qui glaça les assistants.

— Cette conduite est inconvenante, fit le magistrat. Monsieur le commissaire, emparez-vous de cet homme.

— Mais du tout, je ne veux pas, moi, exclama le monsieur au colis... Il y a malentendu!

— Malentendu!

— Ce que vous avez pris pour mon semblable. .

— Eh bien!

— Mais c'est un ours!



HARPAGON CHICANEAU.

En principe, il vaut mieux risquer payer cinq centimes de trop sur une note que de s'exposer à payer soixante francs, de par la loi. Tel est le principe.

N'allez pas croire à une plaisanterie, car il a fallu un procès en justice de paix de Mantes pour démontrer cette vérité indiscutable à un sieur Verette — nous dissimulons les noms.

Celui-ci avait fait ramoner sa cheminée par le ramoneur Deyras et devait, ce travail achevé, payer trente centimes, suivant le tarif fixé par la municipalité. Trente centimes, c'est peu, dira-t-on ; c'était encore beaucoup trop pour Verette qui n'a voulu donner que vingt-cinq centimes et, pour les cinq centimes restants, a préféré subir une averse de papiers timbrés, de sommations, d'avertissements, de citations devant la justice de paix.

On a parlé longtemps de cet homme d'Etat anglais qui se laissait saisir pour refus d'impôt plutôt que de consentir à renoncer à ce qu'il croyait son droit ; cet homme est dépassé.

Le texte même du jugement nous en dira plus long que tous les récits.

« Attendu que Verette s'est refusé à payer à l'ouvrier Deyras, qui venait de ramoner sa cheminée, *trente centimes*, prix tarifé par la municipalité ; qu'il n'a offert que *vingt-cinq centimes*, alléguant que, sa cheminée étant plus courte que celle de ses voisins, il ne devait pas payer autant que ceux-ci ;

Qu'à l'origine le différend était donc de CINQ

CENTIMES, que c'est en cet état que la cause s'est présentée deux fois au bureau de conciliation, et que, par suite du refus par Verette de payer le coût du ramonage, les frais des avertissements préalables, il s'est vu citer ;

Dire, à la vérité, que Verette a proposé, mais avec restriction, dans le cas où le tribunal le forcerait de payer le coût du ramonage et de celui des avertissements, vingt francs pour dommages-intérêts, mais que cette somme n'a pas été acceptée par Deyras, qui l'a trouvée trop faible pour l'indemniser des frais de ses courses et de son temps perdu ;

Que le fait de Verette d'avoir retenu *cinq centimes* sur le très-minime salaire du ramoneur, qui s'en tenait strictement à la taxe décidée, répugne à la conscience de tout individu à peu près doué d'humanité et de raison ;

Que l'offre ridicule de 25 centimes a seule été cause de ce débat judiciaire ;

Qu'il doit donc s'en attribuer le tort et en subir les conséquences ;

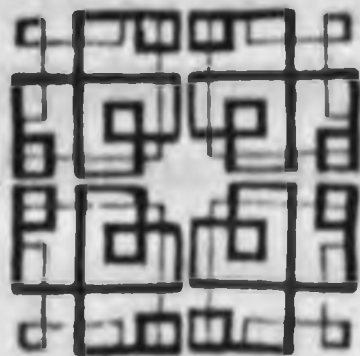
Attendu que les 20 francs qu'il a verbalement proposés sans offres réelles, et que le demandeur a rejetés, ne sauraient indemniser Deyras de ses frais de voyage par trois fois répétés, non plus que de ses pertes de temps et de travail ; que le tribunal arbitre, au surplus, que le taux de la demande n'a rien d'excessif ;

Par ces motifs :

Statuant contradictoirement et en dernier ressort, condamne Verette à payer à Deyras : 1° 30 centimes pour le ramonage de sa cheminée ; 2° 1 fr. 80 pour le coût de deux avertissements en conciliation ;

3° et 40 francs à titre de dommages-intérêts pour les causes ci-dessus décrites ;

Condamne, en outre, Verette aux intérêts de droit, aux dépens, qui sont fixés à 9 fr. 62 centimes, et ce non compris timbre et enregistrement du présent. »



LIBRAIRIE DE LA FAMILLE, 28, QUAI DU LOUVRE.

Nous recommandons **LA SAISON** et les **MODES DE LA SAISON** comme *les journaux illustrés des dames et de la famille* les plus utiles et les plus complets. La simplicité, le bon goût et la variété des 3,000 dessins de toilettes et de petits ouvrages qu'ils publient, ainsi que l'exactitude de leurs 400 patrons en grandeur naturelle, accompagnés d'explications détaillées, mettent à même les familles de réaliser une économie, tout en leur donnant le goût du travail. Edition bimensuelle à 2 fr. 50 c. par trimestre. Edition hebdomadaire, avec gravures coloriées et primes gratuites, 27 fr. par an. Patrons découpés en abonnement et séparément.

Pour des renseignements plus précis, il suffit de demander à l'Administration des numéros spécimens qui sont envoyés *gratis*. — Nous devons aussi signaler, se trouvant dans la même librairie, les volumes suivants, aussi utiles qu'attrayants, écrits par madame d'ALQ : *les Ouvrages de main en famille*, beau volume illustré de 309 dessins, 5 fr.; *le Savoir-vivre dans toutes les circonstances de la vie*, 17^e édit., 5 fr., ainsi que tous ceux qui se trouvent dans le catalogue de l'*Encyclopédie de la Famille*, qui est aussi envoyé gratuitement à qui en fait la demande.

LE VENDREDI AMÉRICAIN.

Le vendredi est généralement considéré comme un jour néfaste, et bien des esprits forts ne commenceraient pas une entreprise ou n'oseraient commencer un voyage le vendredi. Un chercheur américain a voulu démontrer que ce jour prétendu néfaste doit être considéré par ses compatriotes comme un jour heureux pour eux.

En effet, c'est le vendredi 3 août 1492 que Christophe Colomb fit voile à la recherche d'un monde nouveau, et le vendredi 12 octobre suivant qu'il aborda à l'île de San Salvador. Le vendredi 14 janvier 1493, il repartait pour l'Europe, afin d'y porter les nouvelles de sa découverte, et arrivait en Espagne le vendredi 15 mars 1493, quinze mois après; le vendredi 13 juin 1494, il arrivait en vue de la grande terre reconnue depuis comme continent.

Poursuivant cette recherche, on arrive à démontrer que c'est un vendredi (15 mars 1497) que le roi d'Angleterre envoyait Jean Cabot sur les traces de Christophe Colomb, que c'est le vendredi 10 novembre 1620 qu'un navire amenait à Princetown les premiers émigrants qui devaient former la souche du grand peuple des Etats-Unis.

A ne considérer que cette dernière contrée, on remarque que c'est le vendredi 22 février 1732 que naquit Washington; le vendredi 16 juin 1776 que fut livrée la bataille de Bunkers-Hill; le vendredi 22 septembre 1780, la trahison d'Arnold se découvrit; un vendredi d'octobre 1781, Yorktown se rendait. Enfin, c'était le vendredi 7 juin 1766 qu'avait été lue au congrès de Philadelphie la célèbre déclaration qui consacrait l'indépendance et par suite l'existence des Etats-Unis.

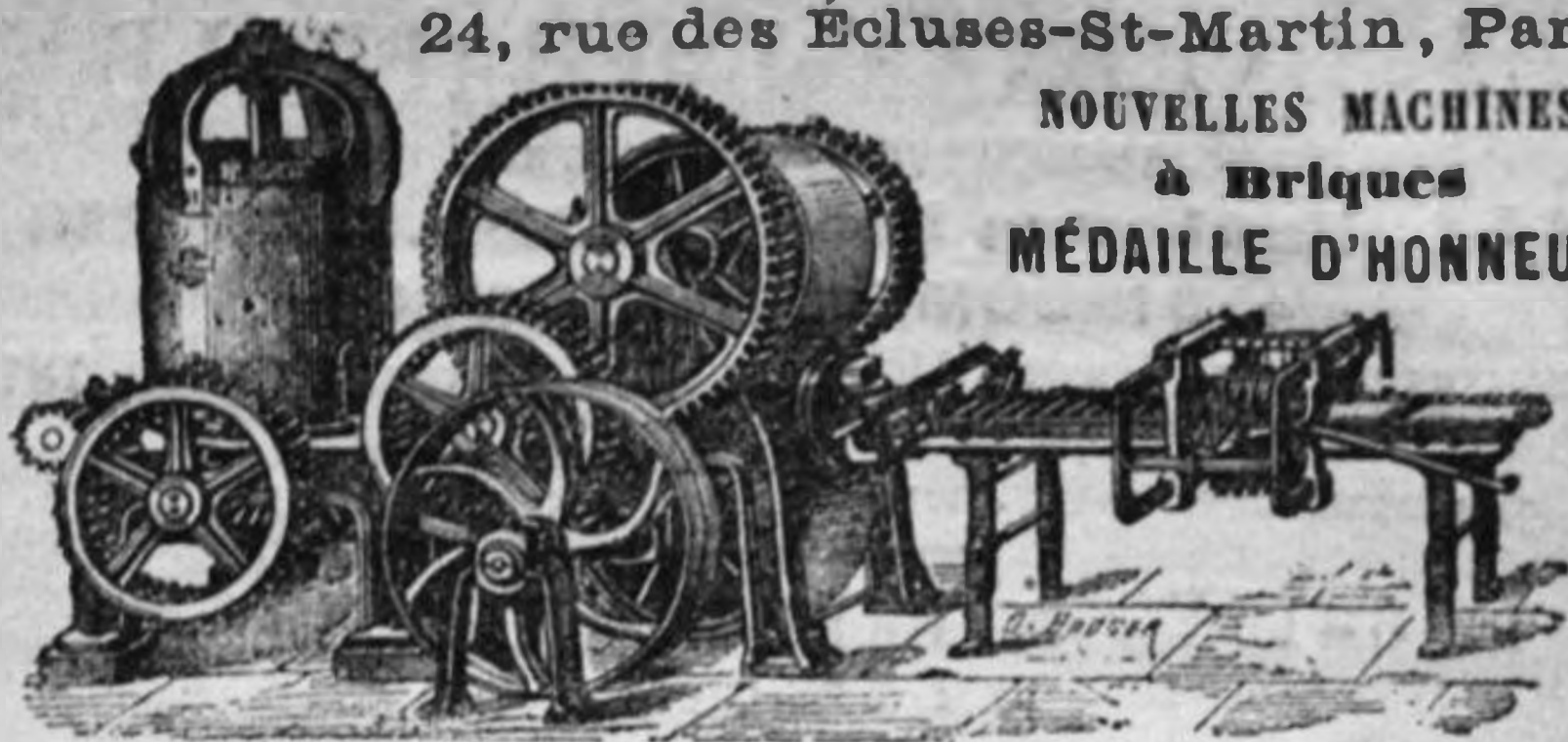
TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
CALENDRIER.	2 à 13
L'ANNÉE 1878. — Comput ecclésiastique. — Fêtes mobiles. — Quatre-Temps — Commencement des saisons. — Éclipses de 1878. — Signes du zodiaque. — Planètes. — Tableau des grandes marées.	14
CALENDRIER DU JARDINIER.	20
ASTRONOMIE ET MÉTÉOROLOGIE : La photographie et l'astronomie.	24
Prédictions pour 1878.	41
Quelques mots sur l'astrologie.	57
Petite revue industrielle et scientifique.	70
Médecine.	81
CŒUR GLACÉ, conte oriental, par M. LAURENCIN	83
La chasse à l'albatros.	98
PETITS FAITS AGRICOLES. Les poules en France	101
UN DÉBUT DANS LA VIE D'EXPLORATEUR. — Le marquis de Compiègne.	109
Un ange gardien.	122
VARIÉTÉS.	127
Hygiène. Les préservatifs, par le docteur Brochard. . .	142
LÉBEDKA, par Henry GRÉVILLE.	148
Le guano du Pérou.	158
Une bonne idée.	161
La nouvelle vie militaire.	162
Le bal des gens de maison, par BERNADILLE	163
Le colis 2775.	168
Harpagon Chicaneau.	176
Le vendredi américain.	179

BOULET FRÈRES JEUNES

24, rue des Écluses-St-Martin, Paris

NOUVELLES MACHINES
à Briques
MÉDAILLE D'HONNEUR



43 Récompenses

Depuis 1849, seule Maison en France construisant spécialement les Machines à Briques, à tuiles, à carreaux, à tuyaux en terre dure, agglomérés de houille, pierres artificielles, etc., et les Machines à vapeur spéciales pour ces fabrications.

Installation complète d'Usines pour la Fabrication de tous les Produits céramiques en général.

Les Prospectus et Catalogues seront envoyés franco sur demande faite à MM. BOULET Frères Jeunes.

MÉDAILLES D'OR — MÉDAILLES D'ARGENT

ARROSAGE GÉNÉRAL DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES

J. MORET & BROQUET

CONSTRUCTEURS

BREVETÉS S. G. D. G.

Usine à vapeur et Bureaux :

121, RUE OBERKAMPF, PARIS.

NOUVELLE POMPE ROTATIVE

POUR L'ARROSAGE

DES PROPRIÉTÉS ET DES VILLES

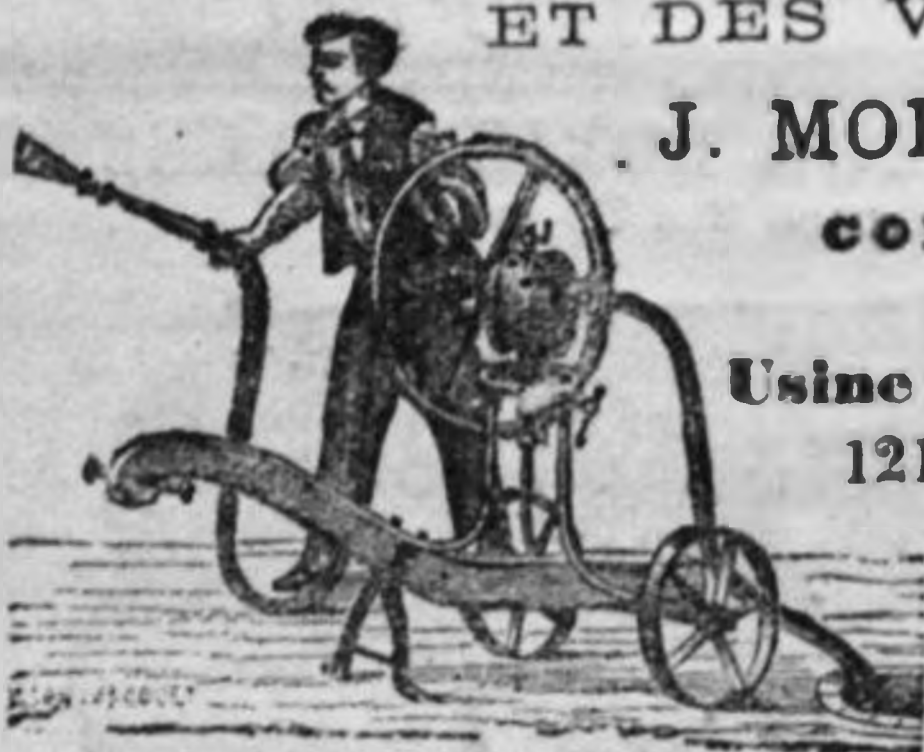
Contre l'Incendie, pour le Purin, pour le transvasement et le soutirage des Vins

Projection : de 18 à 35 mètres;

Débit : de 2,000 à 10,000 litres par heure.

Succès sans précédent, justifié par plus de 10,000 applications
et 80 récompenses. — 10 premiers prix en 1877.

Envoi franco du Prospectus



J. HERMANN-LACHAPPELLE

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

144, Faubourg Poissonnière. — PARIS

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLES D'OR ET GRANDES MÉDAILLES D'OR A LYON ET MOSCOU 1872

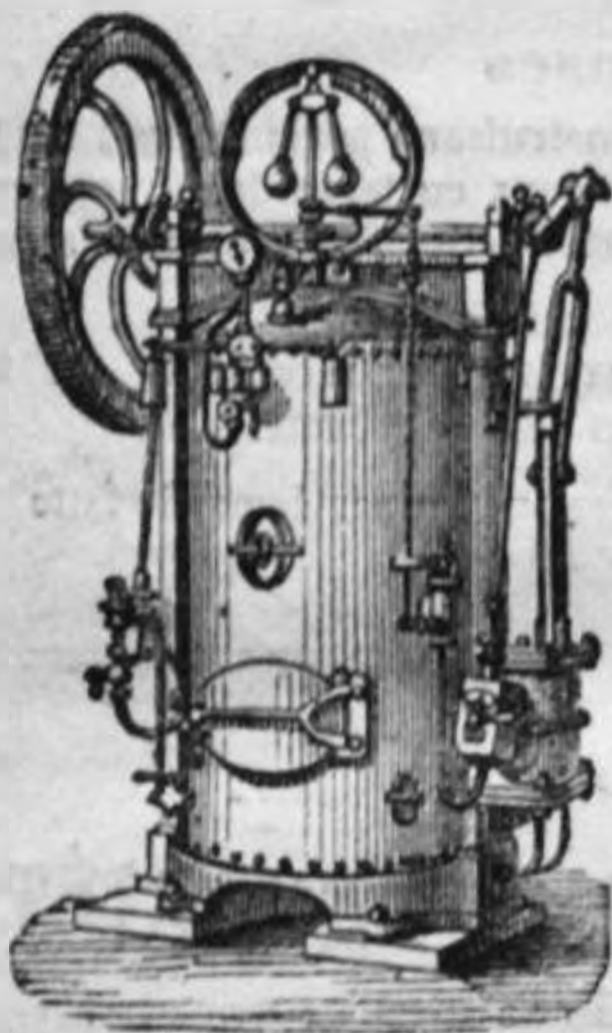
MÉDAILLE DE PROGRÈS A VIENNE 1873

MEMBRE DU JURY A PARIS EN 1875

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

DE 1 A 20 CHEVAUX

LES SEULES SUR SOCLE BÂTI ISOLATEUR



portatives fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions, et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant, par la régularité de leur marche, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

Chaudières Inexplosibles

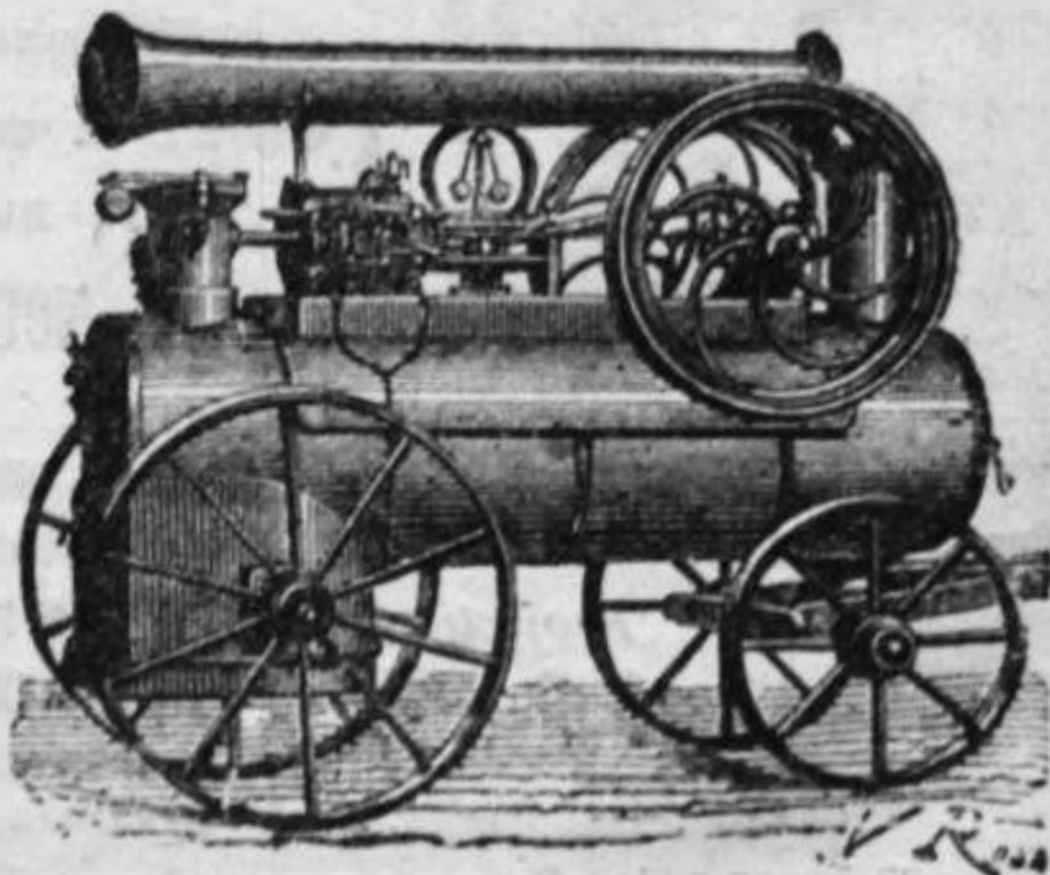
Nettoyage facile

MACHINES A VAPEUR HORIZONTALES

LOCOMOBILES SUR ROUES DE 2 A 30 CHEVAUX

Ces machines sont construites avec le même soin que mes machines verticales. Le mécanisme est groupé sur un bâti en fonte d'une seule pièce, fixé sur la chaudière sans rivets ni boulons. Elles sont montées sur trains de roues à articulations et à rotules et peuvent aller et tourner avec facilité dans les plus mauvais chemins.

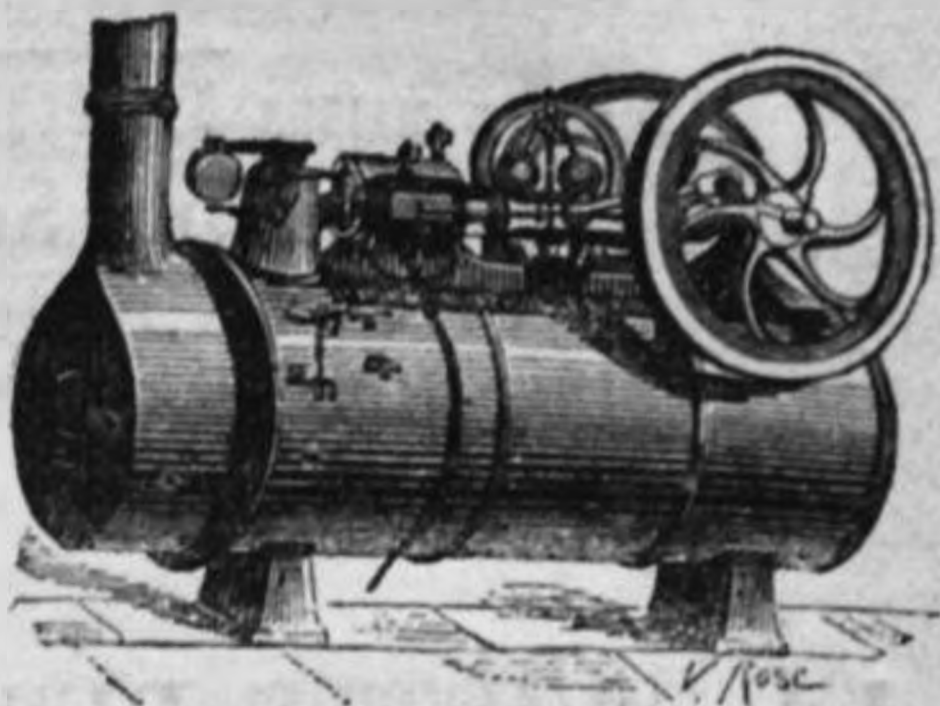
Envoi franco des Prospectus détaillés.



MACHINE A VAPEUR HORIZONTALE

CHAUDIERE A RETOUR DE FLAMME ET FOYER DÉMONTABLE DE 4 A 50 CHEVAUX

Le mécanisme est monté sur un fort bâti en fonte d'une seule pièce, et fixé sur la chaudière sans boulons ni rivets. La chaudière à dilatation libre est divisée en deux parties principales. Le vaporisateur et son enveloppe sont réunis par un seul joint très-simple et très-solide qui permet de retirer le faisceau tubulaire pour le nettoyer.

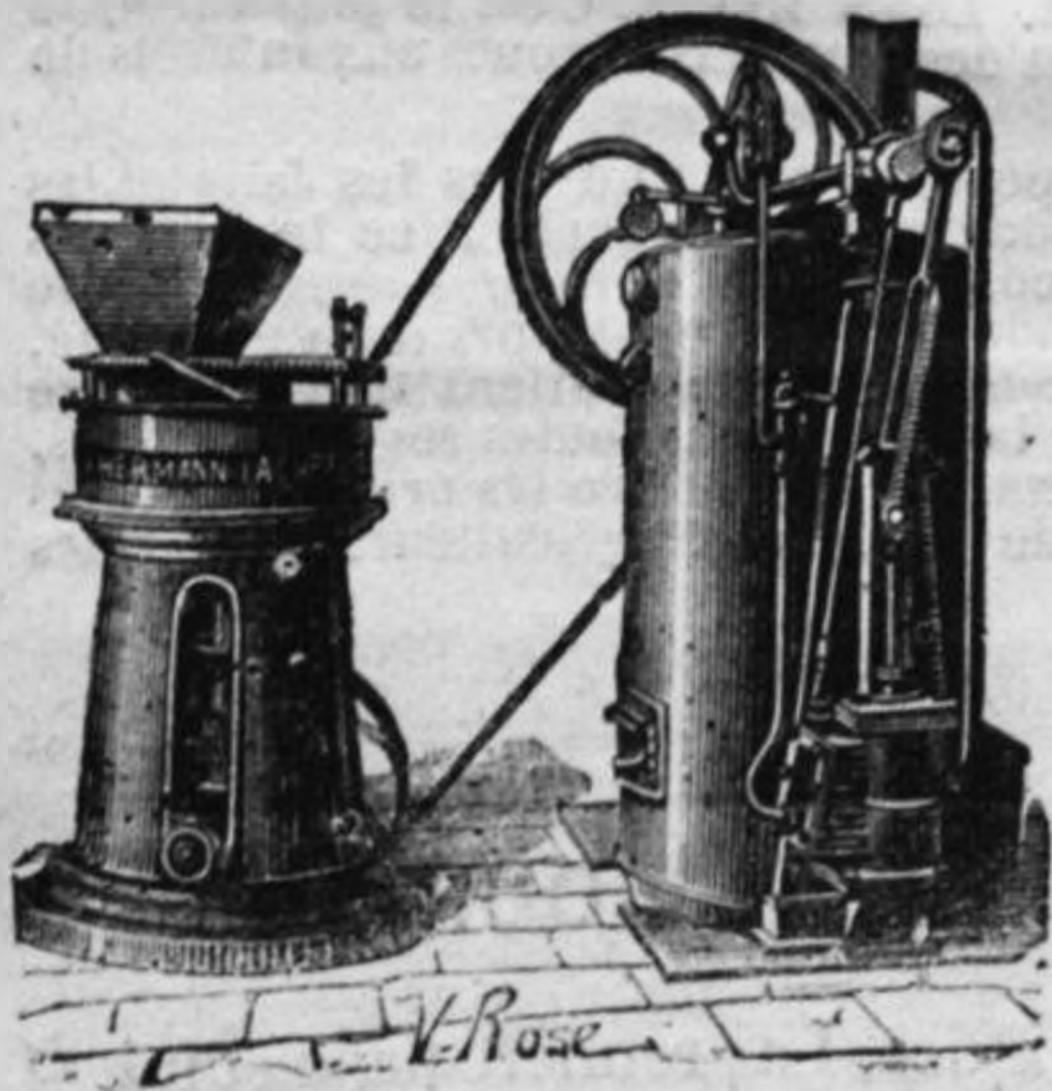


MOULINS A FARINE SUR COLONNE BEFFROI EN FONTE

portant les meules, le mécanisme, la plate-forme et l'archure
SANS FONDATIONS, ENCHEVÊTURES NI POINTS D'APPUI EXTÉRIEURS

Fonctionnant par force hydraulique ou par machine à vapeur et force hydraulique accouplées ou par machine à vapeur seulement.

Le beffroi arrive avec son mécanisme tout monté; on le dresse à la place qu'il doit occuper, et une heure après son arrivée, le moulin peut tourner et moudre.



Les meules, de qualité extra-supérieure, sortent des meilleurs carrières de la Ferté-s.-Jouarre, pour blé dur ou tendre.

Le beffroi en fonte a l'avantage d'être insensible à l'humidité comme à la chaleur et à la sécheresse qui, dans les pays chauds surtout, disloquent si facilement les bâtis en bois les mieux établis. Ces inconvénients n'ont aucune in-

fluence sur notre beffroi en fonte et le mécanisme qu'il supporte.

Envoi FRANCO des Prospectus détaillés.

J. HERMANN-LACHAPELLE

Ingénieur, 144, Faubourg Poissonnière. — Paris

INSECTICIDE FOUDROYANT

Destruction Infaillible

des Punaises, Puces, Poux, Mouches, Cousins, Cafards, Mites, Fourmis,
Chenilles, etc., etc.

ANCIENNE MAISON TACHET, FONDÉE EN 1854

E. GALZY, Successeur

14 MÉDAILLES D'OR, D'ARGENT ET DE BRONZE

Fabrique spéciale, 28, rue Bugeaud, à Lyon

LA GAZETTE DES CAMPAGNES

ORGANE POLITIQUE ET AGRICOLE DE LA FRANCE RURALE

Paraît le Samedi

Quai des Grands-Augustins, 55, Paris

52 NUMÉROS PAR AN. — ABONNEMENT D'UN AN : 12 FRANCS.

La *Gazette des Campagnes*, fondée avec le concours d'un grand nombre de députés et présidents de comices agricoles, est dirigée par notre collaborateur M. Louis HERVÉ. C'est le plus varié, le plus utile et le plus complet des journaux dévoués aux intérêts de l'agriculture.

La *Chronique politique* expose et raisonne tous les faits et les actes politiques envisagés dans leurs rapports avec les intérêts des campagnes et de l'agriculture. — La *Chronique générale* expose les faits intéressant le monde agricole, en dehors de la politique. — Enfin, la *Chronique agricole et horticole* contient tout ce qui se rapporte à l'art de cultiver la terre, dans toutes ses applications. — Puis un BULLETIN RAISONNÉ fait connaître les prix de tous les produits du sol, et sert de guide aux agriculteurs dans leurs ventes et leurs achats.

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE

Journal de dessins comiques. La première page contient toujours un dessin **inédit** de **A. GRÉVIN**.

Paraît tous les samedis. Prix du numéro : 10 cent.

Chez tous les marchands de journaux.

GOUVERNEMENT DU PÉROU

CONTRAT DU



7 JUIN 1876

Nouveaux Consignataires DU GUANO DU PÉROU LA " PERUVIAN GUANO COMPANY LIMITED "

AGENCE

de France et d'Italie



Exiger la marque
ci-dessus.

LA C^{ie} FRANÇAISE

de Consignation

DU GUANO DU PÉROU



Exiger la marque
ci-dessus.

Paris. — 39, Faubourg Poissonnière, 39. — Paris

DÉPOTS PRINCIPAUX :

MM. Joseph Civrac & Fils à Bordeaux.
Lastrade Descande & C^{ie} à Dunkerque.
Langstaff Ehrenberg & Pollak . . au Havre.
L. Russeil & Guiroy à Nantes et St-Nazaire.
Cesare Weil & C^{ie} à Gènes.

Pour tous renseignements, brochures, etc., qui seront envoyés *franco*,
s'adresser aux Administrateurs de la **Compagnie française**,
MM. ALBERT PFEIFFER et LOUIS SCHMOLLE, ou aux Agences.

VALÉRIANATE

D'AMMONIAQUE DE PIERLOT

MÉDICAMENT SPÉCIAL CONTRE LES AFFECTIONS NERVEUSES

L'Académie de médecine, en approuvant le Valérianate d'ammoniaque, a consacré les succès obtenus dans les hôpitaux de Paris à l'aide de ce médicament. D'un emploi plus sûr et plus agréable que la Valériane, le VALÉRIANATE D'AMMONIAQUE DE PIERLOT constitue le meilleur remède contre les Névralgies, l'Épilepsie, l'Hystérie, la Chorée, l'Insomnie, la Migraine, les Fièvres rebelles; en un mot, les Névroses des formes les plus variées.

Dose : une cuillerée à café, matin et soir, étendue dans un peu d'eau sucrée.

AVIS IMPORTANT. — Il arrive souvent que les médecins conseillent le Valérianate d'ammoniaque de Pierlot sous forme de pilules, de capsules, etc.; ces prescriptions inexécutable sont une source d'embarras pour le pharmacien et pour le malade. J'ai démontré à diverses reprises que le Valérianate d'ammoniaque solide ne peut exister en pharmacie; d'un autre côté, la forme liquide ne se prête pas à ces modes d'administration.

D'autres fois on se borne à prescrire du Valérianate d'ammoniaque, sans autre désignation. Il en résulte que l'on emploie des substances bien différentes de ma préparation.

Je rappelle donc que le Valérianate d'ammoniaque de Pierlot, uniquement préparé au point de vue de son emploi médical, n'existe que sous la forme liquide, et ne se délivre que dans des flacons revêtus d'une étiquette portant le cachet et la signature de l'inventeur.

Prix du flacon : 6 francs.

Le Valérianate d'ammoniaque de Pierlot se trouve dans toutes les bonnes Pharmacies.
Se défier des Contrefaçons.

Véritable Thé de Saint-Germain

Spécifique contre la constipation, il convient aussi dans les embarras gastriques et intestinaux, dans la jaunisse, les flatuosités, etc., qu'il dissipe en purgeant légèrement et sans provoquer de coliques.

On l'emploie encore pour établir une dérivation douce et prolongée sur l'intestin, à la suite des congestions ou apoplexies du cerveau, dans les catarrhes chroniques, etc.

Prix du paquet : 1 fr. 25 c.

SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Chaque paquet est accompagné d'un Prospectus et revêtu du cachet et de la signature ci-contre.



J. PIERLOT, PHARMACIEN
à Paris
41, rue Madame, 41

PARFUMERIE-ORIZA



L. LEGRAND, 207, rue Saint-Honoré, PARIS.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ, COMIQUE, CRITIQUE, SATIRIQUE, ETC.

Le *Journal amusant* paraît tous les samedis dans un format plus grand que celui des journaux d'illustrations sérieuses; — il donne, dans l'année, plus de deux mille dessins de mœurs et caricatures par les premiers artistes parisiens : GRÉVIN, STOP, MORLAND, MARS, RANDON, PETIT, LAFOSSE, P. LÉONNEC, etc., etc.

Le prix du *Journal amusant* est cependant d'une extrême modicité: — 5 fr. pour trois mois; 10 fr. pour six mois, et seulement 17 fr. pour les abonnés qui payent l'année entière.

On souscrit en envoyant un bon de poste au directeur du *Journal amusant*, 20, rue Bergère, à Paris.

On reçoit un numéro d'essai contre l'envoi de 40 cent., en timbres-poste.

Paris

PURETÉ DU TEINT

Flacon : 5 fr.

Faire usage du

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

étendu de 2 à 4 fois autant d'eau

Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe
 Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
 Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
 du visage claire et unie. — A l'état pur,
 il enlève Masque de grossesse et
 Taches de rousseur.

CANDÈS et Cie

Il date de 1849

B^{is} St-Denis, 26

et chez les Parfumeurs et Coiffeurs

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

M^{me} LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflammations, suites de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, etc. Les moyens employés par M^{me} LACHAPELLE sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques dans le traitement *spécial de ces affections*. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près des Tuileries).

VÉRITABLE ÉLIXIR TONIQUE ANTI-GLAIREUX

du docteur GUILLIÉ

PRÉPARÉ PAR **PAUL GAGE**

PHARMACIEN

A Paris, 9, rue de Grenelle Saint-Germain

Soul propriétaire de cet Élixir

Personne n'ignore aujourd'hui combien sont nombreuses les maladies occasionnées par les glaires : l'**Elixir de Guillié** est reconnu, depuis cinquante ans, comme le plus efficace contre ces maladies. Comme purgatif, loin de débilitier, il est tonique en même temps que rafraîchissant ; il donne de la force aux divers organes et n'exige aucune diète.

Il est surtout utile à la classe ouvrière, à laquelle il épargne des frais considérables de maladies et de temps perdu, car, avec l'**Elixir de Guillié**, les guérisons sont promptes.

Depuis un demi-siècle, la réputation de l'**Elixir de Guillié** s'est étendue dans le monde entier, par les services qu'il rend tous les jours aux médecins et aux malades dans les cas graves et même désespérés.

Une brochure, véritable traité de médecine usuelle et domestique, est délivrée gratis avec chaque bouteille d'Elixir.

Cette brochure est adressée *franco* à ceux qui en font la demande à M. PAUL GAGE.

L'**Elixir de Guillié** se vend en France 3 fr. 50 la demi-bouteille et 6 francs la bouteille. Pour l'étranger, ce prix varie d'après les frais de douane et de transport.

L'Elixir se trouve dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'étranger, et au Dépôt général, à Paris, rue de Grenelle Saint-Germain, n° 9.

MAISON FONDÉE EN 1842



Seul véritable Irrigateur
DU DOCTEUR ÉGUISIER

pour Lavements, Injections
Irrigations, Douches

Médailles aux Expositions 1844, 49, 55, 62, 67, 72.

TOLLAY, MARTIN & LEBLANC

7, rue Cadet, et 65, boulevard de Strasbourg

PARIS

SIROP PECTORAL MOUSNIER, préparé par J. MOUSNIER, pharmacien de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, à Saujon (Charente-Inférieure). — **Rhumes, Gripes, Bronchites**, sont guéris par le **Sirop Mousnier**.

Ce *pectoral*, entièrement différent de tous les sirops pectoraux préconisés et spécialisés, se recommande à tous pour son efficacité, son goût agréable, son mode de préparation qui en rend la fermentation impossible.

La facilité de le conserver indéfiniment, par toutes les températures, le fait préférer par le corps médical. Sa supériorité sur les autres pectoraux est un fait acquis.

Sédatif expectorant. Grâce à l'aconit et au polygala qu'il contient, c'est toujours avec succès qu'il est employé contre les irritations de poitrine, les toux les plus opiniâtres, la grippe, la bronchite.

Tonique et reconstituant, propriétés qu'il doit à la forte proportion de rhum qu'on fait entrer dans sa composition, ce sirop trouve une indication certaine dans les convalescences des fluxions de poitrine, qu'il aide puissamment et mène rapidement à bonne fin. Le **Sirop pectoral Mousnier** se vend 2 fr. 75 dans toutes les pharmacies. A Paris, pharmacie DÉTRAY, 1, rue des Tournelles. A Bordeaux, pharmacie LASALLE, 7, rue Judaïque.

SIROP DE DENTITION de J. MOUSNIER, pharmacien de première classe de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, à Saujon (Charente-Inférieure). — Epargner aux enfants les cruelles souffrances qui souvent mettent en danger leur frêle existence à l'époque de la formation des dents, tel est le but que nous nous sommes proposé et que nous sommes heureux d'avoir atteint. — 1 fr. 50 dans toutes les pharmacies. A Bordeaux, pharmacie LASALLE, 7, rue Judaïque. A Paris, 1, rue des Tournelles, pharmacie DÉTRAY.

TOILERIE GÉNÉRALE DE LA SOMME

USINE A BELLOY (Somme)

Sacs, Bâches et Emballages

LOCATION DE SACS

TOILE-ABRI

Spéciale pour les arbres fruitiers et la vigne, 35 centimes le mètre en un mètre de largeur par pièces de cinquante mètres.

Toile et Sacs à raisin

ABRIS EN TOILE DE TOUTES SORTES

TOILERIE GÉNÉRALE, N° 9, RUE DES DEUX-BOULES

(Quartier des Bourdonnais)

PARIS

La Librairie agricole de la Maison rustique envoie FRANCO, à toute personne qui en fait la demande, son catalogue général, et un numéro spécimen de chacun des journaux qu'elle publie : *Journal d'Agriculture pratique*, 41^e année, hebdomadaire, 20 fr. par an. — *Revue horticole*, 49^e année, bimensuel, avec planches coloriées, 20 fr. par an. — *Gazette du village*, 14^e année, hebdomadaire, 6 fr. par an.

Adresser les demandes de catalogues et de numéros spécimens au Directeur de la Librairie agricole, 26, rue Jacob, à Paris.

MANUEL DE MÉDECINE, d'hygiène, de chirurgie et de pharmacie domestique, par le Docteur DEHAUT, de la Faculté de médecine, pharmacien de première classe. Ouvrage à la portée de tout le monde et indispensable dans toutes les familles; enseignant ce qu'il faut éviter pour conserver la santé; les moyens de remédier aux accidents les plus communs. — Un volume in-18. Prix : 1 franc. (E. Plon et C^o, éditeurs, rue Garancière, 8 et 10.)

CHOCOLAT MENIER.

En visitant l'usine de Noisiel, près de Lagny, spécialement consacrée à la fabrication du *Chocolat Menier*, on peut se convaincre des soins inusités ailleurs et qui y sont employés, et se donner en même temps une idée des développements énormes apportés à la préparation de cet aliment.

Cacaos de premier choix achetés directement dans les pays de production par des agents spéciaux, ou provenant en partie des plantations du VALLE-MENIER, au Nicaragua;

Machines hydrauliques et à vapeur, d'une force totale de 300 chevaux, outillage considérable de machines broyeuses de différentes formes, tout en granit, faites exprès dans les dépendances de l'usine;

Ateliers où les cacaos sont choisis et triés avec le plus grand soin;

Vastes emplacements où le chocolat est refroidi sur des tables de marbre;

Chemins de fer mettant tous les ateliers des divers bâtiments en communication;

Personnel de plus de 300 ouvriers, hommes et femmes, employés au triage des cacaos et à leur torréfaction, au broyage et au pesage du chocolat, au pliage des tablettes et à la mise en caisse, chaque jour, de 20 à 25,000 kilogrammes que fournit l'usine.

Comme on le voit, rien n'a été négligé pour que le *Chocolat Menier* soit préparé dans des conditions exceptionnelles qui permettent d'offrir au consommateur, au prix modéré de 2 fr. le 1/2 kilog., un produit excellent, que personne ne peut faire meilleur.

Pendant le siège de Paris principalement, les contrefacteurs se sont donné libre carrière pour répandre dans le commerce des produits de qualité inférieure, sous les marques de fabrique contrefaites de la maison *Menier*. De nombreuses et sévères condamnations sont intervenues pour protéger le public et le fabricant contre des tromperies aussi pernicieuses.

Mais c'est au public surtout qu'il appartient, par quelque vigilance, d'ÉVITER LES CONTREFAÇONS.

Chaque tablette, en six ou en sept divisions, porte incrusté deux fois sur chaque bâton le nom de MENIER en toutes lettres, l'un en dessus, l'autre en dessous. — Il faut donc, avant toutes choses, comme garantie, EXIGER LE VÉRITABLE NOM.

Paris. Typ. E. Plon et C^{ie}, rue Garancière, 8.